

M5135K

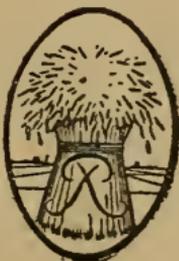
Paul Jules Antoine
A. MEILLET

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE
DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

LES LANGUES

DANS

L'EUROPE NOUVELLE



191079
26.9.24

PAYOT & C^{ie}, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1918

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux slave, 1897. Paris (chez Champion).

*De indo-europaea radice *men-*, 1897. Paris (chez Champion).

Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, 1902-1905. Paris (chez Champion).

Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique, 1903. Vienne (Autriche), chez les Pères Mekhitharistes.

De quelques innovations de la déclinaison latine, 1906. Paris (chez Klincksieck).

Les dialectes indo-européens, 1908. Paris (chez Champion).

Armenisches Elementarbuch, 1913. Heidelberg (chez Winter).

Aperçu d'une histoire de la langue grecque, 1913. Paris (chez Hachette).

Grammaire du vieux perse. 1915. Paris (chez Challamel).

Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, 1^{re} édition, 1903, — 4^e édition, 1915. Paris (chez Hachette).

Caractères généraux des langues germaniques, 1917. Paris (chez Hachette).



Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
COPYRIGHT 1918, BY PATOT ET C^{ie}.

Sans les événements actuels, ce livre n'aurait pas été écrit. Mais il est l'œuvre d'un homme de science, et les idées qui en forment le fond ne sont pas dues aux circonstances.

On a voulu y exposer la situation linguistique de l'Europe telle qu'elle est, et non comme les vanités et les prétentions nationales exaspérées depuis le XIX^e siècle souhaitent qu'elle soit.

Le lecteur n'y trouvera pas de solutions toutes prêtes : le rôle du savant n'est pas de mener, mais d'éclairer ceux qui ont la charge d'agir.

Cependant l'étude historique des langues conduit à des conclusions précises qu'on a cherché à formuler.

Les langues sont ce que les font les sociétés qui les emploient. La volonté de ceux qui les parlent y intervient et contribue à leur développement.

On s'est efforcé surtout de montrer ici comment les langues perdent leur unité, et comment se créent les langues communes.

Plusieurs personnes amies ont bien voulu lire des épreuves de ce livre ; elles m'ont donné des conseils utiles dont je me suis efforcé de profiter.

Deux petites cartes placées à la fin du volume orienteront le lecteur, l'une sur la répartition des langues parlées en Europe, l'autre sur les limites des parlers français et germaniques.

Un index permettra de retrouver les définitions et les renseignements qu'offre le présent petit ouvrage.

A. M.

LES LANGUES DANS L'EUROPE NOUVELLE

INTRODUCTION

La situation linguistique de l'Europe d'aujourd'hui est paradoxale.

La civilisation matérielle, la science, l'art même s'y unifient de plus en plus. Chaque jour, l'Européen cultivé se sent davantage chez lui dans tous les pays qui ont la civilisation européenne, c'est-à-dire, de plus en plus, dans le monde entier. Tous les civilisés pratiquaient de même, il y a peu d'années, les arts de la paix. Aujourd'hui presque tous font la guerre avec les mêmes armes. Sans cesse les moyens qu'ont les hommes de communiquer entre eux s'améliorent, et par suite la terre semble se rapetisser ; un Parisien est plus près maintenant d'un Anglais ou d'un Allemand qu'il n'était il y a cent ans d'un Champenois.

Cependant les langues qui servent d'organes à cette civilisation sont très diverses, et elles deviennent

constamment plus nombreuses. La connaissance de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, du français, de l'italien ne suffit plus à qui veut se tenir au courant de toute la civilisation moderne.

Chaque nation, si petite soit-elle, veut avoir sa langue de civilisation à elle. A côté du russe, qui s'impose par la masse des hommes qui le parlent et par l'importance et l'originalité de sa littérature, toutes les nations slaves se donnent leur langue de civilisation particulière ; en face du polonais, du tchèque, du serbo-croate, du bulgare, qui ont de vieux titres de noblesse, se dressent le slovène, le petit-russe, qui n'ont pas de passé. Chaque pays scandinave publie dans sa propre langue et ce qui est destiné aux gens du pays et aussi, de plus en plus, ce qui s'adresse au monde entier. La nation lettone, la nation lituanienne instituent chacune une langue de civilisation.

Si chaque nation obtient l'autonomie à laquelle elle prétend, si une fois prévaut le principe des Alliés que « les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes », la connaissance de vingt langues diverses ne suffira pas pour suivre la civilisation de la seule Europe. Et l'on ne dit rien ici des peuples d'Asie qui ont acquis ou sont en passe d'acquérir la partie technique de la civilisation européenne, mais qui, naturellement, gardent leurs langues. Le monde tend à n'avoir qu'une civilisation ; mais les langues de civilisation s'y multiplient.

Pour éprouver la gêne qui en résulte, il suffit de franchir une frontière linguistique. Pour ceux, savants ou praticiens, qui doivent se tenir au courant du travail fait dans le monde, la diversité des langues de civilisation complique la tâche d'une manière intolérable. A l'apprentissage, chaque jour plus laborieux, d'une science ou d'une technique, la nécessité d'apprendre des langues diverses, et toujours plus diverses, ajoute une charge qui ne cesse de s'alourdir.

L'acquisition d'une langue nouvelle enrichit la culture de celui qui l'apprend. Mais on a rarement la force qu'il faut pour se donner une élégance qui demande tant d'efforts, et d'ailleurs il devient de moins en moins vrai que l'acquisition d'une langue moderne soit un enrichissement pour l'esprit. Au fur et à mesure que la civilisation devient plus une, les langues sont conduites à exprimer par des procédés matériels différents, mais parallèles, des choses qui sont en fait les mêmes ; les notions ne varient pas avec les mots qui les expriment, et, si différentes qu'elles soient par les moyens qu'elles emploient, toutes les langues de l'Europe tendent à être, par ce qu'elles expriment, le calque fidèle les unes des autres.

Le nombre des langues de civilisation qu'emploient les hommes cultivés pour exprimer leur culture grandit sans profit pour la culture universelle, et pourtant le bon droit de ceux qui les créent ou qui les développent ne peut être contesté. Il n'y a, dans

l'état actuel de l'Europe, aucun remède à cette contradiction.

On se propose ici de marquer les conditions historiques et sociales qui ont déterminé cette situation et d'examiner si ces conditions sont assez durables pour rendre impossible d'y remédier, si l'excès du mal n'appellera pas une réaction.

La pensée scientifique doit demeurer à l'abri du trouble causé par les événements. On a cherché à ne rien mettre ici à quoi tout savant, même d'une nation ennemie, ne puisse et ne doive souscrire.

Mais si, on l'espère, il n'y a dans ce livre aucun parti pris, le lecteur y trouvera une doctrine.

Les faits linguistiques n'y sont pas présentés comme une donnée sur laquelle les hommes n'auraient pas d'action.

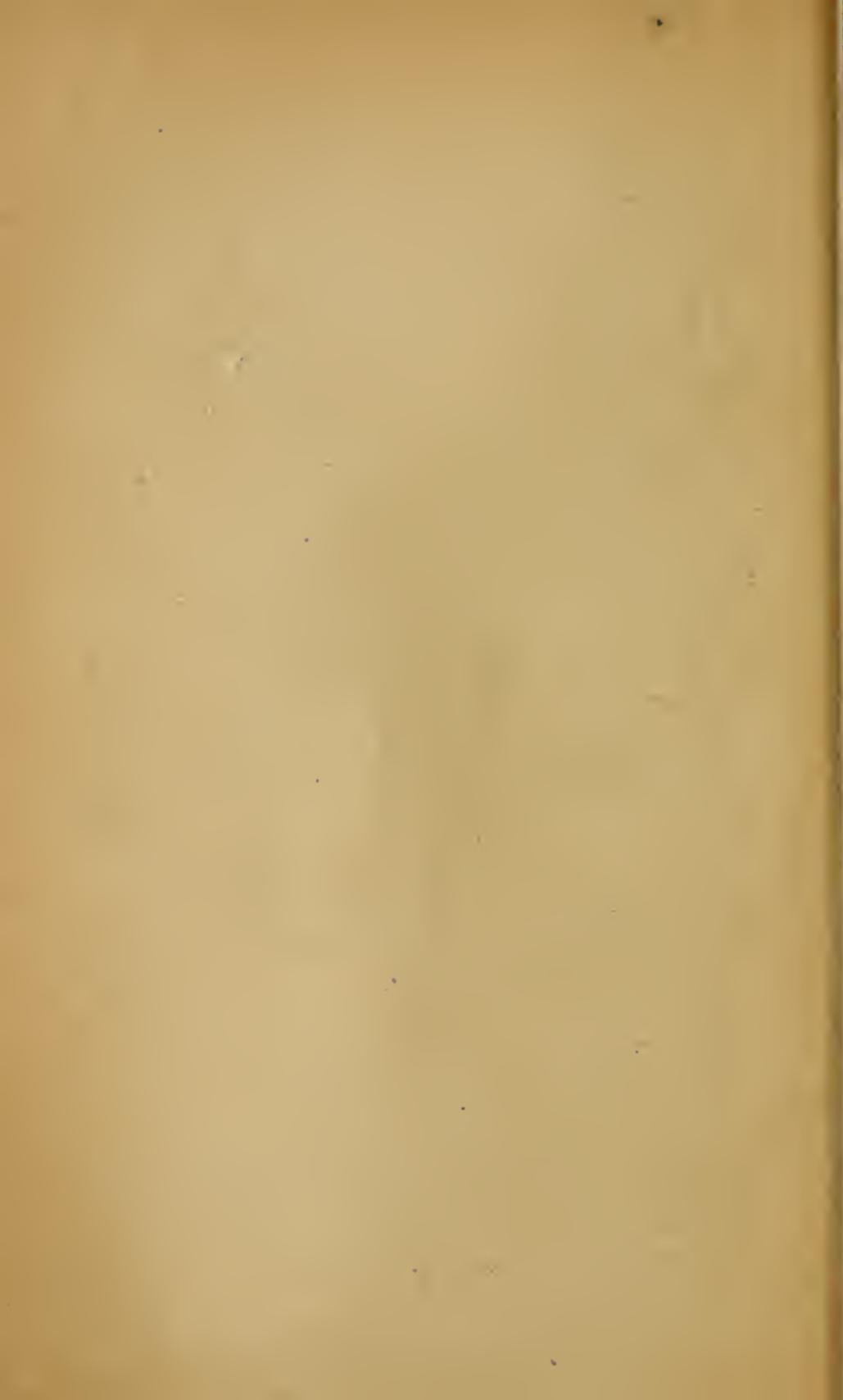
Une langue est une institution : il ne dépend pas des individus isolés de la modifier ; devant servir à tout un groupe, elle ne peut changer qu'en vertu d'un accord, conscient ou inconscient, d'un ensemble d'hommes. Mais la façon dont chaque individu manie sa langue contribue à en déterminer le développement ultérieur ; ainsi chacun est responsable, pour sa part, du perfectionnement ou de la détérioration de la langue qu'il emploie. Il y a, dans chaque groupe, plusieurs manières de parler ; les individus sont souvent maîtres de choisir l'une ou l'autre ; le choix que font les individus, et en particulier certains individus influents, n'est pas sans action.

La langue des élites, et surtout des élites intellectuelles, tend à s'imposer, ou, du moins, à fournir des modèles, à exercer une influence.

Et, surtout, l'état linguistique est déterminé par l'état social. Il y a une langue savante à part là où les savants forment une sorte de caste. Il y a des langues spéciales là où la société se divise en groupes distincts ayant chacun leur vie propre.

Pour prévoir quel état linguistique va s'établir, il faudrait pouvoir deviner quel sera l'état politique et social du monde durant le siècle qui s'ouvre. On ne peut qu'indiquer la situation actuelle et, connaissant les principes du développement, entrevoir la possibilité d'un état autre que l'actuel.

Plus ils prendront conscience de leur pouvoir sur la langue, mieux les citoyens du monde nouveau qui se crée maintenant dans le sang et les ruines sauront, sans tyranniser aucune nation, et par le choix libre mais concordant des individus, des groupes sociaux et des peuples, plier la demi-anarchie linguistique d'aujourd'hui à la discipline qu'imposera la civilisation universelle de demain.



CHAPITRE PREMIER

LES LANGUES QUI SE PARLENT EN EUROPE

Il se parle en Europe un grand nombre d'idiomes divers, dont l'usage est souvent limité à un domaine exigü.

A une date antérieure, beaucoup de ces idiomes aujourd'hui différenciés formaient une unité, et plus on recule dans le passé, plus apparaissent les ressemblances qui prouvent cette ancienne unité.

La plupart des langues actuellement employées en Europe appartiennent à un même groupe linguistique, c'est-à-dire qu'elles sont des transformations d'une même langue, dite indo-européenne, dont la période d'unité est préhistorique, et dont les éléments composants ont depuis longtemps fortement divergé. L'unité du groupe n'est plus sensible aujourd'hui au premier coup d'œil. Il n'en subsiste d'appréciable qu'une vague ressemblance générale de structure.

Dans ce groupe, il s'est constitué, dès avant l'époque historique — qui commence en Europe

bien plus tard qu'en Egypte ou en Babylonie —, des groupes distincts, dont l'unité demeure encore sensible, non pas seulement aux linguistes, mais aux sujets parlants eux-mêmes.

D'autre part, un certain nombre de langues parlées en Europe n'appartiennent pas au groupe indo-européen.

En énumérant les langues, on met sur un même plan des langues parlées par des millions d'hommes, et dont l'importance est mondiale, comme l'anglais, et des langues employées dans la famille seulement, et dans quelques localités seulement, par quelques milliers d'individus, qui parlent aussi une autre langue, comme le sorabe de Lusace — des langues qui ont une grande et ancienne littérature, comme l'italien, et des langues qui n'en ont aucune, ou presque, comme le basque — des langues absolument différentes les unes des autres, comme l'allemand et le magyar, et des langues si pareilles qu'elles peuvent passer pour deux dialectes d'une même langue, comme le provençal et le catalan. En énumérant les groupes, on met sur un même plan des familles de langues dont l'unité se voit au premier abord, comme les langues slaves, et des groupes dont les éléments composants sont très distincts, comme le groupe roman et le groupe germanique. Cet inconvénient provient du caractère des faits linguistiques ; on n'y saurait obvier. Seul, l'examen de chaque cas particulier permettra de saisir la portée juste des faits indiqués.

Il y a une ambiguïté grave, que la nature des faits ne permet pas d'éviter : un même nom de langue désignera ici deux choses distinctes : d'une part, une langue commune de relations, comme le français, l'anglais, l'italien, de l'autre, un ensemble de parlers locaux, qui peuvent différer beaucoup les uns des autres, comme différent en effet les parlers locaux français, par exemple, mais qui sont la conséquence de développements parallèles, et plus ou moins autonomes, d'une même langue originelle. Cette seconde notion est relativement vague. On sait ce que l'on veut dire quand on parle du français ou de l'italien en tant que langues littéraires fixées ; au contraire on passe des parlers locaux de type français aux parlers locaux de type italien, par exemple, par une série de transitions insensibles, et l'on ne saurait marquer une limite géographique précise entre les deux types.

I. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Tous les groupes actuellement subsistants de l'indo-européen sont représentés en Europe, au moins en quelque mesure.

A. — *Groupe celtique.*

Le gaulois que des tribus conquérantes, du v^e au III^e siècle av. J.-C., ont porté au loin, de l'Atlantique

à l'Asie Mineure, de la mer du Nord à l'Adriatique, ne se parle plus depuis longtemps; il n'y a plus de groupe, si petit soit-il, dont le parler en continue l'usage.

Il subsiste encore deux groupes des anciens parlers celtiques : le *gaélique*, représenté aujourd'hui par des parlers locaux dans la moitié occidentale de l'Irlande, dans l'île de Man et dans les Hautes terres d'Écosse, et le *brittonique*, qui comprenait autrefois : le gallois dans le pays de Galles, le cornique dans la presqu'île de Cornouaille, au Sud-Ouest de l'Angleterre, et le breton, importé dans l'Armorique par des colons venus de Grande-Bretagne vers le v^e-vi^e siècle ap. J.-C. Le breton, armoricain n'est donc pas un reste du gaulois qui se parlait sur le sol français à l'époque de la conquête romaine.

Le nombre des hommes qui se servent de parlers celtiques est relativement petit. Le cornique a cessé d'être parlé au xviii^e siècle. En Irlande, c'est tout au plus si 15 pour 100 de la population parlent l'irlandais; en Écosse, le gaélique n'est connu que de 200 000 habitants environ sur un total de 4 700 000; dans l'île de Man, il n'y a que quelques centaines de sujets parlant le gaélique. C'est dans la région galloise que la proportion des sujets employant le parler celtique du pays, qui est le gallois, est la plus élevée; elle atteint environ un tiers de la population totale. Presque tous les sujets des pays anciennement celtiques de la Grande-Bretagne parlent aussi

l'anglais, qui est leur langue de civilisation, et les parlers celtiques ne sont pour eux qu'une langue locale, à laquelle, il est vrai, beaucoup d'entre eux sont passionnément attachés.

Il serait malaisé de dire quelle est dans la Bretagne française la proportion exacte des gens parlant seulement le breton ou parlant à la fois le breton et le français. Le breton est en recul constant, et il n'est pour les éléments cultivés de la population qui le connaissent encore qu'une langue accessoire. Dans les générations nouvelles, presque tous les enfants parlent français en même temps que breton. Dans les villes, le français est la seule langue usuelle. Partout, c'est la seule langue de civilisation.

En somme, les parlers celtiques sont des survivances. Mais l'Irlande a eu au moyen âge une grande littérature, et le mouvement irlandais actuel tend à en restaurer l'usage, qui est de nouveau en progrès. Dans le pays de Galles, le patriotisme local maintient l'usage du gallois, qui possède une littérature notable depuis le moyen âge. Dans l'extrémité occidentale de la Bretagne française, le breton est encore la langue usuelle des habitants de la campagne. Rien n'annonce une disparition prochaine des parlers celtiques, là où ils subsistent.

B. — Groupe roman (néo-latin).

Vers le III^e siècle avant Jésus-Christ, on rencon-

trait en Italie des parlers divers appartenant à un même type, dit italique. Ces parlers se divisaient en deux groupes : l'un, dit osco-ombrien, comprenait l'osque, parlé dans la région méridionale, depuis le Bruttium (la Calabre actuelle) jusque dans la Sabine, et principalement en Campanie, et l'ombrien, parlé en Ombrie ; l'autre, le latin, était la langue du Latium. La domination romaine, en s'étendant à toute l'Italie, a déterminé, au cours de l'époque impériale, l'abandon des parlers osques et ombriens et même des parlers de type latin autres que le « romain ». Il n'est resté que la langue de Rome qui s'est étendue de l'Italie à toute la partie occidentale de l'Empire.

La dissolution de l'Empire romain, à l'époque des invasions, et la diversité des conditions où se sont trouvées les provinces de l'Empire ont fait évoluer le latin de façons différentes suivant les régions. Dès l'époque de Charlemagne, il est apparu, en France au moins où l'évolution avait été le plus rapide, que le peuple ne parlait plus latin. Au cours du moyen âge, ce sentiment s'est fait jour partout, et l'on s'est mis à écrire les langues locales, qui sont alors devenues des langues littéraires pour l'usage profane : français, provençal, italien, espagnol.

L'invasion arabe a fait disparaître l'usage du latin dans le Nord de l'Afrique, en particulier dans la Tunisie actuelle, où il était devenu courant. Le latin s'est maintenu, en se transformant, dans presque

tout le reste de la partie occidentale de l'Empire romain. Il est devenu ainsi : portugais — espagnol — catalan et provençal — français — réto-roman (ou roumanche ou ladin) — italien — roumain. Ces noms désignent des types généraux. Il y a presque autant de langues littéraires. Sauf dans le cas du catalan, du provençal et du réto-roman, il y a autant de groupes nationaux tranchés.

Outre leur ancien domaine, les principales de ces langues occupent maintenant des domaines coloniaux, dont beaucoup ont acquis l'indépendance. L'espagnol est devenu, depuis le xvi^e siècle, la langue de toute l'Amérique du Sud, sauf le Brésil (et les Guyanes), de l'Amérique centrale et du Mexique. Le portugais est la langue du Brésil. Le français se parle au Canada, et il se répand dans l'Afrique du Nord-Ouest, en Tunisie, en Algérie, au Maroc, où il tend à reprendre, et au delà, la place prise autrefois par le latin. L'italien est la seule des grandes langues romanes qui n'ait pas un domaine extérieur important ; il y a beaucoup de colons italiens, mais ils sont pour la plupart, en Europe ou en Amérique, dans des pays dont la langue commune n'est pas l'italien.

En Europe même, les limites linguistiques des langues romanes ne concordent pas avec celles des États.

L'Espagne renferme la plus grande partie du domaine catalan, dont une petite partie se trouve en

France, sur l'autre versant des Pyrénées, en Roussillon. Or, le catalan n'est pas un parler de type espagnol ; il a toutes ses affinités linguistiques avec les parlers du Sud de la France.

Le territoire politique de la France, où il n'y a maintenant qu'une grande langue de civilisation, comprise et employée partout, comprend deux types de parlers romans entre lesquels on ne peut tracer de limites précises, mais qui sont bien différents, le type du Nord, auquel appartient le français commun, reposant sur le parler parisien, et le type du Midi, qui a fourni une langue littéraire importante au moyen âge ; cette langue a eu au XIX^e siècle une renaissance littéraire avec Mistral et d'autres écrivains. Les parlers de la France méridionale diffèrent profondément de ceux de la France du Nord ; un Français du Nord ne les comprend pas sans un sérieux apprentissage.

Il y a en France quelques régions où la population rurale emploie des parlers non romans : un petit domaine flamand au Nord, autour de Dunkerque et de Hazebrouck ; un domaine breton dans la partie occidentale de la péninsule armoricaine, et un domaine basque dans les Pyrénées occidentales.

En revanche, le français est la langue d'une partie de la Belgique (où les parlers locaux appartiennent à un type particulier de parlers français, dit *wallon*), du Luxembourg et de la Suisse ; et l'Allemagne s'est annexé en 1871 une partie de la Lorraine de langue

française dont Metz est la capitale. En Suisse, la limite linguistique du français et de l'allemand passe à travers les cantons du Valais, de Fribourg et la pointe occidentale du canton de Berne, laissant en domaine français les cantons entiers de Genève, de Vaud et de Neuchâtel. En Belgique, on comptait en 1912 (sans tenir compte des enfants au-dessous de deux ans) 2 830 000 personnes ne parlant que français, 3 220 000 ne parlant que flamand, 870 000 parlant français et flamand ; la capitale, Bruxelles, est entourée d'un territoire flamand, mais le français y domine, surtout dans la partie la plus cultivée de la population.

L'italien n'est pas la langue de l'Italie seulement, mais aussi de plus de 700 000 personnes en Autriche, à Trieste et dans le Trentin, et d'environ 300 000 en Suisse, où la moitié de ces 300 000 forment un groupe compact dans le canton du Tessin. Les parlers locaux de l'île française de Corse sont italiens. Les parlers italiens sont fortement distincts les uns des autres. Le sicilien, en particulier, a autant de titres que le provençal à passer pour une langue distincte ; mais il n'a pas de tradition littéraire. Les parlers du Nord-Ouest de l'Italie, surtout en Piémont et en Lombardie, offrent un type de transition entre les parlers de type français et les parlers de type italien.

Les parlers dits réto-romans, roumanches ou ladins, sont employés par quelques dizaines de milliers d'individus, dans des vallées des Alpes, en Suisse (dans

le canton des Grisons), en Italie et en Autriche. Ils représentent les restes de parlars romans qui s'étendaient autrefois beaucoup plus loin au Nord et à l'Est et que le progrès de parlars germaniques a refoulés. Ils n'ont réussi à devenir nulle part la langue officielle d'un groupe et n'ont pas constitué une vraie langue littéraire.

Les parlars roumains sont employés non seulement dans le royaume de Roumanie, mais aussi dans l'ancienne Russie, où la Bessarabie compte de nombreux habitants roumains, et en Hongrie, où il y a, d'après la statistique hongroise, environ trois millions d'individus parlant roumain. On rencontre aussi des parlars roumains en Macédoine. Il s'est constitué une langue littéraire roumaine.

En somme, il y a, sans compter le provençal et le catalan, cinq langues romanes ayant une importance politique et servant de langue de civilisation : le portugais, l'espagnol, le français, l'italien et le roumain.

Les langues romanes conservent beaucoup de traits communs. Leurs grammaires sont encore parallèles les unes aux autres ; les vocables sont communs pour la plupart des notions courantes, et il est assez facile de se rendre compte de beaucoup de correspondances entre les langues romanes. Voici quelques exemples parmi les mots dont la consonne initiale est *b* :

italien, provençal, espagnol, portugais : *barba*, français *barbe*, roumain *barbă*.

italien *bagno*, provençal *banh*, espagnol *baño*, portugais *banho*, français *bain* (les différences de notation de *n* mouillée : *gn* en italien, *ñ* en espagnol, *nh* ailleurs, masquent dans l'écriture la ressemblance réelle des formes).

italien *bene*, espagnol *bien*, portugais *bem*, provençal *be*, français *bien*, roumain *bine*.

italien *buono*, espagnol *bueno*, portugais *bom*, provençal *bo*, français *bon*, roumain *bun*.

italien *bove*, espagnol *buey*, portugais *boi*, provençal *buou*, français *bœuf*, roumain *boï*.

italien, portugais *bocca*, espagnol, provençal *boca*, français *bouche* ; le roumain *bucă* signifie « joue ».

Il est aisé de multiplier ces exemples ; il y a ainsi un fonds de trois à quatre cents mots communs à l'ensemble des langues romanes, et dont l'identité est évidente au premier coup d'œil.

Mais, malgré ces ressemblances, les langues romanes sont maintenant bien distinctes les unes des autres : les changements se sont précipités durant la période qui a suivi la dislocation de l'empire romain, et, lents ou rapides, ils n'ont jamais cessé depuis dans chaque langue indépendamment. Il est plus facile à un sujet parlant une langue romane d'apprendre une autre langue romane qu'une langue d'une famille indo-européenne différente. Mais un Français, un Espagnol et un Italien ne s'entendent pas entre eux pour cela ; ils ne s'aperçoivent même pas au premier abord que leurs langues sont de même type.

Celle des langues romanes qui a joué dans la civilisation moderne le plus grand rôle, le français, n'est pas celle qui occupe l'aire la plus étendue — l'espagnol est parlé par beaucoup plus de sujets, sur des territoires beaucoup plus vastes —, et c'est celle qui, étant le plus différente du latin, est aussi par là-même le plus différente de toutes les autres.

C. — *Langues germaniques.*

Le groupe germanique a perdu son unité plusieurs siècles avant la division du groupe roman. La période où le germanique était sensiblement un est un peu antérieure au début de l'ère chrétienne.

Au moment où ont été écrits les premiers monuments, vers le III^e-IV^e siècle ap. J.-C., le germanique comprenait trois groupes dialectaux :

a. — Le gotique, entièrement sorti d'usage depuis longtemps et qui est connu seulement par les débris de la traduction de la Bible qu'a faite l'évêque got Wulfila, au IV^e siècle.

b. — Le groupe occidental, qui est encore aujourd'hui largement représenté par le haut allemand, le bas allemand, le flamand et néerlandais, le frison et l'anglais.

c. — Le groupe nordique, dit aussi scandinave, qui comprend le danois, le suédois, les parlers norvégiens et islandais (l'Islande ayant été colonisée par les Norvégiens au IX^e siècle).

Dès les plus anciens textes, qui remontent, pour le nordique, au III^e siècle ap. J.-C., avec les inscriptions runiques, et au XII^e avec des textes littéraires, pour le germanique occidental, au VIII^e siècle, avec des gloses servant à interpréter des textes latins, puis avec des textes suivis, le type nordique et le type occidental sont bien distincts. Les divergences se sont accrues avec le temps. Aujourd'hui l'on entrevoit encore aisément la parenté des langues germaniques entre elles ; mais, si cette parenté peut faciliter l'apprentissage d'une nouvelle langue germanique à qui en possède une, les langues du groupe nordique diffèrent des langues du groupe occidental au moins autant que le français diffère de l'espagnol, par exemple. L'unité germanique n'a pas plus d'existence actuelle que l'unité romane.

Il y a encore une unité scandinave. Mais le Danemark et la Suède ont deux langues littéraires bien distinctes, qui s'écrivent depuis le moyen âge, qui ont des prononciations et des grammaires différentes. La Norvège, qui se servait jusqu'ici comme langue littéraire du danois légèrement adapté dans l'écriture et fortement changé en ce qui concerne la prononciation (*riksmaal*), se donne maintenant, sans abandonner le dano-norvégien, une autre langue commune fondée sur des parlers norvégiens, le *landsmaal* ; et des mesures récemment prises tendent à rapprocher, même au point de vue orthographique, le dano-norvégien des parlers proprement norvégiens.

L'Islande même veut avoir une langue écrite à elle. Mais les parlers nordiques ont beaucoup de traits communs, qui rendent facile à chacun de ceux qui les emploient de comprendre les parlers des autres.

Le groupe germanique occidental a perdu son unité. Le haut allemand a fait subir aux consonnes des changements profonds, si bien que, à une forme comme *ten* « dix » de l'anglais, *ti* du danois, le haut allemand répond par *zehn*, et qu'à une forme comme *three* « trois » de l'anglais, *tre* du danois, le haut allemand répond par *drei*. Ces changements l'ont différencié même des parlers les plus proches, le bas allemand et le flamand-néerlandais.

Le bas allemand a tenté à diverses reprises de se constituer une langue littéraire ; les tentatives n'ont pas abouti, et le haut allemand est aujourd'hui la seule langue littéraire, la seule langue commune des Allemands de l'empire, des Allemands d'Autriche et des Suisses alémaniques.

L'allemand, tout en n'ayant qu'une seule forme écrite partout la même, se parle de façons diverses suivant les régions. La prononciation, le vocabulaire diffèrent sensiblement d'une province à l'autre, et la façon dont la langue commune se parle est influencée par les parlers locaux. La prononciation d'un avocat viennois paraît étrangère, presque inintelligible à un tribunal berlinois. La littérature « en dialecte » tient une large place dans le domaine de langue allemande. Les Suisses alémaniques, même très culti-

vés, qui écrivent l'allemand commun, sont souvent fidèles à leur parler local dans la vie privée.

A ce point de vue, les sujets de langue allemande se distinguent fortement de ceux de langue française : il n'y a en français, comme du reste dans les langues romanes en général, qu'une norme ; l'usage du parler local est en France le fait seulement de personnes peu cultivées ; et, si bien des provinciaux, surtout du Midi, ont un « accent » local, ils y sentent un défaut, dont ils s'efforcent de se corriger le plus possible.

En quittant, au moyen âge, les localités qu'ils occupaient dans la région franconienne, les colons juifs qui sont allés s'établir à l'Ouest, en Alsace, ou à l'Est, en Lituanie, en Pologne, en Petite-Russie, en Roumanie, ont conservé leur parler, qui s'est chargé d'emprunts, les uns proprement juifs, pris à l'hébreu qui était la langue savante, les autres venant des pays où les juifs s'établissaient. Le yiddisch ainsi constitué est un parler allemand dont les juifs conservent encore l'usage dans les régions de l'Est de l'Europe et que beaucoup de ceux qui ont émigré en Amérique ou ailleurs ont gardé comme un héritage traditionnel. Le fait que le yiddisch s'écrit en caractères hébraïques ne doit pas faire illusion sur son caractère de parler allemand.

Les parlers flamands et néerlandais présentent entre eux des différences. Toutefois il n'y a au fond qu'une langue littéraire flamande et néerlandaise.

Cette langue diffère du haut allemand à beaucoup d'égards, mais de manière telle que les transpositions sont aisées de l'une des langues à l'autre et qu'on voit au premier coup d'œil qu'il s'agit de deux dialectes d'une même langue.

Autre est la situation de l'anglais. Quand ils ont quitté le continent pour s'établir en Grande-Bretagne, les colons angles et saxons avaient des parlers proches du bas allemand et du flamand. Mais, depuis l'établissement de ces colons, le développement a suivi ses voies propres. Les influences subies ont été différentes de celles qui prévalaient sur le continent. Et les parlers anglo-saxons ont pris un aspect si nouveau que l'identité des mots de même origine est souvent impossible à reconnaître au premier abord. Si l'anglais *father* et l'allemand *vater* sont encore semblables, *sister* « sœur » est déjà éloigné de l'allemand *schwester*, et *oath* « serment » n'a plus rien de commun avec *eid*. L'emprunt par l'anglais de nombreux mots français et latins a encore accru la divergence : le vocabulaire anglais est devenu à demi roman. Du reste, l'anglais a évolué plus vite que l'allemand ; il a perdu beaucoup d'archaïsmes que l'allemand possède encore ; il ne fléchit plus les noms, alors que l'allemand a encore toute une déclinaison ; ses adjectifs sont invariables, alors que ceux de l'allemand ont des formes compliquées, variables suivant les circonstances. Aussi bien par la structure grammaticale que par la prononciation, l'anglais a pris un

type distinct du type allemand. Ce n'est pas seulement une autre langue; c'est une langue d'un type différent. Sauf un peu pour le vocabulaire, la connaissance de l'allemand ne facilite pas l'apprentissage de l'anglais, ou inversement.

Au cours du moyen âge, l'allemand s'est étendu vers l'Est, aux dépens des langues baltiques et slaves. Mais les nations qui parlent ces langues ont maintenant pris conscience d'elles-mêmes, et elles opposent au progrès de l'allemand une résistance qui est difficile à surmonter, si bien que l'allemand, tout entouré de langues de civilisation, ne peut plus étendre son domaine en Europe. Hors de l'Europe, il n'a presque pas de territoires de colonisation où une population européenne puisse prospérer. L'extension géographique de l'allemand est donc arrêtée, dans les circonstances actuelles. Cet arrêt survient au moment où une nation conquérante comme la nation allemande a le plus de force d'expansion. C'est sans doute l'un des faits qui ont donné aux Allemands le sentiment d'être encerclés et qui ont poussé le peuple allemand à désirer la guerre. Si l'Allemagne gagnait la guerre, si elle pouvait maintenir les résultats du traité de Brest-Litovsk qui constitue entre la Moscovie et l'Allemagne une série de petits États dont elle serait en fait suzeraine, de la Finlande à la Roumanie, l'allemand deviendrait la langue de civilisation de toute l'Europe orientale.

Le néerlandais, sous une forme grammaticale dété-

riorée, s'est établi dans l'Afrique du Sud, où il est la langue de la population boer, mais où l'anglais, langue de l'Empire et des principaux hommes d'affaires, lui fait concurrence.

Celle des langues germaniques qui a fait depuis le XVII^e siècle la plus grande fortune est celle qui a pris l'aspect le plus aberrant, dont la grammaire, évoluant dans le même sens que celle des langues romanes, s'est le plus éloignée du type germanique commun, dépassant même le français par son caractère tout moderne, et dont le vocabulaire a admis le plus d'emprunts à d'autres langues, surtout au latin et au français. L'anglais couvre les Iles Britanniques. Des populations de langues celtiques qui subsistaient en Écosse, dans le Pays de Galles, en Cornouaille, en Irlande, les unes ont adopté l'anglais, les autres sont devenues bilingues, et l'anglais est leur langue principale de civilisation.

Mais l'événement décisif pour l'histoire de l'anglais est son extension coloniale.

Grâce à cette extension, la partie de l'Amérique située au Nord du Mexique a l'anglais pour langue commune. Les anciens habitants du pays ne sont plus que quelques centaines de milliers, et beaucoup s'assimilent déjà. Les colons de langue française, qui sont encore nombreux au Canada, sont noyés dans une masse anglaise qui les pénètre de toutes parts. Les immigrants variés qui arrivent aux États-Unis et au Canada ne conservent qu'un temps leur langue

nationale ; leurs descendants sont amenés à accepter l'anglais comme langue de civilisation, et bientôt comme langue unique. L'anglais est devenu ainsi en Amérique la langue d'un grand État indépendant, les États-Unis, et d'un grand Dominion britannique, celui du Canada.

Et ce n'est là qu'un des domaines conquis par l'anglais : un continent, l'Australie, de grandes îles comme la Nouvelle-Zélande sont désormais de langue anglaise. Des groupes de langue anglaise sont disséminés dans une foule d'îles et de colonies en Afrique et dans le Pacifique. Dans l'Inde, l'anglais est l'une des langues de civilisation, la seule langue commune du pays. Ainsi l'anglais, disséminé dans le monde entier, sert à des civilisés appartenant, outre les États-Unis d'Amérique, aux grands Dominions qui constituent l'Empire britannique. Il est la plus mondiale des langues.

D. — *Albanais.*

Dans la région montagneuse qui borde à l'Est l'Adriatique, entre le domaine serbe qui finit avec le Monténégro et le domaine grec qui commence avec l'Épire, se trouvent les parlers albanais, employés par un assez petit nombre d'individus, un million tout au plus.

L'albanais n'a jamais été l'organe d'une grande nation ; il n'a jamais servi à exprimer une civilisation

originale. On l'a écrit très tard ; les premiers textes qu'on en possède sont du xvii^e siècle. Il n'a donc, à proprement parler, pas d'histoire. Les mots très nombreux qu'ils ont pris à toutes les langues qui les entourent montrent que les Albanais ont subi l'influence de la civilisation de tous leurs voisins ; mais eux-mêmes n'ont jamais exercé une influence de civilisation ni fourni de mots aux langues voisines. Dans la seconde moitié du xix^e siècle on a cherché à constituer une langue littéraire albanaise ; les missions catholiques organisées par l'Autriche ont pris une part importante à la fixation de cette langue littéraire.

La première influence qu'on saisisse sur la langue albanaise est celle du latin. On sait que l'Illyrie et la région danubienne se rattachaient à la partie occidentale de l'Empire romain ; à l'époque antique le grec n'a rien fourni à l'albanais. Mais le latin, qui avait pénétré dans le Nord de la région balkanique assez pour y laisser une langue romane actuellement subsistante, le roumain, a fourni à l'albanais une large part de son vocabulaire de civilisation. Quand on a voulu créer une principauté d'Albanie, au début de 1914, le titre dont on a pourvu le prince proposé par l'Autriche a été celui de *mbret*, qui est la forme prise en albanais par le latin *imperator*. Après avoir ainsi emprunté au latin, l'albanais a pris quantité de mots au grec, à l'italien, au slave.

Le pays albanais est pauvre, et les Albanais ont

beaucoup émigré. Il y a en Grèce de fortes colonies albanaises, qui se sont hellénisées ; la population actuelle de l'Attique est, en notable partie, d'origine albanaise. De petites colonies albanaises en Calabre et en Sicile conservent leurs parlers propres jusqu'à présent. D'une manière générale, les Albanais transportés hors de leurs montagnes se fondent dans les populations parmi lesquelles ils s'installent. Mais, dans leur pays, ils gardent leur langue qui, comme leur nation, a son caractère propre ; et, tout petit qu'il est, leur groupe est résistant.

E. — *Groupe baltique.*

Au XII^e siècle, vivaient dans les régions voisines de la côte orientale de la Baltique des populations employant un type archaïque de langues indo-européennes, type auquel, faute de nom indigène commun, les linguistes ont donné le nom de baltique. Ces populations avaient conservé un état social archaïque comme leur langue ; la civilisation gréco-romaine ne les avait pas atteintes ; elles ignoraient le christianisme. Les Allemands sont venus ; les chevaliers teutoniques ont conquis une grande partie du pays par la violence ; des commerçants allemands ont exploité les ressources de la région ; des missionnaires allemands ont exterminé le paganisme.

Dans la province actuelle de la Prusse orientale, les Allemands se sont peu à peu assimilés la population

locale à laquelle ils ont tout pris, la terre et jusqu'au nom. Le vieux prussien, qui est un dialecte baltique de grand intérêt linguistique, a cessé de se parler vers le xvi^e siècle ; on ne le connaît que par un petit vocabulaire compilé au xiv^e siècle, le vocabulaire d'Elbing, et par des traductions du catéchisme de Luther, faites pour propager la Réforme dans la partie de la population qui, au xvi^e siècle, n'avait pas encore adopté l'allemand.

Un autre groupe de parlars baltiques, le groupe letto-lituanien, s'est conservé jusqu'à présent. Les deux langues qui le composent, le lituanien et le lette, peuvent presque passer pour deux dialectes d'une seule et même langue, le lituanien plus archaïque presque à tous égards, le lette plus évolué, plus moderne. Le lituanien se parle de part et d'autre du bas cours du Niémen ; le lette, plus au Nord, dans la région de la Dvina, jusqu'à Dvinsk, et autour du golfe de Riga. Le domaine lituanien appartient, pour une petite partie, à la Prusse et, pour la plus grande, à l'ancienne Russie ; Kovno est en domaine lituanien ; Vilna y était autrefois, et le nom de la ville est lituanien ; mais on n'y parle plus lituanien, non plus que dans le voisinage immédiat dont le parler est blanc-russe. Le domaine lette appartient tout entier à l'ancienne Russie ; mais l'aristocratie y est demeurée de langue allemande et de sentiments allemands ; les souvenirs de l'oppression allemande y sont encore vivants, et ce n'est que depuis 1865 environ que la

population lettonne indigène, libérée du servage, a pu se développer.

A aucun moment depuis le début de la période de civilisation, qui, pour ces nations, commence tard, ni le pays lituanien ni le pays letton n'ont été vraiment autonomes. Dès le commencement de l'époque proprement historique, les chevaliers teutoniques dominent le pays letton ; quant à la Lituanie, elle n'a échappé à l'emprise allemande que grâce à son union avec la Pologne. Il n'apparaît pas que, avant le xvi^e siècle, on ait écrit ni le lituanien ni le lette. Les premiers textes qu'on possède de l'une ou l'autre langue, au xvi^e siècle, proviennent soit de la Réforme, soit de la Contre-réforme ; ils sont de caractère religieux. Le lituanien a eu au xviii^e siècle un commencement de littérature propre ; mais il ne s'est constitué une langue littéraire qu'à la fin du xix^e siècle, sous l'influence du clergé catholique. Ce n'est aussi que depuis 1870 environ qu'une littérature profane écrite en lette a pu se développer. Mais il y a une importante littérature populaire et en lituanien et en lette.

Le trait qui frappe dans le lituanien est son singulier archaïsme. Bien que les plus anciens textes lituaniens soient du xvi^e siècle ap. J.-C., il arrive que certains mots lituaniens soient plus près de la forme originale indo-européenne que des mots correspondants du sanskrit et du grec, connus plus de deux mille ans auparavant. Ainsi le mot lituanien actuel

gīvas (avec un *i* long) « vivant » est plus près de l'état de choses indo-européen commun que le sanskrit *jīvas* ou que le latin *vīvus* ; le lituanien *esti* « il est », attesté au xvi^e siècle seulement, est aussi archaïque de forme que *esti* « il est » du grec ancien, et plus que *asti* du sanskrit ou que *est* du latin.

Le balte a eu au dehors peu de rayonnement. Il a emprunté des mots au slave et au germanique ; il n'en a fourni à peu près aucun à ces langues. Toutefois le finnois a emprunté, sans doute avant l'ère chrétienne, beaucoup de mots au balte.

Les Lettons, qui sont une population énergique et active, n'ont pas eu besoin d'avoir la domination politique de leur pays pour absorber des populations voisines de parler finnois : le live qui se parlait immédiatement au Nord du pays lette a été remplacé par le lette, si bien que beaucoup des sujets qui parlent actuellement lette descendent d'ancêtres qui parlaient le live. Aussi l'archaïsme du lette est-il bien moindre que celui du lituanien ; car une langue change d'autant plus vite qu'elle est parlée par une population plus active, plus mobile, et qui se renouvelle davantage.

Les langues baltes ne sont parlées que par un nombre restreint de personnes. Le vieux prussien est sorti d'usage depuis longtemps. Le lituanien est parlé par à peu près trois millions de paysans ; mais, dans les villes, on parle allemand ou polonais ou russe ou yiddisch. On estime la population parlant lette à

environ 2000000, 1300000 personnes. La guerre actuelle a ravagé le pays lituanien et le pays lette plus que tout autre, et le nombre des habitants a dû se réduire dans une proportion importante.

Le groupe baltique est géographiquement voisin du groupe slave, et il présente avec le slave de fortes ressemblances. Mais les deux langues qu'il comprend aujourd'hui, le lituanien et le lette, sont nettement distinctes des langues slaves.

F. — *Groupe slave.*

Comme le groupe baltique, le groupe slave est demeuré longtemps à l'écart de la civilisation gréco-romaine. Le premier contact entre les populations de langue slave et les populations de l'empire romain a eu lieu lors des grandes invasions ; et encore les rapports n'ont-ils pas été nombreux d'abord. Le premier texte slave écrit dont on ait la trace est la traduction des livres saints que les apôtres Cyrille et Méthode, venus de la région de Salonique, ont faite au ix^e siècle pour un prince slave de Moravie. A cette date, le slave avait déjà emprunté aux langues occidentales, latin et germanique, des termes de civilisation, qui ont pénétré entre le v^e et le ix^e siècle. Avec la traduction de Cyrille et Méthode commence l'influence du grec byzantin sur le slave oriental.

Demeuré à l'écart de la civilisation méditerranéenne et n'ayant pas subi, semble-t-il, à date

ancienne, beaucoup d'influences étrangères, le groupe slave a conservé un type linguistique archaïque ; la grammaire du slave était à l'époque de la communauté slave et est demeurée en partie aujourd'hui une grammaire proche, en ses traits généraux, du vieux type indo-européen. Par suite de cette conservation, les langues du groupe slave sont demeurées semblables les unes aux autres, plus que les langues du groupe germanique ou du groupe roman ; il y a moins loin du russe au serbe ou au polonais qu'il n'y a de l'allemand au suédois ou de l'italien au français, ou même du provençal au français.

Les parlars slaves étaient encore très pareils les uns aux autres au VIII^e siècle ap. J.-C. ; ils n'ont commencé à diverger notablement qu'à partir du IX^e siècle ; depuis cette date, les événements historiques ont disloqué le monde slave, séparant les Slaves du Sud de ceux du Nord et orientant en des directions différentes ceux de l'Est et ceux de l'Ouest.

Il y a trois groupes de dialectes slaves, dont l'importance est inégale à tous égards.

Le groupe russe comprend trois dialectes : grand russe, au Nord-Est ; le centre est actuellement Moscou — petit russe, au Sud, depuis l'Est de la mer d'Azov jusqu'à l'Ouest de Lemberg (Lwów en polonais, Lviv en petit russe) — blanc russe, au Nord-Ouest, en bordure du lituanien et du lette. Ces trois dialectes n'ont divergé nettement que depuis le

xii^e siècle environ. Ils présentent, par rapport au slave commun, des innovations communes visibles au premier abord et qui résultent de ce qu'ils continuent un même dialecte de l'époque slave commune et surtout de ce qu'ils avaient encore un développement commun alors que les parlers du Sud et de l'Ouest étaient isolés du groupe russe. Mais, avec le temps, les trois dialectes russes sont devenus distincts.

Le terme blanc-russe est une expression générique pour un groupe de parlers locaux employés par plus de six millions d'individus. Il n'existe pas de langue littéraire, pas de langue commune du type blanc-russe. Les Blancs-Russes n'ont d'autre langue de civilisation que le grand-russe.

Le terme petit-russe s'applique à un autre groupe de parlers, plus considérable par l'étendue et surtout par le nombre des individus qui emploient ces parlers. On dit souvent aussi ruthène ou oukraïnien (ukrainien). Les parlers petits-russes ou ruthènes sont en usage dans toute la partie occidentale de la Galicie autrichienne, où la bourgeoisie seule parle polonais, dans une province de Hongrie au Sud des Carpathes où il y a environ 400 000 « Ougro-russes », et dans tout le Sud de la Russie, jusqu'à l'Est de la mer d'Azov : les villes d'Odessa, de Kiev, de Khar'kov sont en territoire petit-russe. Le nombre des individus employant des parlers petits-russes dépasse certainement trente millions.

Actuellement, le petit-russe a un aspect assez dif-

férent du grand-russe, dont il se distingue par l'aspect phonétique et par la grammaire. S'il faisait partie d'un autre groupe indo-européen, le petit-russe passerait pour un dialecte peu différencié du russe; sur le domaine slave, où l'on est accoutumé à opérer avec des langues demeurées semblables les unes aux autres, on qualifie volontiers le petit-russe de langue autonome, et la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétrograd, composée de linguistes éminents et compétents, s'est prononcée en ce sens en 1905. En fait, un individu parlant un parler petit-russe s'entend aisément avec un individu parlant grand-russe; les transpositions à faire pour passer de l'un des types à l'autre sont faciles et régulières.

Néanmoins, il a été constitué en Galicie une langue écrite spéciale pour le petit-russe, et aussi différente qu'on l'a pu du grand-russe, parce qu'elle a été faite en Autriche et contre l'influence de l'empire russe. Comme la plupart des hommes cultivés se servent du polonais en Galicie, du grand-russe dans les provinces russes, et que d'ailleurs le gouvernement tsariste a fait au mouvement petit-russien une forte opposition, cette langue n'a pas pris jusqu'ici une grande importance. Le plus célèbre écrivain du domaine petit-russe, Gogol', a écrit en grand-russe.

Le grand russe est parlé dans tout l'Est et le Nord du domaine occupé par les Russes. Les parlers grands-russes se sont beaucoup étendus par colonisation et par absorption de populations parlant d'autres lan-

gues, surtout des parlers finnois. Ils envahissent la Sibérie. Comme leur extension est relativement récente, ils sont d'une singulière unité : les différences entre deux parlers russes séparés par un millier de kilomètres n'atteignent pas celles qu'on observe normalement entre deux parlers français ou italiens séparés par quelques dizaines de kilomètres. Il n'y a en vérité qu'un seul parler russe sur tout le territoire grand-russe et dans les pays colonisés par les paysans russes. Et ce parler unique est celui de plus de soixante millions d'individus.

Le grand-russe a une belle langue littéraire. Longtemps les Russes sont demeurés fidèles à la vieille langue écrite des premiers traducteurs slaves, laquelle est du type slave méridional, et qu'ils avaient légèrement adaptée à leur usage ; le russe écrit a du reste emprunté à cette langue une notable partie de son vocabulaire savant, comme le français a pris au latin écrit son vocabulaire abstrait. Mais, depuis la fin du xviii^e siècle, une langue russe véritablement littéraire s'est fixée. Elle repose sur le parler populaire de la région de Moscou, dont elle ne se distingue ni par la prononciation ni par la grammaire. Une grande littérature a été composée dans cette langue ; elle a eu en Europe un rayonnement puissant. Le russe est aussi devenu une langue scientifique. Il tendait avant la guerre à prendre sa place parmi les grandes langues de civilisation de l'Europe.

Le groupe slave occidental a eu un sort bien

différent de celui du groupe russe. Tandis que le russe pouvait s'étendre à l'Est, jusqu'à l'Océan Pacifique, au Sud jusqu'à la Caspienne et presque jusqu'au Pamir, le groupe occidental, limité à l'Est par les parlers baltiques, assez résistants, et par le russe, et comprimé à l'Ouest par l'allemand, n'a presque pas cessé de perdre du terrain. Il comprend actuellement deux grands groupes : le polonais et le tchèque.

Le polonais est employé dans l'ancien royaume de Pologne attribué à la Russie en 1815, dans une partie de la Galicie attribuée à l'Autriche en 1772 (en tant que la population rurale n'est pas de langue petite russe dans ces deux domaines), et, en Prusse, la Poznanie, et aussi dans des parties de la Silésie prussienne et de la Prusse. Tant dans la région où ils forment une masse compacte, dans le bassin de la Vistule, que dans les pays où ils ont émigré, notamment en Westphalie et dans l'Amérique du Nord, on peut estimer qu'il y a plus de 20 millions d'individus employant des parlers polonais. Le polonais s'écrit depuis le xiv^e siècle ; il a maintenant une littérature considérable et très originale. — Au groupe polonais se rattachent des parlers employés dans la région voisine de la Baltique, le kachoub, au Nord-Ouest de Danzig, qui est devenue une ville presque exclusivement allemande, et le slovince, en Poméranie ; les parlers kachoubs sont encore bien vivants ; le slovince est en voie de disparition ; sans

être proprement polonais, ces parlers sont très proches du polonais.

Le tchèque est parlé par près de neuf millions de personnes ; une masse tchèque compacte occupe le royaume de Bohême ; mais beaucoup de Tchèques ont émigré, et Vienne par exemple compte une population tchèque considérable. La littérature tchèque commence de bonne heure, dès le XIII^e siècle. Après une période d'éclipse, due à l'oppression de la bureaucratie des Habsbourg, il y a eu au XIX^e siècle une renaissance énergique ; et le tchèque est actuellement une langue de civilisation pourvue de tous les moyens nécessaires. — Les parlers slovaques, employés par plus de deux millions de personnes à l'Est de la Bohême, dans le Nord-Ouest du royaume de Hongrie, sont étroitement apparentés au tchèque : il y a un groupe linguistique tchéco-slovaque ; et le tchèque peut aisément servir de langue de civilisation aux Slovaques. Un seul obstacle s'y oppose : l'administration hongroise.

Le domaine slave occidental était plus vaste autrefois ; il s'étendait à l'Ouest jusqu'à l'Elbe. Il y avait encore au début du XVIII^e siècle des parlers slaves sur le cours inférieur de l'Elbe, notamment près de Lüchow, et l'on en a des vocabulaires et de petits textes : c'est ce que l'on nomme le polabe. Aujourd'hui encore, quelques dizaines de milliers d'individus emploient en Lusace des parlers slaves, bien distincts et du polonais et du tchèque, mais appartenant au

même grand groupe occidental; ce sont les parlers sorabes (on dit parfois Serbes de Lusace). Les sujets parlant sorabe sont bilingues, et leur langue de civilisation est l'allemand.

Les parlers slaves méridionaux s'étendent depuis le cours de l'Isonzo, qui tombe dans l'Adriatique, jusqu'à Salonique et à la côte orientale de la presqu'île des Balkans, sur la mer Noire. Ils sont séparés du slave occidental et du russe par l'allemand, le magyar et le roumain.

On y distingue deux types : à l'Est, le type bulgare; au centre, le type serbo-croate prolongé à l'Ouest par le slovène. Mais on ne saurait marquer nulle part une limite précise entre ces groupes : les parlers locaux forment une série continue depuis le bulgare jusqu'au slovène ; on ne peut dire où commence le slovène et où finit le serbo-croate que parce que des colonies serbo-croates venues de loin se sont juxtaposées à des populations parlant slovène, et les discussions, viciées par des préoccupations politiques, sur la limite entre les parlers serbes et les parlers bulgares en Macédoine n'ont guère de sens scientifique. On n'arrive à marquer une ligne de séparation précise entre les parlers de type « serbe » et les parlers de type « bulgare » qu'à la condition de choisir arbitrairement des critères entre tous ceux qui existent.

Il a été constitué deux grandes langues littéraires dont les limites d'emploi dépendront des limites politiques fixées par les traités : le bulgare, qui, aujour-

d'hui, sert seulement dans le royaume de Bulgarie, et le serbo-croate, qui sert à la fois dans les royaumes de Serbie et de Monténégro (en serbe *Crna gora* « montagne noire »), dans la Croatie hongroise, dans le pays d'empire austro-hongrois : Bosnie-Herzégovine, et chez les Croates d'Autriche.

Le serbo-croate s'écrit avec deux alphabets : avec l'alphabet cyrillique, qui sert au bulgare et au russe, chez les orthodoxes, avec l'alphabet latin (muni de quelques signes accessoires) chez les catholiques romains ; mais, depuis le grand linguiste Vuk qui a constitué la langue écrite moderne avec une orthographe parfaite, en complétant l'alphabet cyrillique par les signes nécessaires, il n'y a qu'un seul et même serbo-croate écrit qui est employé à Belgrade comme à Zagreb (Agram), à Cettigné comme à Sarajevo.

La plus ancienne langue écrite du slave repose sur un parler méridional : les traducteurs qui ont, au ix^e siècle ap. J.-C., constitué la langue religieuse adoptée par les Slaves de l'Église d'Orient venaient de la région de Salonique ; ils ont écrit leur propre parler, et l'alphabet qu'ils ont établi était fait pour le noter. Le plus ancien alphabet, l'alphabet glagolitique, est sorti de l'usage ; il a été remplacé dans l'usage courant par un alphabet du type de la capitale grecque, l'alphabet dit cyrillique, qui est commun à tous les Slaves de l'Église d'Orient. La langue des premiers traducteurs a été dans chaque région adaptée à l'usage local ; et il s'est établi des types régionaux.

Mais durant le moyen âge, les Slaves orthodoxes n'ont guère écrit que la langue fixée par Cyrille et Méthode. Au xix^e siècle, on a fait à nouveau une langue écrite serbo-croate et une bulgare mentionnées ci-dessus qui sont indépendantes de cette tradition, et qui sont très différentes l'une de l'autre. Le bulgare, qui repose sur le parler de populations originairement turques, mais slavisées, est le moins fidèle au type slave ancien. Le serbo-croate est, surtout par la prononciation, l'une des langues slaves qui ont le mieux gardé la structure slave commune.

La Bulgarie comptait, d'après le recensement de 1910, 4 300 000 habitants, dont 3 200 000 de langue bulgare. A la même date, les Serbo-Croates étaient, en chiffres ronds, 3 000 000 dans le royaume de Serbie, 500 000 au Monténégro ; 3 000 000 en Croatie hongroise et dans le royaume de Hongrie ; 2 000 000 en Bosnie-Herzégovine ; 700 000 en Autriche. En tout, les Serbo-Croates étaient environ neuf millions.

Le groupe slovène est le plus petit des groupes slaves d'Autriche ; il compte environ 1 200 000 personnes ; il y a aussi quelques parlars slovènes en Hongrie et en Italie. Les villes principales du domaine slovène sont en grande partie de langue allemande comme Laibach (en slave Ljubljana) ou italienne comme Trieste. On a écrit et publié en slovène, mais depuis le xv^e siècle seulement, et la langue écrite slovène n'a jamais pris d'importance. Les parlars slovènes se distinguent trop peu des par-

lers serbo-croates voisins, pour que le serbo-croate littéraire ne serve pas aussi aux populations parlant slovène ; un mouvement en ce sens se dessine ; la langue littéraire slovène est une de ces créations artificielles auxquelles recourt l'administration autrichienne pour diviser les nations slaves.

En somme, il existe cinq langues slaves de civilisation irréductibles les unes aux autres : russe, polonais, tchèque, serbo-croate et bulgare. Ces cinq langues présentent beaucoup de traits communs, et qui connaît l'une a, par là même, une très grande facilité à apprendre les autres. L'unité slave est la plus nette, la plus immédiatement visible des grandes unités linguistiques de l'Europe.

Les parlers slaves ont une grande force d'expansion, qui tient à ce que les peuples de langue slave, demeurés à un état de civilisation relativement peu avancé, sont prolifiques. Si la force d'assimilation allemande leur a fait perdre du terrain en Allemagne, ils en ont énormément gagné à l'Est. Sur la côte de Dalmatie et dans les îles dalmates, le serbo-croate a éliminé les parlers romans (différents de l'italien) autrefois employés dans cette région, et l'italien ne se maintient que dans les villes où il est soutenu par sa valeur de langue de civilisation.

G. — Grec.

Le grec est l'une des langues indo-européennes qui sont connues à la date la plus ancienne. Les poèmes

homériques ne peuvent être postérieurs au VII^e siècle av. J.-C., et l'on a des inscriptions depuis le VI^e siècle av. J.-C. au moins.

Au début de l'époque historique, le domaine hellénique se composait de parlers divers ; la prononciation, la grammaire, le vocabulaire étaient tout autres à Chypre qu'à Lacédémone, à Lesbos qu'à Athènes. Mais l'unité de la civilisation hellénique a amené l'unification de la langue : à partir des conquêtes d'Alexandre, qui ont étendu le grec bien au delà de ses limites anciennes et qui ont amené beaucoup de non Hellènes à parler et à écrire le grec, il s'est constitué une langue une, dont le premier modèle a été la langue d'Athènes. C'est sur la langue commune qui s'est imposée à tout le monde hellénique oriental que reposent tous les parlers grecs modernes.

Les Grecs étaient un peuple de navigateurs et de colons. Ils se sont établis sur les côtes de beaucoup de pays, sans pénétrer bien avant dans aucun. Les conquêtes d'Alexandre ont porté le grec à l'intérieur des continents ; mais il n'y est pas demeuré. La zone continentale du grec ne comprend que la partie méridionale, étroite, de la presqu'île des Balkans, à partir de l'Épire et de la Thessalie. En revanche on parle grec dans toutes les îles de la mer Egée, à Chypre, en Crète, à Corfou, et il y a, actuellement encore, des Grecs en grand nombre dans toutes les villes des côtes, à Salonique, à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie, etc. Les parlers grecs qui sub-

sistent à l'intérieur de l'Asie Mineure tendent au contraire à sortir de l'usage.

Ainsi le grec, qui a eu une influence immense, n'a un solide point d'appui presque nulle part. C'est une petite langue, et de petite influence, qui a hérité d'un grand passé. Le groupe de langue hellénique le plus important, celui de Constantinople, est séparé du noyau des populations grecques. C'est une faiblesse pour l'hellénisme.

H. — *Arménien.*

Le domaine propre de l'arménien est hors de l'Europe, dans la région d'Erivan, de Van, d'Erzeroum. Mais des populations de langue arménienne, persécutées depuis longtemps, ont émigré en grand nombre, et il y a de fortes colonies arméniennes à Constantinople, en Bulgarie, en Roumanie et jusqu'en Hongrie.

I. — *Indo-iranien.*

Les dialectes indo-iraniens occupent une aire considérable dans l'Inde dont ils couvrent la plus grande partie et dans l'Iran, avec le persan, l'afghan, etc. Sur aucun point, ils n'atteignent l'Europe. Dans l'antiquité, les Scythes, de langue iranienne, se sont étendus le long de la mer Noire jusqu'à l'embouchure du Danube. Mais aujourd'hui le dernier reste des dialectes scythiques se trouve dans les montagnes du

Caucase ; c'est l'ossète, parlé par quelques dizaines de milliers de montagnards.

Toutefois on rencontre en Europe un parler indien, celui des Tsiganes. En effet selon la voie qu'ils ont suivie et selon le pays qu'ils habitent, les Tsiganes ont introduit dans leur parler des éléments étrangers. Mais le fonds de leur langue demeure indien. Les progrès d'une civilisation ordonnée et rigide rendent de plus en plus précaire la conservation des parlers tsiganes, qui ne sont employés que par un nombre restreint de gens disséminés en des contrées diverses de l'Europe.

En somme, tous les groupes de langues indo-européennes actuellement subsistants sont encore représentés en Europe. Mais la grande majorité des Européens parlent des langues qui appartiennent à trois de ces groupes : le groupe latin, le groupe germanique, le groupe slave. L'unité de chacun de ces trois groupes, brisée depuis quinze à vingt siècles seulement, est encore sensible aux sujets parlants pour peu qu'ils y prêtent attention, tandis que leur unité indo-européenne, brisée depuis plus de trente-cinq siècles, ne l'est qu'à un linguiste averti.

II. — LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES.

Les langues appartenant à des familles autres que la famille indo-européenne n'ont, en Europe, qu'une

importance restreinte. Dans l'Europe occidentale, on n'en trouve presque pas. La plupart proviennent d'invasions qui ont eu lieu à l'époque historique. L'Europe est un domaine tout acquis au groupe indo-européen, et il en est ainsi depuis le début de l'époque historique, c'est-à-dire depuis le premier millénaire avant l'époque chrétienne. La seule langue non indo-européenne dont on ait des textes anciens et qui ait disparu en Europe occidentale est l'étrusque, qui se parlait dans la Toscane actuelle et que le latin a remplacé dès l'antiquité.

A. — *Basque.*

Le basque, parlé au Nord et à l'Ouest des Pyrénées occidentales, en France et, pour une plus grande partie, en Espagne, est isolé ; on n'a pas réussi à déterminer un groupe de langues auquel il se rattacherait. Il est bien probable que c'est un reste de l'ancien ibère ; mais on sait trop peu de la langue des anciens Ibères pour risquer une affirmation absolue. En tout cas le basque continue une langue parlée autrefois dans la péninsule ibérique et en Gascogne, langue que les progrès des langues indo-européennes, du gaulois à date ancienne, des parlers romans ensuite, ont réduite à un domaine restreint.

La grammaire basque se distingue profondément de celle des langues voisines ; elle ne ressemble ni à celle des anciennes langues indo-européennes, ni à

celle des langues romanes. Elle est compliquée, et on l'a souvent comparée à celle de certaines langues américaines, mais sans que ceci implique un commencement de preuve de parenté. Si le basque devait se rattacher à quelque groupe, ce serait sans doute à des langues parlées dans le bassin de la Méditerranée avant l'extension de l'indo-européen ; on a pensé au berbère, aux langues du Caucase, sans rien démontrer.

A aucun moment, le basque n'a fourni une langue véritablement littéraire ; à aucun moment il n'a exercé d'action au dehors. Le vocabulaire basque a emprunté beaucoup de mots aux langues voisines ; il ne leur en a fourni à peu près aucun.

Témoin d'un état de choses ancien, objet d'observation intéressant pour le linguiste, le basque n'a guère d'importance politique. Les personnes cultivées qui parlent le basque sont bilingues, et leur langue de civilisation est ou le français ou l'espagnol. Le basque n'est donc qu'un ensemble de parlars locaux, servant surtout aux relations locales. Il accentue le caractère particulariste de ceux qui le parlent, sans servir d'organe à une nation ayant conscience d'elle-même. Il n'est qu'une survivance curieuse.

B. — *Groupe finno-ougrien.*

Le seul groupe de langues important qu'on rencontre en Europe à côté de l'indo-européen est le finno-

ougrien. Il se rencontre dans la région orientale de l'Europe, et seulement par suite d'invasions, les unes préhistoriques, celles du groupe finnois, une autre relativement récente, celle du hongrois.

Les langues finno-ougriennes viennent d'Asie. Elles y ont en commun emprunté des mots à un groupe indo-européen, l'indo-iranien, plusieurs siècles avant le début de l'ère chrétienne. Le nom de nombre « cent », qui est *sata* en finnois, *szaz* (prononcer *saz*) en magyar, est un emprunt évident à l'indo-iranien, sanskrit *çata-*, iranien *sata-*. Il subsiste en Sibérie de nombreux groupes finno-ougriens, dont les parlers sont étroitement apparentés, les uns au finnois, les autres au magyar. Enfin le samoyède, langue parlée surtout en Sibérie, est parent du finno-ougrien, sans faire partie proprement de ce groupe.

Les deux principales langues du groupe finno-ougrien sont maintenant en Europe.

Au Nord, le finnois est la principale langue de la Finlande, où il y a environ 2 500 000 personnes de langue finnoise contre moins de 340 000 de langue suédoise ; mais les habitants de langue suédoise sont surtout des bourgeois, habitant les villes de la côte, tandis que le fond de la population rurale est de langue finnoise. Le finnois de Finlande est pourvu d'une littérature originale, capable d'exprimer toutes les notions scientifiques ; c'est un bon instrument de culture nationale. Concurremment avec le suédois,

c'est la langue officielle de la Finlande, dont la bureaucratie russe a souvent cherché à restreindre l'autonomie, mais qui, depuis la révolution russe, a son indépendance.

Au centre de l'Europe, les Hongrois ou Magyars sont établis depuis le ix^e siècle. Leur premier roi, saint Étienne, a été couronné en 1000. D'après les statistiques hongroises, sur les 20 800 000 habitants que comptait en 1910 le royaume de Hongrie, 10 000 000 environ étaient de langue magyare. Mais, s'ils ne sont pas la majorité, les Hongrois sont la classe dominante. Ils tiennent l'administration, et ils magyarisent le pays. Comme les Finnois de Finlande, ils se sont donné une langue de civilisation, ils ont une littérature, des ouvrages scientifiques.

Le finnois et le magyar sont de même origine, mais actuellement très éloignés l'un de l'autre, tant par la structure grammaticale que par le vocabulaire et par l'aspect qu'ont pris les mots. Seul, le linguiste peut y apercevoir des restes effacés d'une communauté primitive. Le finnois et le magyar diffèrent plus même que ne diffèrent deux langues indo-européennes de groupes différents, comme le slave et le germanique.

Le magyar, apporté en Europe par une invasion assez récente, y est isolé; il n'y a de parlers un peu semblables au magyar qu'en Sibérie, le vogoul et l'ostiak.

Le finnois fait partie d'un autre groupe du finno-ougrien. Il est relativement proche de l'este qui est parlé au midi du golfe de Finlande par environ un million d'individus et qui a reçu au XIX^e siècle une littérature, et du live, qui a été remplacé par une langue baltique, le lette (on l'a vu p. 38). Et il se groupe aussi avec les parlers du groupe finnois qui subsistent à l'intérieur de la Russie : les parlers caréliens, vepses, etc., parlés dans les régions à l'Est de la Finlande, les parlers zyriènes, dans les gouvernements de Vologda, d'Arkhangel, de Viatka et de Perm, les parlers votiaks dans la région voisine de l'Oural, les parlers tchérémisses sur la rive gauche de la Volga, au Nord-Ouest de Kazan', les parlers mordves sur la rive droite de la Volga, à l'Ouest de Simbirsk. Ces parlers du groupe finnois ne servent qu'à des populations rurales, un peu plus de deux millions de gens, disséminés au milieu de sujets parlant russe ; aucun n'a fourni, à aucun moment, une langue commune ; aucun n'a de littérature ; plusieurs, notamment l'ingre et le vote dans la région de Pétrograd, sont en train de disparaître ; et la seule langue de civilisation qui serve aux populations qui emploient les parlers finnois de Russie est le russe. Entre ces parlers, d'une part, et ceux de Finlande et d'Estonie, de l'autre, il n'y a aucune continuité géographique ; ils sont d'ailleurs sensiblement différents du finnois de Finlande et différents entre eux.

A l'extrême Nord, sur les bords de l'Océan Glacial,

depuis la côte de Russie jusqu'à celle de Norvège, habitent les Lapons, qui sont environ 30 000, et dont les parlers appartiennent aussi au groupe finno-ougrien.

Les langues finno-ougriennes ont largement subi l'influence des langues indo-européennes sans exercer elles-mêmes d'action sur ces langues. Le finnois a pris beaucoup de mots au baltique — et ces emprunts très anciens vont jusqu'au mordve et au tchéremisse —, puis au germanique, et enfin au slave. Le magyar a joint beaucoup d'emprunts slaves, germaniques, latins, à ceux qu'il avait déjà faits au turc, si bien que son vocabulaire est en notable partie étranger.

Le groupe finno-ougrien n'a fourni de véritables langues de civilisation, le magyar, le finnois, et, en seconde ligne, l'este, qu'à l'extrême Ouest de son domaine, là où il est entré en contact avec les langues indo-européennes.

C. — *Groupe turc.*

Les parlers turcs, qui sont demeurés très semblables entre eux par la structure et même par le vocabulaire, sont d'origine asiatique ; ils n'ont pénétré en Europe que depuis le moyen âge.

Dans la partie européenne de l'empire ottoman, très réduite maintenant, les Turcs ne sont qu'une minorité ; à Constantinople, le turc est la langue de

l'administration ; mais on y parle aussi le grec, l'arménien et les langues européennes ; ailleurs, les Turcs sont mêlés à des populations slaves et grecques. Les juifs de Turquie emploient un parler espagnol, qu'ils ont apporté d'Espagne quand ils en ont été expulsés au xvi^e siècle. En somme, il n'y a en Turquie d'Europe que quelques centaines de milliers de sujets de langue turque. Le turc ottoman s'écrit ; le vocabulaire de cette langue écrite et officielle est tout plein d'éléments arabes et persans. L'Islam a en effet deux grandes langues de civilisation, pourvues chacune d'une belle littérature, et qui ont servi d'organes à une pensée originale, l'arabe et le persan ; le turc n'en est, pour toutes les choses de la pensée, qu'un reflet.

Les invasions turco-tatares ont laissé un grand nombre de parlers de ce groupe en Russie, dans le bassin de la Volga, notamment dans la région de Kazan', et aussi en Crimée. Les statistiques officielles donnaient pour les Turco-Tatares de la Russie d'Europe un chiffre d'environ quatre millions et demi d'individus.

Le turc et le finno-ougrien ont des structures générales assez semblables ; mais les deux groupes diffèrent absolument dans le détail, et rien n'autorise à les rattacher à une même famille de langues. D'autre part, les principales langues finno-ougriennes reflètent la culture européenne, tandis que les parlers turcs reflètent la culture de l'Islam.

D. — *Groupe caucasique.*

Il se parle sur le versant Nord du Caucase un grand nombre d'idiomes très différents les uns des autres, tels que le lezghien, l'abkhaz, etc. Ces langues sont, pour la plupart, médiocrement décrites, et l'étude linguistique n'en est pas faite. Elles semblent former une famille; mais la preuve n'a pas été fournie par une étude complète. Chacune des langues n'est employée que par un nombre restreint d'individus. Aucune n'est une langue de civilisation; aucune ne s'écrit. Plus encore que le basque, ce sont de simples survivances.

La famille caucasique du Sud, qui comprend le géorgien, le mingrélien, le souane et le laze, est plus importante; le géorgien, parlé par plus de 1 300 000 personnes, a une littérature depuis le x^e siècle ap. J.-C.; et il continue de s'écrire. Mais il n'y a pas en Europe de groupes compacts appartenant à cette petite famille de langues.

Parlées par un nombre relativement faible d'individus, et très différentes les unes des autres, les langues non indo-européennes d'Europe ont un rôle étroitement limité aux populations qui les emploient; elles n'ont pas de valeur générale. Presque toutes perdent constamment du terrain.

CHAPITRE II

LES FAMILLES DE LANGUES

La notion de familles de langues, avec laquelle opèrent les linguistes, a des portées diverses suivant les cas.

L'établissement d'une famille de langues repose toujours sur un même principe théorique : on dit qu'un certain nombre de langues, ayant à une date donnée une existence distincte, appartiennent à une même famille quand elles sont des différenciations d'une seule et même langue parlée à une date antérieure.

Des familles de langues se sont créées à date historique.

Les Arabes, partis de la région de la Mecque, ont fondé un grand empire dans l'Asie antérieure et dans l'Afrique du Nord. Leur langue, sensiblement une au VII^e siècle, a pris avec le temps des aspects divers suivant les lieux, et, aujourd'hui, l'arabe se parle de manières bien différentes en Arabie, en Syrie, en Égypte, en Tunisie, en Algérie, au Maroc, à Malte. Il a fallu

instituer, à l'École des Langues Orientales de Paris, à côté de la chaire d'arabe littéral, deux chaires distinctes pour l'arabe moderne, l'une pour l'arabe oriental, l'autre pour l'arabe occidental; du reste, ni l'une ni l'autre de ces deux désignations ne répond à une véritable unité linguistique. Il y a déjà très loin de l'arabe de Tunis à celui de Tanger.

Sans doute, l'arabe écrit a conservé une unité. Mais ceci tient, d'une part, à ce que la tradition littéraire, surtout chez les Orientaux, garde des usages archaïques, et, de l'autre, à ce que la graphie de l'arabe, très incomplète, et qui néglige les voyelles, couvre des prononciations différentes suivant les régions. La langue écrite maintient, pour les gens cultivés, l'apparence de l'unité, là où deux hommes incultes, l'un Syrien, l'autre Marocain, usant chacun de son parler local, ne pourraient pas converser entre eux.

Au III^e siècle ap. J.-C., la langue officielle de l'empire romain, le latin, était la seule langue écrite et même parlée par les hommes cultivés de la partie occidentale de l'Empire. Sans doute il y avait encore en Gaule des paysans qui parlaient gaulois; mais les parlers celtiques employés seulement par les classes inférieures de la population étaient appelés à disparaître; sans doute il y avait encore en Espagne et en Gascogne des parlers locaux qui continuaient de vieux idiomes de la région méditerranéenne — le basque en porte témoignage jusque aujourd'hui —, mais la langue dominante des centres importants était le latin;

sans doute, les parlers libyens, que représentent actuellement les parlers berbères, étaient employés couramment dans l'Afrique mineure ; mais ces parlers ne dominent plus que dans les régions où la civilisation romaine ne s'est pas imposée, dans des parties montagneuses de l'Algérie et au Maroc ; en Tunisie, dans l'Est de l'Algérie, c'est sans doute du latin plutôt que du berbère que l'arabe a pris la place lors de la conquête par l'Islam.

L'empire romain s'est dissous à la fois par suite de ses faiblesses internes et sous l'effort des invasions. Les provinces qui le composaient ont eu chacune leur histoire propre, et le latin s'est trouvé dans chacune en des situations diverses. Quand, au ix^e siècle, on a tenté de restaurer les études classiques et qu'on a pris conscience de ce qu'était le latin correct, on s'est aperçu que la langue qui se parlait en France n'était plus le latin : en 842, c'est en « roman » et non plus en latin que Louis le Germanique prête serment devant les Francs occidentaux, et le chroniqueur Nitlard a conservé le texte de ce serment prononcé à Strasbourg : c'est le premier texte français qu'on possède.

Dans chaque province de l'Empire romain, le latin avait pris alors une forme propre. Les divergences n'ont pas cessé d'augmenter depuis. Dès le moyen âge, l'italien, l'espagnol, le portugais, le provençal, le français sont autant de groupes distincts, dont chacun se donne une langue littéraire ; le

roumain, tout isolé, à l'écart des autres langues romanes, écrasé entre le magyar et les langues slaves, ne devait arriver que plus tard à posséder une langue commune, servant à la littérature.

De grandes langues aussi distinctes que le sont maintenant l'italien, l'espagnol, le portugais, le français, le roumain continuent toutes une même langue, un latin qui était à peu de choses près le même dans tout l'empire romain au III^e siècle ap. J.-C.

On a passé du latin à l'italien, à l'espagnol, au portugais, au français, au roumain sans le vouloir et sans s'en apercevoir. Les habitants de la France septentrionale, dans la bouche de qui s'est constitué le français, au fur et à mesure que se séparaient les unes des autres les provinces de l'empire romain, ont cru qu'ils continuaient à parler la même langue ; la tradition n'a pas été interrompue. Un jour, en comparant la langue qu'ils parlaient à celle qu'écrivait Cicéron, ils ont compris que ce n'était plus la même, et, du coup, ils ont aperçu que le français différait de l'italien et de l'espagnol.

Il suffit que la tradition d'une même langue ait lieu dans des conditions diverses pour qu'elle aboutisse à des langues diverses, sans que les sujets parlants le veuillent ni le sachent.

Il est rare que les familles de langues se soient constituées ainsi à une date où l'on en puisse constater, sinon suivre, la formation.

Mais, quand on observe certaines langues, le russe, le polonais, le tchèque, le serbo-croate, le bulgare, par exemple, on constate qu'elles présentent entre elles des ressemblances du même ordre que celles qui existent entre l'arabe de Syrie, l'arabe d'Égypte et celui du Maroc, par exemple, ou entre l'italien, l'espagnol, le portugais, le français et le roumain. Ces ressemblances obligent à supposer que, en un temps où aucune langue du type du russe, du polonais, du tchèque, du serbo-croate et du bulgare ne s'écrivait encore, il a existé un idiome sensiblement un que toutes ces langues continuent de manières différentes.

La démonstration résulte de ce que le lien entre les sens à exprimer et les moyens phoniques dont la langue se sert pour les rendre n'a aucun caractère de nécessité. Il n'y a dans les deux syllabes du mot rien qui explique que le « pied » soit appelé *noga*, comme il l'est dans toutes les langues slaves ; il n'y a pas plus de raison pour que le prétérit soit marqué par *-l* ou pour qu'on oppose à une 3^e personne du pluriel du présent russe en *-ajut*, serbo-croate en *-ajū*, polonais en *-aja*, une 3^e personne du pluriel du prétérit masculin russe, serbe et polonais en *-ali*, par exemple russe *igrajut* « ils jouent », *igrali* « ils ont joué » ; serbo-croate *igrajū*, *igrali* ; polonais *graja*, *grali*. Si donc on trouve un ensemble de particularités de ce genre dans une série de langues, on est assuré que ces langues se comportent entre elles de la même manière que l'italien, l'espagnol,

le français, le roumain entre eux, c'est-à-dire que, à un moment donné, il y a eu une langue dont toutes les langues slaves actuellement en usage sont des continuations diverses. Quel que soit le nom — inconnu — que s'est donné la nation qui parlait cette langue, on peut convenir d'appeler sa langue « slave commun », et l'on dira que toutes les langues slaves actuelles sont au slave commun, parlé sans doute dans les siècles qui ont précédé le ix^e ap. J.-C. environ, ce que les langues romanes sont au latin parlé de l'époque impériale.

La démonstration du fait qu'un certain nombre de langues parlées à un moment donné sont la continuation d'une seule et même langue commune parlée à une date plus ancienne résulte donc de ce que ces langues présentent entre elles des concordances de certaines sortes qui ne peuvent pas être fortuites.

Dès lors la force de la démonstration dépend du nombre et de la précision de ces concordances.

Même pour les langues où les coïncidences sont le plus nombreuses et le plus précises, elles sont rarement parfaites. Ainsi le mot *noga* sert dans tout le slave à désigner le « pied » ; mais l'accent n'est pas à la même place dans toutes les langues slaves ; il est sur la syllabe finale en russe, sur la première en serbo-croate ; le *g* se prononce *g* dans la plupart des langues ; mais en tchèque et dans les parlars petits-russes, il est spirant, c'est-à-dire du type de *ch* allemand (exactement du type du *g* de l'allemand *tage*),

et l'on note alors *noba*. En citant les 3^{es} personnes du pluriel du présent des verbes signifiant « jouer », on a dû indiquer trois formes nettement distinctes en russe, en serbo-croate et en polonais ; ces trois formes remontent à un même original ; mais elles sont distinctes depuis le moyen âge. L'emploi des pluriels tels que russe *igrali*, serbo-croate *igrali*, polonais *grali* n'est pas le même : en russe, *igrali* sert avec un sujet masculin, féminin ou neutre ; en serbo-croate, au contraire, *igrali* ne sert qu'avec un sujet au masculin et s'oppose à *igrale* et *igrala* qui s'emploient avec des sujets féminins et neutres ; en polonais *grali* ne sert qu'avec un sujet masculin désignant une personne et s'oppose à *graty* qui s'emploie avec un sujet masculin désignant un être non personnel et avec un sujet féminin ou neutre. L'aspect des mots, la prononciation, la grammaire, le vocabulaire différent notablement d'une langue slave à l'autre. Mais les concordances observées sont telles que, visiblement, les langues dites « slaves » continuent un même original ; et, bien qu'on ne possède pas cet original parce que les Slaves ont longtemps échappé à l'influence de la civilisation méditerranéenne et n'ont pas écrit avant le ix^e siècle, on en peut affirmer l'existence avec une certitude qui égale celle avec laquelle on peut affirmer que toutes les langues romanes continuent le latin.

Il s'en faut de beaucoup que les concordances

soient toujours aussi nettes qu'elles le sont pour les langues slaves ou pour les langues romanes. Soit, par exemple, l'allemand, l'anglais et le danois ; l'idée de « prier, inviter » est rendue, à l'infinitif, en allemand par *bitten*, en anglais par *bid*, en danois par *bede* ; au prétérit singulier, la forme est en allemand *bat*, en anglais *bad*, en danois *bad* ; au participe passé, allemand *ge-beten*, anglais *bidden*, danois *bidt*. Les concordances sont frappantes, tout en étant moins complètes que celles qu'offrent les langues slaves ; mais le nombre des cas de ce genre est assez restreint, bien que suffisant pour établir, par la seule considération des formes actuellement employées, que l'allemand, l'anglais et le danois sont la continuation d'un même idiome ancien, le « germanique commun » qui était sans doute encore sensiblement un vers le v^e-iv^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire à une date antérieure de quelques siècles aux plus anciens textes gotiques ou norrois runiques.

Toutefois, même pour des mots qui sont au fond les mêmes, les langues germaniques diffèrent souvent beaucoup entre elles. Ainsi le nom de la « soif », qui continue un même original germanique commun, apparaît en allemand sous la forme *durst*, en anglais sous la forme *thirst*, en danois sous la forme *tørst* ; le parallélisme des trois formes saute aux yeux ; mais elles diffèrent trop pour que les sujets parlants en saisissent du premier coup l'identité. L'identité d'origine est moins visible encore dans un cas tel que celui des

noms de la « dent », allemand *zahn*, anglais *tooth*, danois *tand*.

Mais, si l'on possède des formes plus anciennes des mêmes langues, on voit souvent les ressemblances devenir plus frappantes au fur et à mesure qu'on remonte plus haut dans le passé. Rien de moins semblable par exemple que la grammaire des noms dans l'allemand et l'anglais d'aujourd'hui. L'allemand a une déclinaison à plusieurs cas : il distingue entre *tag* « jour » pour le sujet et le complément direct, *tages* pour dire « du jour », *tage* pour dire « au jour, dans le jour », là où l'anglais n'a que l'unique forme *day* (où l'orthographe laisse transparaître l'identité d'origine avec *tag* bien plus que la prononciation *dé*). Mais, si l'on se reporte aux plus anciens textes connus de l'anglais et de l'allemand, vers le ix^e siècle, on voit que, alors, les parlers anglais avaient, tout comme les parlers allemands, des formes diverses suivant les cas ; les noms anglais « se déclinaient » autrefois comme les noms allemands, et d'une manière sensiblement pareille. L'unité d'origine de l'allemand et de l'anglais, voilée si l'on envisage l'état de choses actuel, apparaît donc éclatante dès qu'on examine les faits du ix^e-x^e siècle ap. J.-C. Par suite, les linguistes trouvent avantage, pour démontrer les parentés de langues, à se reporter aux plus anciennes formes connues de chaque langue.

Quand on ne dispose pas de formes anciennes, la démonstration peut devenir malaisée. Ainsi, en ce

qui concerne les langues finno-ougriennes, qui presque toutes ne sont attestées qu'à l'époque moderne, la parenté, certaine pour le linguiste qui voit les choses techniquement, n'est guère apparente au premier coup d'œil. De même le groupement par familles des langues des indigènes de l'Amérique, toutes connues à l'époque moderne seulement, est encore imparfait, et l'on ne sait jusqu'où il sera possible de le pousser.

Le groupement des dialectes celtiques : gaulois, brittonique et gaélique, ne fait aucune difficulté, parce que ces langues présentent en commun des innovations caractéristiques telles que la chute du *p* initial qui, d'un mot tel que le nom du « père », anciennement **patēr*, a fait un mot tel que l'irlandais *athir*. Mais l'étude historique des langues celtiques est rendue difficile par le manque de documents anciens. On n'a presque aucune donnée sur le gaulois qui, à l'époque de César, avait un aspect archaïque, à en juger par les noms propres de lieux et de personnes conservés dans les textes grecs et latins. Les premiers textes irlandais sont du VII^e siècle ap. J.-C., c'est-à-dire d'un temps où des changements profonds étaient intervenus déjà et où la langue était en pleine transformation. Les premiers textes brittoniques sont plus récents encore, et d'une époque où, par exemple, la flexion casuelle des noms était éliminée.

Même pour les langues indo-européennes, où les textes remontent soit à l'antiquité, soit, du moins,

au moyen âge, les difficultés ne manquent pas à ceux qui en veulent faire l'histoire. Mais les données, tant anciennes que modernes, sont partout assez nombreuses pour que la détermination des groupes ne soit pas douteuse. On n'hésite jamais sur le point de savoir si telle ou telle langue est celtique, romane, germanique, slave, etc.

Grâce au fait que certaines langues du groupe indo-européen ont commencé à s'écrire six ou sept siècles avant l'ère chrétienne, grâce à l'antiquité de certains textes qui ont été conservés, grâce aussi à l'archaïsme de certaines langues qui n'ont été fixées que tardivement par l'écriture, on a pu faire une théorie assez complète de la préhistoire des langues du groupe indo-européen.

Les plus anciens textes védiques donnent une idée précise de l'état d'un dialecte de l'Inde qui ne peut être postérieur au VII^e siècle av. J.-C. ; on a, pour l'iranien, des inscriptions perses de Darius, c'est-à-dire du VI^e siècle av. J.-C., et une partie des textes sacrés du zoroastrisme ; les hymnes gâthiques, sont d'un type plus archaïque que le perse. Par la langue homérique et par les plus anciennes inscriptions, on possède le grec dès le VII^e siècle av. J.-C. Le latin, l'osque, l'ombrien sont aussi connus dès l'antiquité, mais plus tardivement.

Les premiers textes germaniques, celui de la traduction des textes sacrés du christianisme en gotique et les premières inscriptions norroises en

écriture runique, montrent en quel état était le germanique vers le iv^e siècle ap. J.-C. Quoique relativement récents, les textes slaves du ix^e siècle ap. J.-C. et lituaniens du xvi^e siècle ap. J.-C., sont aussi archaïques à bien des égards ; et les dialectes slaves et baltiques conservent jusque aujourd'hui nombre de traits caractéristiques de la langue commune dont les langues du grand groupe indo-européen sont la continuation.

Sans qu'on puisse restituer vraiment la langue commune indo-européenne, on se fait une idée nette des traits généraux qui la caractérisaient.

Par suite, la question de savoir si une langue donnée appartient ou non au groupe indo-européen ne fait jamais difficulté. On reconnaît presque toujours très vite si une langue est ou non la continuation de l'indo-européen commun. Ainsi, récemment, on a trouvé en Asie Centrale des textes provenant d'un peuple de religion bouddhique actuellement disparu qui occupait la région de Koutcha, et qui se servait d'un alphabet de l'Inde ; dès qu'on a eu déchiffré quelques lignes de ces textes, on s'est aperçu que la langue dans laquelle ils ont été composés appartient au groupe indo-européen. Aucun doute ne s'est élevé.

Comme le groupe indo-européen est, de tous, le mieux connu, le mieux étudié, on s'efforce sans cesse d'y ramener des langues qui ne lui appartiennent pas. On a souvent, sans succès, essayé d'interpréter, par des

étymologies indo-européennes, les inscriptions étrusques, qui demeurent inexpliquées ; on y a renoncé à peu près. Le basque est trop distinct de toutes les langues indo-européennes pour qu'une tentative de rapprochement ait des chances de réussir, et celles que l'on a faites ne peuvent passer pour sérieuses.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que l'étrusque ou le basque ne puissent avoir quelques rapports avec les langues indo-européennes. Mais ces rapports ne seraient pas de même degré que ceux qui existent entre le grec, le latin, le germanique et le slave par exemple.

Poser une famille de langues, c'est affirmer l'existence d'une continuité entre une langue commune parlée à une certaine date et un certain nombre de langues observées à une date postérieure. Pour les langues romanes, c'est dire qu'elles sont la continuation, à l'époque moderne, du latin parlé à l'époque impériale. Pour les langues indo-européennes, c'est dire que ces langues sont la continuation d'une langue inconnue, parlée en un temps et un pays sur lesquels on n'est pas exactement informé, mais qui a eu une certaine forme rigoureusement définie. Le latin, dont le français est l'une des continuations, appartient à la famille indo-européenne ; le français est donc une langue indo-européenne, puisqu'il continue une langue qui, elle-même, continuait l'indo-européen. On peut ainsi, en se reportant à des dates de plus en plus anciennes, constituer des familles de langues de plus en plus étendues.

Si l'on n'est pas encore parvenu à mettre hors de doute que l'indo-européen soit la continuation d'une langue dont telle ou telle autre langue est une continuation différente, cela ne prouve donc pas qu'il n'appartienne pas à la même famille que d'autres langues. On a signalé entre l'indo-européen et le sémitique, entre l'indo-européen et le finno-ougrien des concordances qui ne sont pas négligeables, mais dont on n'arrive pas à faire une théorie complète. Il est donc possible, mais il n'est pas établi que ces trois groupes de langues par exemple, et d'autres que l'on peut aussi essayer d'en rapprocher, notamment le groupe caucasique du Sud, le groupe berbère, le basque, continuent une seule et même langue parlée à une date plus ancienne que celles que l'on est amené à supposer pour l'indo-européen commun, le sémitique commun, le finno-ougrien commun, etc.

Comme toute langue est la continuation d'une langue plus ancienne, il n'est en tout cas pas douteux que des groupes de langues dont on ne sait pas établir la parenté résultent de développements différents d'une seule et même langue ancienne.

On s'est même souvent demandé si toutes les langues existant dans le monde ne seraient pas des continuations diverses d'une seule et même langue qui aurait pris avec le temps et suivant les lieux des formes diverses. En l'état actuel des connaissances, la question ne comporte pas de réponse, et peut-être sera-t-il toujours impossible d'y répondre exactement.

En effet, s'il arrive que des langues se conservent longtemps avec très peu de changements, si par suite les langues qui composent certains groupes conservent longtemps entre elles des ressemblances évidentes, demeurant même presque identiques entre elles, comme il arrive dans le groupe des langues polynésiennes, ceci tient à des conditions qui ne se retrouvent pas partout. Il faut, pour cela, des populations qui ne subissent que peu de mélanges, comme c'est le cas dans les îles de la Polynésie, et dont le type de vie ne se modifie guère avec le temps.

Au contraire, là où les populations se mêlent et où elles n'ont pas d'homogénéité, là où des idiomes différents se juxtaposent et où nombre de sujets sont amenés à adopter une langue nouvelle, là où enfin il se produit des changements sociaux importants et où les conditions de la vie se modifient profondément, les langues sont sujettes à se transformer avec une grande rapidité. Du III^e au IX^e siècle par exemple, le latin a pris, dans les provinces qui constituaient l'empire romain, des aspects nouveaux, et très différents suivant les provinces.

Le changement linguistique a lieu avec le temps ; mais il y a des périodes où les langues changent peu et lentement, et il y en a où, en peu de générations, elles deviennent méconnaissables. Le temps n'est que l'un des facteurs du changement linguistique, et sans doute le moindre.

CHAPITRE III

PORTÉE PRATIQUE DE LA CLASSIFICATION DES LANGUES PAR FAMILLES

De ce que deux langues continuent une même langue plus ancienne, il ne résulte pas qu'elles aient conservé des ressemblances visibles, et que, par suite, le linguiste en puisse démontrer, ni même apercevoir, la parenté. En fait, on sait, grâce à la connaissance que l'on a du latin, du vieil anglais, du vieux slave, etc., que l'anglais, le français, le russe sont des langues parentes entre elles ; car ces trois langues sont indo-européennes. Mais si, pour le prouver, on était réduit à l'examen de l'anglais, du français et du russe tels qu'ils se parlent aujourd'hui, la preuve ne serait pas aisée à fournir. Tout au plus pourrait-on soupçonner la parenté.

Une parenté dont les traces tendent à s'effacer ainsi n'a pas d'intérêt pratique. Pour qui veut actuellement étudier l'anglais et le russe, le fait que ces deux langues continuent un même indo-européen parlé il y a quelque trois mille ans, on ne

sait où ni en quelles conditions, est dépourvu de portée. La prononciation, le type grammatical et le détail des formes, le vocabulaire, tout diffère d'une langue à l'autre, et les quelques traits communs qu'on pourrait entrevoir, la ressemblance des noms de la « sœur » par exemple, *sestrá* en russe (avec accent sur la fin du mot), *sister* en anglais (avec accent sur l'initiale), tiennent en bonne partie à de simples accidents ; car, dans d'autres langues indo-européennes, le même mot a pris un tout autre aspect, ainsi *soror* du latin, qui est bien différent de *sestrá* et de *sister*, est représenté maintenant par le français *sœur*.

Deux langues indo-européennes modernes appartenant à un même groupe peuvent différer tellement que la portée pratique de leur communauté ancienne ait disparu. Ainsi l'irlandais d'une part, le breton et le gallois d'autre part, continuent une même langue indo-européenne, le celtique commun. Et pourtant leurs parlers ne rapprochent plus guère les Irlandais et les Gallois ; les deux groupes n'ont pratiquement en commun que d'employer une même langue de civilisation, l'anglais, qui est une langue germanique.

En l'état où sont parvenues maintenant les langues indo-européennes, le fait qu'elles continuent toutes une seule et même langue ancienne ne constitue plus un lien entre les hommes qui les parlent ; il n'en résulte même guère de facilité pour eux à apprendre la langue les uns des autres. Le linguiste sait que le

français *huit* et le russe *vosem'*, qui a le même sens, se rattachent à un même original indo-européen, et l'on a déterminé tous les événements linguistiques par suite desquels, au lieu du vieux mot, le français et le russe ont des formes aussi peu semblables ; mais pour le Français qui apprend le russe ou pour le Russe qui apprend le français, cette communauté d'origine est sans intérêt. Il est sûr que le français *cinq* et le russe *piat'*, qui a le même sens, remontent à un même mot indo-européen, et l'on connaît les changements par lesquels on est passé de l'état de choses indo-européen à l'état français et à l'état russe ; mais, pour un Français et un Russe d'aujourd'hui, il n'en résulte rien d'utile. Le français (*ils cuisent*) et le russe *pekût*, dont le sens est identique, représentent un même mot, une même forme de l'indo-européen ; aucun sujet parlant ne saurait s'en douter, et, seul, le linguiste qui a étudié la grammaire comparée des langues indo-européennes peut comprendre le rapprochement. Le français *fendre* et l'anglais *bite*, qui signifie « mordre », appartiennent à un même groupe de mots indo-européens ; il n'y paraît plus. Le profane à qui l'on dira que le français *faire* et le mot anglais de même sens, *do*, remontent au fond à un même mot indo-européen sera sans doute porté à croire que le linguiste se moque de lui, bien que rien ne soit mieux assuré.

La parenté qu'ont entre eux les parlers français du Nord a une valeur certaine ; car tous ces parlers ont

un grand nombre de traits communs, pour la prononciation, la grammaire et le vocabulaire, et les sujets parlants arrivent aisément à sentir qu'ils parlent au fond une même langue. La parenté qu'ont entre elles les langues romanes comme le français et l'italien est moins rapprochée; mais le parallélisme est encore assez grand à beaucoup d'égards pour rendre relativement aisé l'apprentissage de l'italien par un Français, du français par un Italien. La parenté qu'ont entre elles des langues indo-européennes de types différents comme les langues romanes et les langues slaves est si lointaine qu'elle n'a presque plus d'intérêt pratique. Et cependant, si l'on essaie d'apprendre des langues d'un tout autre groupe, une langue sémitique comme l'arabe par exemple, on se sent en présence d'une structure linguistique plus différente; si effacées qu'elles soient, les traces de l'ancienne unité indo-européenne ne sont donc pas entièrement abolies.

Si, comme il est possible mais non démontré, l'indo-européen et le finno-ougrien par exemple sont parents, l'apprentissage du finnois ou du magyar par un Français n'en est en rien facilité.

Une parenté de langues peut donc, suivant le cas, exprimer ou non quelque chose d'actuellement visible et d'actuellement utile. Cela ne change rien à ce qu'on entend par cette parenté. Quand on dit que deux langues sont parentes, on exprime le fait historique que, à une date déterminée, ces deux langues n'en faisaient qu'une et qu'il y a eu depuis développe-

ment continu de cette même langue en des conditions différentes qui ont déterminé des différences de structure plus ou moins profondes. La réalité constante que comporte une « parenté » de langues, c'est le fait historique d'une communauté linguistique ayant existé à une date donnée. Mais cette date peut être plus ou moins lointaine ; les changements intervenus entre la période de communauté et la période ultérieure qu'on considère peuvent être plus ou moins importants ; et la définition n'implique pas que le fait historique de la communauté ait laissé la moindre trace actuellement appréciable.

Expression d'un fait historique, une parenté de langues n'indique rien sur ce que l'on pourrait appeler proprement une origine. Le linguiste envisage simplement le développement d'une langue entre deux dates. Le latin que continuent les langues romanes est une forme prise par l'indo-européen, et l'indo-européen, qui n'est livré par aucun monument, qui presque assurément n'a jamais été écrit, mais dont la comparaison de langues conservées garantit l'existence, était à son tour la forme prise par une langue parlée antérieurement. Le linguiste ne saisit nulle part une *origine* ; il ne peut que suivre, plus ou moins complètement, de plus ou moins près, l'histoire d'une langue donnée entre deux moments déterminés.

CHAPITRE IV

LANGUES ET RACES

On parle volontiers des peuples romans, d'une race slave, d'un type aryen. Autant d'expressions qui n'ont pas de sens précis. Ou bien elles n'ajoutent rien à la notion de parenté de langues, ou bien elles y ajoutent une erreur.

Il est d'expérience courante qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre une langue et la « race » de ceux qui la parlent.

L'anglais, par exemple, a été apporté en Grande-Bretagne par des conquérants angles et saxons, donc par des Germains occidentaux, venus du continent. Mais ces groupes de conquérants n'ont, pas plus en Grande-Bretagne qu'ailleurs, éliminé la population antérieure. Ils se la sont assimilée, et seulement dans l'Angleterre propre ; car, comme on le sait, des parlars celtiques se sont maintenus jusqu'au xviii^e siècle en Cornouaille, jusqu'à présent dans le pays de Galles et en Écosse. Des Scandinaves se sont aussi établis sur les côtes. Puis est venue la conquête

par les Normands de France, qui a apporté un nouveau groupe de colons influents. La population de l'Angleterre proprement dite résulte donc d'un mélange complexe d'anciens habitants du pays, de Germains occidentaux (Angles et Saxons), de Germains scandinaves et de Franco-Normands. Quant aux anciens habitants du pays, ils provenaient eux-mêmes d'un mélange ; car le brittonique n'était la langue de la partie méridionale de la Grande-Bretagne que par suite de la conquête celtique dont on ne connaît ni la date ni les conditions précises et qui doit avoir eu lieu au moment de la grande extension du celtique, vers le VI^e-V^e siècle av. J.-C.

La langue anglaise porte encore témoignage de ce mélange. Aussitôt après la conquête saxonne, le germanique occidental y a pris un aspect tout particulier qui ne peut s'expliquer que par le fait que l'anglais est du germanique occidental parlé par des gens habitués à un autre type de langues. Nombre de mots germaniques de l'anglais sont des termes scandinaves apportés par les Normands. Enfin le vocabulaire anglais s'est empli, de par la conquête franco-normande, de termes français qui s'y sont maintenus. On y trouve le mot emprunté au français *beef* à côté du mot germanique *ox* « bœuf » (*ochs* en allemand), *mutton* à côté de *sheep* « mouton » (*schaf* en allemand), etc. Les termes de droit et d'administration, comme *pledge* « caution », sont français ; ce mot, qui a disparu en français moderne, était courant en

vieux français. Un mot tel que *budget* « sac » est le français *bougette* ; et quand le français l'a emprunté à l'anglais, avec d'autres termes de la langue parlementaire, c'est un vieux mot français qui a été pris, avec le sens particulier qu'il avait reçu dans la langue spéciale des politiciens. La structure d'ensemble de l'anglais, la transformation subie par le germanique occidental sur sol britannique, la variété d'origines du vocabulaire dénoncent au linguiste la variété d'origines de la population anglaise.

En s'étendant à la Cornouaille, à une partie du pays de Galles, à l'Écosse, l'anglais est devenu la langue de gens dont les ancêtres employaient de tout autres idiomes. Le caractère composite de la population de langue anglaise s'en est trouvé encore accru, sans parler des immigrants de toutes sortes qui sont entrés en Angleterre depuis le moyen âge.

Les Anglais ont colonisé l'Amérique du Nord. Mais ils n'ont pas été les seuls. Parmi les premiers colons, il y a eu aussi des Hollandais et des Français. La population indigène, peu dense, a tendu à s'éliminer et ne joue pas un rôle appréciable dans le développement du pays. Mais depuis le xviii^e siècle, depuis que l'Amérique du Nord se développe rapidement, elle a reçu un afflux ininterrompu de colons venus de toutes les parties de l'Europe. Les premiers colons anglais sont maintenant noyés dans des masses d'immigrants de toutes sortes.

De ces colons nouveaux, les uns, comme les Irlan-

dais, étaient en grande partie de langue anglaise, mais descendaient de gens qui, jusqu'au seuil du XIX^e siècle, avaient parlé une langue celtique, les autres, et les plus nombreux, avaient d'autres langues. Il y a eu des millions de nègres africains, d'Allemands, de Scandinaves, de Lettons et de Lituaniens, de Russes, de Polonais, de juifs polonais, russes ou galiciens (parlant pour la plupart le yiddisch, dialecte allemand), de Slovaques, de Finlandais, d'Italiens, de Grecs, d'Arméniens. Certains États du Sud, rattachés maintenant aux États-Unis, ont fait partie du Mexique, où la colonisation initiale a été espagnole et où les indigènes se sont mêlés aux colons. L'anglais, langue officielle du pays et langue des classes dominantes, s'impose à tous les habitants dès qu'ils veulent participer à la vie commune, aux affaires comme à la politique. Il est devenu la langue universelle de l'Amérique du Nord, bien que la grande majorité des occupants actuels des États-Unis et du Dominion britannique du Canada descendent uniquement ou partiellement de parents ou d'aïeux dont la langue n'était pas l'anglais.

Seuls, les colons français, qui forment au Canada une masse compacte et qui sont en grande partie des ruraux, ont maintenu provisoirement un îlot français au milieu des sujets de langue anglaise de l'Amérique du Nord.

Ainsi l'on voit que, là où il occupe l'aire la plus vaste et où il est la langue du plus grand nombre de

gens, l'anglais est parlé par des hommes dont, au XVIII^e siècle, les ancêtres parlaient pour la plupart d'autres langues et qui sont venus des régions les plus diverses. En 1910, sur une population totale de 93 millions d'habitants des États-Unis, plus de 13 millions étaient nés à l'étranger, dont seulement un million en Grande-Bretagne et 1 300 000 en Irlande; 2 500 000 venaient d'Allemagne, 1 700 000 de Russie et de Finlande, 1 170 000 d'Autriche, 500 000 de Hongrie, 1 300 000 d'Italie. Et, parmi les hommes qui sont nés aux États-Unis, beaucoup étaient fils de colons.

Dans le reste de l'Amérique, à partir du Mexique, la langue officielle est partout l'espagnol, sauf au Brésil, où elle est le portugais. Parmi ceux qui, dans ces régions, parlent aujourd'hui l'espagnol ou le portugais, bien peu descendent uniquement d'Espagnols ou de Portugais. Le nombre des colons espagnols et portugais n'a pas été grand. Mais, à la différence de ce qui s'est passé dans l'Amérique du Nord, il y a eu mélange entre les colons et les indigènes, et le sang indigène entre pour une large part dans le mélange. Au Mexique et dans l'Amérique centrale et équatoriale, les habitants actuels sont avant tout des descendants d'indigènes; les langues indigènes du pays subsistent encore sur bien des points; mais partout l'espagnol ou le portugais est la langue officielle, l'unique langue de civilisation et la seule qui se répande. Dans la zone tempérée, et notam-

ment dans la république Argentine et au Chili, il y a de nombreux colons venus de tous les pays d'Europe; la république Argentine est pleine d'Italiens, de Basques, etc.

L'exemple de l'Amérique, qu'on peut observer à l'époque actuelle, montre que parenté ethnique et parenté de langue sont choses différentes, et qui ne sont unies par aucun lien nécessaire.

Quand il a composé son grand traité de linguistique (paru de 1876 à 1888), où il donne un aperçu de toutes les langues, Frédéric Müller a classé les langues suivant le caractère physique des hommes qui les parlent. Il ne pouvait trouver un principe de classement moins heureux.

Sans doute on observe des concordances entre les langues et les types ethniques. Les nègres qui se servent des langues du groupe bantou dans le Sud de l'Afrique ou les gens de type malais qui emploient les idiomes indonésiens dans les îles malaises et jusqu'à Madagascar sont différents des blancs qui, en Europe, parlent des langues indo-européennes ou des langues finno-ougriennes. Mais ces concordances tiennent à ce que les langues actuellement employées dans le monde paraissent résulter presque toutes de l'évolution divergente d'un assez petit nombre de langues plus anciennes, et à ce que les conditions historiques et géographiques ont déterminé des répartitions des langues et des races qui, sans concorder exactement, présentent des traits communs.

Ce n'est pas parce qu'ils sont tous de « race » bantoue que les nègres du Sud de l'Afrique, à l'exception des Hottentots, parlent des idiomes bantous ; c'est parce que le bantou s'est étendu, par conquête, sur tout le Sud de l'Afrique, à une date qui n'est sans doute pas ancienne, de même qu'on parle arabe de l'Égypte au Maroc par suite d'un mouvement de conquête et de civilisation qu'on suit historiquement.

La race se définit par des caractères physiques. On n'observe guère à l'heure actuelle de races pures ; c'est-à-dire, pour employer des termes plus précis, qu'il y a très peu de populations physiquement homogènes. Dans la mesure où il y en a, les limites des langues et des populations de type semblable ne concordent jamais d'une manière exacte. En Europe, le type linguistique slave diffère profondément du type allemand, lequel ne diffère pas moins du type roman ; or, on chercherait en vain à classer les types physiques de l'Europe continentale en slaves, germaniques et romans. Les populations de langue finnoise, qui emploient des parlars essentiellement différents des langues indo-européennes, ne se distinguent pas par un type vraiment particulier. Les types caractéristiques de l'Europe, le type dolichocéphale blond, le type alpin, le type méditerranéen, ne sont nullement bornés par les limites qui séparent les types linguistiques. Et d'ailleurs ces types ne s'observent presque nulle part d'une manière exclusive.

Il y a en Europe un groupe qui, de parti pris, ne contracte de mariages qu'à l'intérieur du groupe, le groupe juif. Sans doute, il n'en a pas toujours été ainsi, et les juifs sont beaucoup moins exempts de mélanges qu'on ne le croit souvent. Mais les unions hors du groupe sont interdites par la religion et, durant de longs siècles, on n'en a guère observé. Si donc il y a en Europe une « race », c'est assurément la « race » juive. Or, les juifs n'ont pas de langue propre. Ils adoptent la langue du pays où ils sont. Au moyen âge, les juifs d'Allemagne parlaient allemand, les juifs du Midi de la France, provençal, et ceux d'Espagne, espagnol. Quand, à l'époque de la Renaissance, la persécution ou le besoin d'essaimer ont amené des juifs à s'établir dans des pays ayant une civilisation inférieure à celle qu'ils possédaient, ils ont gardé leur langue, les colons d'origine allemande dans l'Est de l'Europe, ceux d'origine espagnole dans le Levant méditerranéen. Par suite, là où les juifs ont, par exception, une langue à eux, c'est, en Lituanie, en Russie, en Pologne, en Roumanie, un dialecte allemand; c'est, en Turquie, un dialecte espagnol. Longtemps avant l'époque chrétienne, l'hébreu était une langue morte, et les juifs de Palestine parlaient araméen; les quelques mots sémitiques que citent les évangélistes ne sont pas des mots hébreux, ce sont des mots araméens; c'est de l'araméen qu'ont emporté avec eux en Égypte les juifs de la « diaspora », et l'on a trouvé en Égypte de nom-

breux documents juifs écrits en araméen. Les juifs d'Égypte n'ont d'ailleurs pas tardé à adopter le grec quand le grec a été l'organe d'une civilisation supérieure : deux siècles avant l'ère chrétienne, il a fallu traduire la Bible en grec pour leur usage. Ceux des juifs qui, dans l'Europe orientale et dans les colonies palestiniennes, parlent hébreu aujourd'hui ont pris dans les livres la langue qu'ils ont appris à parler par nationalisme ; on peut ainsi parler hébreu comme on parlait latin dans les collèges du moyen âge.

Qu'on définisse la race par des caractères physiques actuels ou qu'on la définisse par la lignée — les deux définitions sont possibles —, jamais les limites de races et les limites de langues ne concordent d'une manière exacte.

Tout enfant, de quelque origine qu'il soit, paraît apte à parler n'importe quelle langue. Un petit nègre, descendant de nègres du Soudan, parle correctement le français ou l'anglais s'il a commencé dès sa première enfance à pratiquer ces langues dans un milieu où on les parle correctement. Jamais en Europe des différences de « race » n'ont été un obstacle à l'unité parfaite de langue : presque toutes les populations d'Europe ont changé de langue une ou plusieurs fois ; toutes se sont montrées capables d'apprendre les langues les unes des autres.

Personne n'oserait, sans sourire, dire que les Français sont de « race » latine. Il n'y avait pas de « race latine » au moment où l'empire romain s'est étendu

hors de l'Italie : la population de Rome était dès lors un mélange des peuples les plus divers. Et, en Gaule, il n'y a jamais eu que bien peu de colons venus d'Italie : la Gaule a accepté le latin comme langue de civilisation ; mais elle ne s'est jamais peuplée de « Latins ». D'ailleurs, quand le latin y est devenu courant, la population était déjà très mêlée. Les Gaulois eux-mêmes y étaient des conquérants, venus à date peu ancienne, et peut-être pas en très grand nombre. Plus tard, des Germains y sont venus, à l'époque des grandes invasions. Des races très diverses s'y sont succédé et s'y sont fondues depuis l'époque préhistorique. Donc rien n'est moins homogène, au point de vue purement ethnique, que la population française dont l'aspect même dénonce au premier abord l'origine composite.

Parler d'une race « aryenne » est plus puéril encore.

Les langues de l'Inde, dont le sanskrit védique offre la forme la plus ancienne, les langues de l'Iran, dont les plus vieux textes sont l'Avesta et les inscriptions des rois achéménides, l'arménien, le slave, le baltique (lituanien et lette), l'albanais, le grec, le latin, le celtique, le germanique sont, sous des aspects divers, la continuation d'une seule et même langue, qu'on est convenu d'appeler l'« indo-européen commun ». C'est un fait linguistique. Quand et comment cette langue une s'est-elle brisée en dialectes et répandue sur l'Europe et une partie de l'Asie, on l'ignore.

Quel peuple la parlait et avec quels autres peuples s'est-il mélangé lors de la séparation, on l'ignore tout autant. Il est seulement évident qu'un peuple n'aurait pu couvrir ainsi un continent entier et une grande partie d'un autre à lui seul ; l'extension de l'indo-européen, telle qu'on l'observe à l'époque historique, suppose que les populations de langue indo-européenne ont, soit par leur force, soit par leur prestige, donné leur langue à des populations dont le parler était autre. Les peuples qui emploient des langues indo-européennes sont tous indo-européanisés, et non indo-européens.

Appliqué à toutes les nations de langue indo-européenne, comme on l'a fait souvent, le nom d'*Aryen* est usurpé. Les peuples dont le groupe indo-iranien des langues indo-européennes était la langue se donnaient à eux-mêmes le nom d'*Arya-*, qu'on trouve dans leurs plus anciens textes. Le nom même de l'Iran est l'une des formes de ce mot : *Aryānām* (au pluriel), qui est devenu *Erân*, et qu'on prononce aujourd'hui *Irân* en persan. Il est juste d'appeler Aryen un Indou du Nord-Ouest de l'Inde ou un Persan ; mais appliquer ce nom à un individu de langue slave, germanique ou romane, c'est donner au mot une extension à laquelle on n'est autorisé par rien. Si l'on a étendu sans droit la valeur du nom d'*Arya-*, c'est simplement parce que le sanskrit, connu à une date relativement ancienne, sous une forme souvent archaïque, et bien décrit par

des grammairiens indigènes, est précieux pour le linguiste et a joué, dans la constitution de la grammaire comparée des langues indo-européennes un rôle dominant. L'emploi du mot *aryen*, qui a fait une si singulière fortune, provient d'un fait linguistique mal interprété.

Il n'y a presque pas une population, qui, au cours de l'histoire, n'ait changé de langue, et souvent plusieurs fois. Le français commun, qui est maintenant la langue commune de tous les Français, est fondé sur le parisien, et, en ce sens, tous les Français parlent « parisien » ; mais en devenant langue commune, le parisien a perdu de ses caractères propres ; et, en ce sens aussi, le parisien est devenu du « français » ; ainsi les Français non parisiens n'ont plus le parler de leurs ancêtres ; et les Parisiens descendants de Parisiens, qui sont à Paris une minorité, ne parlent même plus vraiment le parisien. L'italien commun est fondé sur le toscan ; mais il ne se prononce pas à la toscane ; la prononciation est plutôt romaine ; donc ni les Toscans ni les Romains d'aujourd'hui, ni, à plus forte raison, les autres Italiens ne continuent, en parlant l'italien commun, le parler de leurs ascendants.

La langue se transmet souvent de génération en génération ; mais les fils ont aussi bien souvent un parler autre que celui des pères.

CHAPITRE V

LANGUE ET NATION

Le lien entre la langue et la nation existe : dans un pays où, comme en Autriche, il y a plusieurs « nations », c'est par les langues que s'opposent les nations, et, quand on veut faire une statistique des nations de l'empire austro-hongrois, on n'a d'autre ressource que de demander à chaque habitant quelle est sa langue usuelle. Ainsi en Autriche, on compte pour Allemands ceux qui déclarent avoir pour langue habituelle l'allemand, pour Tchèques ceux qui déclarent avoir pour langue habituelle le tchèque, pour Slovènes ceux qui déclarent avoir pour langue habituelle le slovène, et ainsi de chaque nationalité.

Ce n'est pas que la nation s'exprime toujours par la langue, ni qu'une particularité de langue suffise à donner une conscience nationale.

En Irlande, où l'esprit national est poussé jusqu'à la passion, la plupart des nationalistes ont pour langue usuelle l'anglais. Par nationalisme, on travaille à y restaurer l'emploi de l'irlandais qui, il y a

peu d'années encore, était en voie de disparition rapide. Mais il faut du temps pour remettre en usage une langue qui s'en va. Et, actuellement, c'est en anglais que s'expriment bien souvent les sinn-feiners irlandais. Le nom du parti est irlandais ; sa langue est encore généralement l'anglais.

En France, les parlers méridionaux sont inintelligibles à un Français du Nord ; le provençal diffère du français à peu près autant que l'espagnol de l'italien. Néanmoins un Provençal ou un Gascon n'a pas le sentiment d'appartenir à une autre nation qu'un Français du Nord. Un Breton parle une langue d'autre famille que le français ; mais il se sent de nation française. Bien que séparés politiquement de la France depuis 1871, beaucoup d'Alsaciens, qui emploient familièrement un parler alémanique, se sentent Français.

En revanche, un Suisse ou un Belge de langue française ne se sent pas de nation française. Le fait d'appartenir à un État différent, d'avoir des traditions historiques différentes, des usages différents suffit, malgré l'identité de langue et, en partie au moins, de culture, à écarter le sentiment d'être d'une même nation.

La nation est en effet chose vague, dont le sens et les caractères diffèrent suivant les circonstances. Elle prend une netteté en Orient où se trouvent juxtaposées des nations distinguées à la fois par la langue, par les usages et par la religion. En Turquie, à côté

des Turcs ottomans, musulmans, de langue turque, on trouve des Grecs, chrétiens de rite orthodoxe, parlant grec et vivant de manière tout autre — des Arméniens, chrétiens de rite grégorien, donc ayant une Église proprement arménienne, de langue arménienne et vivant aussi à leur manière — des juifs, de religion juive, parlant un dialecte espagnol et pratiquant des usages qui leur sont strictement propres — des Arabes, Musulmans comme les Turcs, mais parlant arabe et ayant une manière de vivre autre que celle des Turcs — bien d'autres nations encore, moins nettes sans doute, mais encore distinctes.

Jusqu'à présent, ces nations ont vécu côte à côte, sans se mélanger, sans contracter mariage les unes avec les autres, pour autant du moins qu'elles appartenaient à des confessions différentes, ayant chacune leurs écoles, leurs institutions. Quand la révolution jeune-turque a mis en évidence le nationalisme turc qui s'était organisé sous le régime hamidien, la structure de l'empire ottoman s'en est trouvée bouleversée. De l'exaspération du sentiment national turc sont venus les massacres d'Arméniens, sous Abd-ul-Hamid, sous le régime jeune-turc et, avec un esprit de système nouveau, durant la guerre.

La langue est l'un des caractères de ces nations distinctes que renfermait l'empire ottoman, et qui coexistaient dans les mêmes provinces, dans les mêmes villes. Mais ce n'est pas le seul, et il peut manquer. Il y a en Asie Mineure, séparés du gros de la nation grecque et

de la nation arménienne, dans des régions où ils sont isolés, des Grecs et des Arméniens qui ont abandonné l'usage du grec ou de l'arménien, et qui, tout en parlant turc, se sentent encore grecs ou arméniens.

Une nation n'est pas liée à tel ou tel soutien matériel, et pas même à la langue. Appartenir à une nation est affaire de sentiment et de volonté.

Mais il demeure que la langue est le premier, le plus clair et le plus efficace des caractères par lesquels se distingue une nation. Là où s'effacent les différences de langues, les différences nationales tendent à s'effacer aussi ; et là où manque un sentiment national, les différences de langues tendent à disparaître. En France, où les provinces méridionales et la Bretagne n'ont aucun sentiment national propre, le français est partout la langue des villes, la langue de l'école, la seule langue véritable de culture ; bien qu'il ait eu un grand poète en Mistral, le provençal est accessoire pour les gens cultivés qui l'emploient, et la pensée abstraite des Français du midi est française. L'absence de sentiment national détermine un affaiblissement progressif du provençal et du breton, qui ne sont plus guère en usage constant que dans les campagnes, et qui se voient de force propre, qui s'emplissent de mots français plus ou moins adaptés et de tours français, qui deviennent, en un mot, des reflets du français.

Beaucoup d'Alsaciens incorporés malgré eux à

l'empire allemand entretiennent pieusement la connaissance et la culture de la langue française, bien que les parlers locaux de l'Alsace soient alémaniques.

Les juifs de l'Europe orientale, qui ont le sentiment de former une nation particulière, n'ont pas seulement conservé leur parler germanique, le yiddisch, qui les distingue de leurs voisins; ils ont développé l'emploi d'une langue morte, l'hébreu, qui a toujours été leur langue religieuse, et il y a maintenant une littérature moderne en hébreu; les juifs ont appris à parler cet hébreu, comme les savants du moyen âge parlaient le latin.

D'autre part, là même où n'existe pas cette volonté de former une unité particulière qui est le fondement d'une nation, la communauté de langue suffit à déterminer une communauté de culture et une communauté de sentiments. La Suisse, qui a pour langues officielles les langues de trois grands pays voisins, l'Allemagne, la France et l'Italie, en fournit un bel exemple.

Les Suisses se sentent citoyens d'un même État qui a son unité et qui est pourvu d'institutions originales; ils veulent être suisses; même leur fédéralisme évolue vers une centralisation croissante. Néanmoins, le fait qu'ils parlent des langues distinctes les oriente de façons différentes; la plupart de ceux qui emploient des parlers allemands sont attirés vers la culture allemande, et prennent quelque chose

de l'esprit allemand ; la plupart de ceūx qui emploient des parlers français ou italiens sont attirés vers la culture française ou italienne. Malgré la puissance de l'idée suisse, il s'est créé ainsi des oppositions entre Alémaniques, Romands et Italiens, oppositions dont sait triompher l'esprit suisse et qui n'ont jamais atteint les groupes tout entiers, mais qui, à certains moments, ont eu de l'acuité. Les Suisses de parler roumanche, dont le parler local est roman, mais dont la langue de culture est l'allemand, ont en partie des sentiments allemands.

Pour voir d'une manière juste le lien entre la langue et la nation, il faut donc tenir compte de bien des nuances.

Mais il n'y a guère de nation qui ne vise à posséder une langue en propre, et une langue ne subsiste que difficilement et misérablement là où elle n'est pas soutenue par un sentiment national.

CHAPITRE VI

LANGUE ET CIVILISATION

L'unité de langue provient de l'unité de culture, et le maintien d'une langue une s'explique par le maintien de l'unité de culture.

Quand l'unité de l'empire romain a déterminé l'extension du latin dans toute la partie occidentale de l'empire, le latin n'a presque nulle part entamé le domaine du grec : seules, l'Italie méridionale et la Sicile, où le grec n'avait du reste pas dépassé la frange maritime du pays, ont abandonné lentement le grec, et sont aujourd'hui de langue romane. C'est que la civilisation grecque, qui avait servi de modèle à la civilisation romaine, avait conservé son prestige, malgré la perte de l'indépendance politique. Les gens qui parlaient grec auraient cru déchoir en employant la langue d'un peuple de civilisation inférieure.

Les juifs qui sont allés de l'Ouest à l'Est de l'Europe n'ont pas abandonné l'allemand ou l'espagnol pour adopter les langues des pays où ils s'établissaient et dont la culture était moindre que la leur. Différents

par la race, par la religion, par les usages, par le parler, ils ont formé une nation séparée au milieu des nations sur le territoire desquelles ils se sont installés. Ainsi s'est créée une question juive.

Une culture propre ainsi constituée peut durer alors même que les conditions qui l'ont fait créer ont disparu. En émigrant de Lituanie, de Russie, de Pologne, de Galicie, de Roumanie en Amérique, les juifs qui en foule sont allés en Amérique y ont transporté leur langue, et aujourd'hui, dans New-York, qui est devenu le centre juif le plus important du monde, il y a de grands groupes où l'on parle yiddisch. Sans doute il arrivera là ce qui est arrivé partout où une langue se trouve transportée dans un milieu de civilisation plus élevée : le yiddisch ne peut manquer de s'éliminer rapidement au profit de la langue dominante du pays, l'anglais. La persistance du yiddisch en Amérique, l'existence à New-York d'une littérature en yiddisch ne sont que des survivances.

Il y a eu dans le Midi de la France, au XIII^e siècle, une civilisation brillante, dont le provençal était la langue usuelle. Elle a peu duré. Durant le temps assez court où elle a pu se développer, elle a eu une poésie lyrique originale, mais assez peu variée ; elle n'a pas créé une prose. La langue savante était alors le latin ; le provençal a été une langue poétique, non une langue de civilisation complète. Quand une prose savante s'est constituée dans la France du Nord,

la civilisation propre du Midi était brisée. Jusqu'au XIX^e siècle, la tradition n'a pas été reprise. Les parlers du Midi n'ont servi durant de longs siècles qu'à l'usage courant et familier; ils n'ont pas été employés à exprimer des idées générales; ils n'ont pas été des instruments de civilisation. Et quand, au XIX^e siècle, on s'est remis à écrire certains parlers du Midi, les seuls ouvrages notables ont encore été des ouvrages poétiques.

De même, si le breton armoricain n'est qu'une langue accessoire, employée seulement par des populations rurales, c'est qu'il n'a jamais servi d'expression à aucune civilisation. A aucun moment; la Bretagne n'a eu une civilisation propre, indépendante, si peu que ce soit, de la civilisation française. Tous les efforts qu'on peut faire pour donner au breton une existence littéraire se heurtent au fait qu'il ne représente aucune tradition de civilisation particulière.

Une langue ne vaut que si elle est l'organe d'une civilisation originale. Cette civilisation n'a pas besoin d'être très étendue; il suffit qu'elle ait une personnalité. Mais il est malaisé de détruire une langue originale de civilisation une fois constituée.

Sans doute, plusieurs, et de grandes, ont disparu. Le babylonien, qui a été la principale langue de civilisation de l'Asie, du golfe Persique à l'Arménie et jusqu'à la Méditerranée, est sorti de l'usage, et le secret même de l'alphabet à l'aide duquel on l'écrivait s'est perdu; ç'a été un triomphe de la philologie au XIX^e siècle que de le retrouver. L'égyptien, qui a été

durant quatre mille ans l'organe d'une forte civilisation, est de même sorti de l'usage, et ç'a été un autre triomphe de la philologie que d'arriver à le lire au XIX^e siècle. Mais pour ces disparitions il a fallu de grands changements historiques, et le remplacement total des civilisations auxquelles servaient ces langues par des civilisations nouvelles, la civilisation grecque, la civilisation arabe. L'égyptien s'employait encore plusieurs siècles après la conquête arabe ; la forme qu'il avait prise avec le temps, forme connue sous le nom de copte, a encore servi à toute une littérature chrétienne.

Même dans les conditions les plus difficiles, une langue de civilisation une fois constituée, pourvue d'une littérature propre et de tous les moyens d'expression nécessaires, persiste obstinément. On en a un exemple éloquent dans l'arménien. Il a été créé, au V^e siècle ap. J.-C. d'après la tradition, un peu plus tard peut-être, une langue littéraire arménienne, avec un alphabet particulier, pour les besoins de l'Église arménienne ; toute une littérature, historique, poétique, exégétique, savante a été écrite dans cette langue ; la littérature arménienne a eu une renaissance brillante au IX^e siècle. Et depuis, malgré les persécutions, malgré les ruines, malgré les massacres, l'arménien a vécu. Au XIX^e siècle, la nation arménienne s'est donné deux langues littéraires nouvelles fondées sur les parlars actuels, l'une à l'Est, en territoire russe, l'autre à l'Ouest, en territoire

turc. Grâce au fait que ces deux langues se sont fixées sous l'influence de la vieille langue classique, elles sont assez proches l'une de l'autre pour que ceux qui lisent couramment l'une n'aient guère de difficulté à comprendre l'autre. Et dès que quelques Arméniens sont réunis dans une ville où ils ont émigré, ils établissent une imprimerie et fondent un journal imprimé dans leur langue. Tant est grande la vitalité d'une langue de civilisation.

Dans l'Algérie, administrée par les Français, l'arabe, qui a le prestige d'être une grande langue de civilisation, fait actuellement reculer le berbère, langue des anciens habitants du pays, qui ne s'écrit pas et qui n'a pas de littérature. Le progrès de la civilisation suffit à donner force à l'arabe, bien qu'il ne soit pas la langue de la population dominante. Nulle part la population arabe ne montre de disposition à abandonner sa langue ni au profit du turc dans l'empire ottoman, ni au profit du français ou de l'anglais en Tunisie ou en Égypte. La force de résistance et même d'expansion de l'arabe est, aujourd'hui encore, immense.

On n'a pas de raison de croire que, à l'époque préhistorique où elles avaient une langue commune, les populations de langue indo-européenne aient eu un « gouvernement » commun. L'ancienne unité linguistique indo-européenne reposait sur une unité de civilisation, non sur une unité politique.

CHAPITRE VII

LE RENOUVELLEMENT DES LANGUES

Les langues de civilisation de l'Europe actuelle sont très différentes les unes des autres.

Cinq, l'italien, l'espagnol, le portugais, le français et le roumain, sont romanes. Cinq, l'allemand, le flamand-néerlandais, l'anglais, le suédois et le dano-norvégien, sont germaniques. Cinq, le tchèque, le polonais, le serbo-croate, le bulgare et le russe, sont slaves. On publie, on prêche en gallois. Le grec, quoique déchu, se maintient, en grande partie grâce à la grandeur de son passé. On travaille à restaurer ou à constituer l'irlandais, l'islandais, le lituanien, le lette, l'albanais même en langues modernes de civilisation. L'arménien garde sa place. Il y a ainsi en Europe plus de vingt langues indo-européennes qui jouent ou auxquelles on cherche à faire jouer le rôle de langues de civilisation. Il y faut ajouter deux langues littéraires finno-ougriennes : le magyar et le finnois, et, à Constantinople, le turc.

Toutes ces langues sont, dans leur état actuel,

irréductibles les unes aux autres. Même celles qui ont divergé depuis le moins de temps et qui se sont développées dans les conditions les plus semblables sont devenues distinctes : le portugais est une tout autre langue que l'espagnol, le tchèque diffère beaucoup du polonais. C'est qu'une langue qui se cristallise sous une forme propre s'oppose à toutes les autres ; il s'y établit une tradition particulière.

Si un Romain de l'époque de Plaute, de Cicéron ou même de saint Augustin pouvait entendre un Portugais, un Français ou un Roumain, il serait bien surpris d'apprendre que c'est sa langue qu'on lui parle, et que ceux qui l'ont transmise ont eu constamment le sentiment et la volonté de la continuer purement et simplement. Si l'un de ceux qui parlaient l'« indo-européen » avait occasion d'observer un Anglais, un Albanais ou un Persan, il aurait assurément plus que de la stupeur quand on lui dirait que tous ces gens parlent sa propre langue, et que la tradition n'en a jamais été interrompue.

Cette stupeur serait justifiée. Malgré la continuité de la tradition, la langue s'est renouvelée dans tous ces cas. Elle est devenue dans chacun quelque chose d'essentiellement différent, suivant les conditions diverses du développement.

Ces différences profondes tiennent en partie à ce que les mêmes éléments conservés ont pris suivant les circonstances des aspects différents, en partie à ce que des éléments nouveaux se sont introduits au cours de chaque développement.

Le français est une continuation du latin. Mais ce latin n'est pas celui que parlaient les descendants d'anciens Latins; c'est celui qui a été adopté par des gens parlant une langue différente, sans doute le gaulois pour la plupart. On ignore en vérité si des langues parlées en Gaule antérieurement à la conquête gauloise ne s'étaient pas maintenues à côté du gaulois jusqu'à la conquête romaine, si, par suite, certains sujets ne sont pas passés d'une langue autre que le gaulois au latin; le cas du basque, qui s'est seul conservé jusqu'à présent, peut n'avoir pas été unique. Quelque langue qu'ils aient employée avant de parler latin, les habitants de la Gaule n'ont pu manquer de transporter dans le latin qu'ils parlaient quelque chose de leurs habitudes antérieures.

On n'a qu'à comparer ce qui se passe actuellement en France: beaucoup de Français du Midi, qui ne connaissent pas les parlers méridionaux et qui n'ont pas d'autre langue que le français du Nord, n'en parlent pas moins le français avec toutes sortes de particularités; ils ne placent pas les *e* muets comme les Français du Nord, ils emploient autrement les *a*, les *o* et les *é* ouverts et fermés, ils se servent de *l* mouillé que les Français du Nord remplacent par *y* et de *r* dental au lieu de *r* uvulaire; ils conservent l'usage des prétérits simples tels que *j'aimai* que le français du Nord a abandonnés. Quand les Français du Midi écrivent, on ne les distingue guère de ceux du Nord; dès qu'ils ouvrent la bouche, on les reconnaît.

Il a dû se passer, dans une plus ou moins large mesure, quelque chose d'analogue dans l'Empire romain. Les habitants de chaque province, qui ont abandonné au profit du latin des langues diverses, ont parlé le latin chacun avec leurs habitudes linguistiques particulières. Les différences qui en sont résultées se manifestent à peine dans les textes écrits qu'on possède du temps de l'Empire romain. Mais dès que, avec la baisse de la civilisation et avec la diminution de l'influence de l'école et de la langue écrite qui en a été la conséquence, chaque partie de l'Empire a été livrée à ses tendances propres, les effets des habitudes linguistiques diverses qui existaient suivant les provinces se sont fait sentir, et il y a eu très vite autant de formes du latin qu'il y avait de provinces. Presque chaque localité a eu son développement linguistique propre.

Là où le « substrat » ancien est le même, on observe des développements, sinon identiques, du moins semblables. Ainsi les parlers du Nord de l'Italie, employés dans des régions où l'on a parlé gaulois comme en Gaule, présentent avec les parlers gallo romans un bon nombre de particularités communes. Par exemple, l'ancien *u* long du latin (prononcé comme français *ou*) a passé à *ü* (*u* français), dans la plupart des parlers du Nord de l'Italie comme en français; le mot latin *crūdum*, que l'Italien du centre garde sous la forme *crudo* (avec *u* prononcé *ou*) est *crü* (avec *u* français) dans des parlers de l'Italie du Nord comme

en français, et il ne s'agit pas là d'une influence du français, mais d'un développement autonome de ces parlars, qui ont à beaucoup d'égards un aspect particulier, nullement français.

Les différences de ce que l'on a nommé le « substrat » linguistique sont de grande conséquence pour l'évolution des langues. Les aspects divers qu'a pris l'indo-européen commun s'expliquent sans doute en notable partie, au moins pour les débuts de chaque grand type de changements, par des différences de « substrat ».

Les langues « aryennes » de l'Inde (le nom de « aryen » est légitime dans l'Inde, on l'a vu p. 90) présentent en commun avec des langues indigènes, les langues dravidiennes encore parlées dans le Sud de la presqu'île, un type de consonnes dentales qui ne se retrouve pas en perse, ni d'ailleurs dans la plupart des autres langues indo-européennes ; et ce type de dentales — qui est celui des dentales anglaises — y apparaît comme une nouveauté due à ce que l'indo-iranien a été adopté dans l'Inde par une population indigène chez laquelle ce type de dentales était courant. Ce type de dentales se trouve aussi dans le parler iranien le plus voisin de l'Inde, l'afghan.

Le système des consonnes arméniennes ne se distingue presque pas de celui des consonnes du groupe caucasique du Sud dont le géorgien est le principal représentant, mais il diffère tout à fait de celui qu'on est amené à supposer pour l'indo-européen commun.

Il est presque toujours malaisé, le plus souvent impossible, de déterminer précisément en quoi a consisté l'influence du « substrat ». Mais dans les singularités d'aspect, que présente chacune des langues indo-européennes, le « substrat » a eu un rôle décisif.

Dès lors, on voit combien il est faux de dire simplement que le français, l'espagnol, le roumain sont du latin transformé de manières diverses. Il y a eu deux facteurs : la norme idéale du latin, qui a été la même dans tout l'Empire romain, et le « substrat », qui variait d'une province à l'autre. Il n'est pas moins faux de dire tout simplement que le grec, le latin, le celtique, le germanique, le slave, etc., sont de l'indo-européen transformé de manières diverses. Ce n'est pas un hasard que l'indo-européen ait pris des formes si différentes. Ce n'est pas un hasard que le *p* ait cessé de se prononcer en celtique, que l'irlandais par exemple dise *athir*, là où le sanskrit dit *pitā*, le grec *patēr*, le latin *pater*, etc. Ce n'est pas un hasard que presque toutes les consonnes aient en germanique une prononciation différente de celle des consonnes correspondantes des mêmes mots dans les autres langues, que le gotique par exemple dise *fadar* (avec *d* prononcé comme le *th* anglais entre deux voyelles) là où le grec a *patēr*, le latin *pater*, etc. Ce sont sans doute des différences de « substrat » qui ont déterminé les divergences initiales d'où sont résultés des états actuels entièrement distincts.

La langue commune est ce qui se voit au premier

coup d'œil, et ce qui se laisse reconnaître avec certitude là même où les choses ne sont pas immédiatement évidentes. Le « substrat », au contraire, est un élément indéterminable, dont rien ne permet de mesurer l'importance en chaque cas. Mais le développement est conditionné par la rencontre de ces deux éléments. La des théorie familles de langues, qui ne tient compte que de l'un des deux, parce que c'est le seul saisissable, donne une impression inexacte. Il n'est pas moins nécessaire d'expliquer les divergences que de constater les concordances entre les langues d'une même « famille ». L'originalité de chaque langue est un fait, tout comme la communauté d'origine, et, dans toute la mesure où des tendances nouvelles ont amené la transformation du type ancien, il faut considérer la langue nouvelle comme étant un produit à la fois de la langue commune qu'elle continue et du « substrat » particulier d'où viennent les tendances au changement.

D'ailleurs le « substrat » peut n'être pas unique, et il peut n'être pas simple.

Le « substrat » peut n'être pas unique. Soit, par exemple, le groupe germanique; il repose sur une langue commune ayant existé dans les siècles qui ont immédiatement précédé l'ère chrétienne; entre l'époque indo-européenne et l'époque de cette langue commune, la langue que continue le germanique ne peut manquer d'avoir eu une histoire compliquée. Quelques-unes des nouveautés que présente

le germanique sont sans doute très anciennes; elles proviendraient de l'extension de l'indo-européen à des populations nouvelles faite à un moment où les parlars indo-européens ont commencé de se différencier les uns des autres. D'autres nouveautés du germanique doivent provenir de l'extension de la langue nouvelle ainsi constituée, — qui avait sans doute encore un aspect assez indo-européen, à peu près comme le sanskrit des hymnes védiques ou comme le grec homérique, — à des populations ayant une autre langue, donc d'un autre « substrat ». Il s'agit là de faits préhistoriques sur lesquels on n'a pas de témoignage positif; on ne saurait donc rien affirmer, rien préciser. Mais, même en admettant qu'il n'y ait pas eu successivement pour le germanique deux — ou plusieurs — « substrats » étrangers, il a pu et dû y en avoir plusieurs pour d'autres groupes. C'est ainsi que le latin est de l'indo-européen accepté par des Italiens de toutes sortes et que le gallo-roman est du latin accepté par des habitants de la Gaule, qui avaient, antérieurement, accepté le gaulois.

Le « substrat » peut être complexe. Les populations d'une même région qui acceptent une langue nouvelle ont souvent été de langues diverses. Ainsi, en Italie, le latin s'est substitué à une quantité de langues différentes, qui étaient en partie mêlées les unes aux autres, comme le grec et l'osque l'étaient en Campanie. Mais surtout, les langues communes s'établissent en général dans des groupes dominants qui

attirent des immigrants ; déjà dans l'antiquité, et, de la façon la plus claire, dans les temps modernes, c'est dans les grandes villes que se constituent les langues communes : le français est, en somme, la langue de Paris. Mais, de tout temps, Paris, qui est un nœud de routes terrestres et fluviales, a eu, à côté de sa population locale et de celle qui lui vient de la campagne voisine — où, du reste, le parler diffère sensiblement, et depuis longtemps, du parler parisien — des hôtes de toutes sortes, provinciaux ou étrangers, dont beaucoup s'y sont fixés ; or, ces provinciaux et ces étrangers avaient des parlers variés ; ils ont apporté chacun leurs tendances propres, et les tendances actuelles des Parisiens résultent de toutes ces tendances qu'il est impossible d'observer, de décrire, de mesurer ; par suite, même si l'on savait faire le départ de ce qui est dû à l'action d'un « substrat » défini dans un cas simple, personne ne saurait prévoir la direction que prendra le parisien, bien moins encore, déterminer la part de chacune des influences infiniment diverses qui s'y exercent. Il en a été de même à Rome, où s'est élaboré le latin impérial qui est devenu avec le temps les diverses langues romanes ; de même aussi à Athènes et dans les grandes villes de l'époque hellénistique où, du IV^e siècle av. J.-C. à la fin de l'Empire, s'est élaboré le nouveau grec commun sur lequel reposent les parlers grecs actuels.

Mais de ce que les influences qui déterminent le

cours nouveau pris par la langue sont trop complexes pour se laisser analyser, il ne résulte pas qu'elles ne soient pas. Le linguiste constate le point de départ et les changements survenus entre les deux dates entre lesquelles il est obligé d'enfermer toute étude du développement de la langue (car il n'y a pas d'histoire sans chronologie). Les tendances d'où procèdent les changements lui échappent pour la plupart ; mais, puisqu'il y a eu changement, et souvent changement profond, il est clair que certaines forces, et des forces nécessairement très puissantes, ont déterminé le changement.

Du reste, il ne faudrait pas vouloir tout expliquer par l'action des « substrats ». Des conditions de nature proprement linguistique jouent un grand rôle : en matière de langue plus encore que pour la plupart des autres faits sociaux, un changement, même peu important en lui-même, peut avoir des conséquences graves, et un petit fait peut suffire à déterminer une orientation nouvelle. En voici un exemple frappant :

Il y avait en latin ancien beaucoup de mots terminés par *-s*. En particulier, *-s* servait dans la plupart des noms masculins à caractériser le cas sujet (nominatif) au singulier et le complément direct (accusatif) au pluriel. On disait *focus* au cas sujet du singulier, *focos* au cas régime (accusatif) du pluriel, tandis que le cas régime du singulier était *focum* et le cas sujet du

pluriel *foci*. Le vieux français, qui a conservé la consonne *-s* à la fin des mots, a tiré de ce fait une opposition du cas sujet et du cas régime :

	SINGULIER	PLURIEL
cas sujet	<i>feus</i>	<i>feu</i>
cas régime	<i>feu</i>	<i>feus.</i>

Puis, à partir du xiv^e siècle, il a réservé au singulier la forme *feu*, au pluriel la forme *feus*, qu'on écrit bizarrement par *feux*, et où d'ailleurs *-s* a cessé de se prononcer, comme la plupart des consonnes finales en français. Le reste de déclinaison que représentait la distinction du cas sujet et du cas régime a ainsi disparu, et le français s'est retrouvé conforme au type général des autres langues romanes.

Dans le cas où les mots sont groupés dans la phrase, *-s* a subsisté en devenant sonore entre voyelles, et le français a été amené à distinguer *l'enfant* où il n'y a pas de *z* avant *enfant*, et *lé z-enfants* où il y a un *z* devant *enfants*. De là est sortie, en français moderne, une tendance à caractériser le pluriel par un *-z-* préfixé aux mots commençant par voyelle ; d'après *lé-z-yeux*, on a été amené à dire populairement *quat-z-yeux*, *z-yeuter*, etc., et l'on peut entendre l'appel *z-enfants* au lieu de *enfants* ! Il se crée ainsi une forme grammaticale nouvelle, due à l'accident que *-s* final s'est maintenu en français.

En Italie, *-s* final n'a pas subsisté ; et ce n'est

pas un hasard ; un bon nombre de faits établissent que, dans le latin d'époque républicaine, -s à la fin des mots se prononçait très peu ou disparaissait tout à fait. Quand le latin a été transporté en Gaule par des maîtres d'école qui mettaient en évidence les formes grammaticales, quand il s'y est prononcé sous l'influence de l'écriture, et quand il a été parlé par des Gaulois qui employaient souvent -s à la fin des mots dans leur langue, la consonne finale -s s'est consolidée, et elle n'a disparu dans la prononciation qu'après le moyen âge, quand le français a éliminé les consonnes finales à la fin des mots. En Italie, au contraire, l'ancien état de la langue a persisté ; de bonne heure, on a tout à fait cessé de prononcer -s final ; le résultat a été que *focus* et *focus* se sont confondus au singulier (car -m final était aussi faible), et l'italien n'a jamais connu qu'un singulier *fuoco* pour le sujet et pour le régime. Au pluriel, l'italien n'a jamais eu -s final ; donc il n'a pu se créer une caractéristique telle que ζ préfixé à une voyelle pour marquer le pluriel.

Un accident phonétique a suffi à déterminer une différence très grave entre les tendances du français et celles de l'italien. Or, le cas cité n'est qu'un exemple entre une infinité. Chaque changement de détail crée, pour le développement ultérieur de la langue, des conditions nouvelles.

Même si le « substrat » est identique, une langue parlée en deux régions séparées et entre lesquelles

les relations sont rompues ou relâchées se segmente avec le temps en deux langues qui prennent des aspects sensiblement distincts. Car il suffit, pour déterminer des possibilités divergentes, qu'un même état de choses instable dans la langue commune aboutisse à deux résultats distincts dans le détail. C'est la part de hasard qu'il y a dans le développement linguistique comme dans tous les faits historiques, et elle est immense. Ce sont en grande partie de menus accidents linguistiques qui font que les parlars français se sont si fort éloignés les uns des autres.

En effet, là même où plusieurs parlars présentent en commun la même innovation, si, à d'autres égards, les innovations ne concordent pas, ces parlars divergent définitivement. Par exemple, les parlars italiens du Nord s'accordent avec le français pour altérer en une sorte de *k* mouillé le *c* du groupe de consonnes latin *ct* ; mais il résulte de là que le latin *factum* devient *fait* en français (le *k* mouillé ayant passé à *i*), *fac'* en lombard ; les deux mots ne se ressemblent plus, malgré la communauté de développement initiale. Le maintien de la voyelle finale de *factu(m)* en génois fait que, malgré la quasi-identité du traitement de *-ct-*, le mot français et le mot génois sont bien distincts : *fait*, maintenant prononcé *fè* (le *-t* ne se prononce jamais dans le participe, et ce n'est que d'une manière artificielle que certains Français le font sonner dans le substantif

fait) est bien loin de *fajtu* du génois. Le maintien de la diphtongue *ei* (notée *ej*) et de la consonne finale suffit à faire que le piémontais *sejt* ne ressemble pas plus au français *fait* qu'à l'italien *fatto*, bien que, au début, l'altération du groupe de consonnes *-ct-* ait été commune au français et au piémontais.

Dans un groupe de parlers où l'imitation d'un parler dominant tend constamment à rétablir l'unité, les effets des accidents de ce genre sont généralement éliminés. Mais, dès qu'ils sont séparés et ne subissent plus une même influence, des parlers très semblables entre eux au début se mettent à diverger par suite des conséquences multiples qu'entraînent des changements assez menus.

Donc, sans que des différences de « substrat » aient à intervenir, la seule interruption des relations suffit à briser peu à peu l'unité d'une langue.

Si l'interruption des relations s'ajoute à une différence de « substrat », les changements peuvent être rapides et profonds.

L'anglais en offre un exemple illustre. La langue que les conquérants angles et saxons ont apportée en Angleterre était un dialecte germanique; or, le germanique est l'un des groupes indo-européens où le « substrat » (ou plutôt la série des « substrats ») a introduit les innovations les plus graves. Le germanique commun n'était pas arrivé à un état d'équilibre. Les consonnes avaient pris un type nouveau,

sujet à toutes sortes d'altérations. Un accent d'intensité violent s'était fixé sur la première syllabe des mots et changeait l'aspect de la langue. Les voyelles subissaient des variations étendues sous l'influence des consonnes et des voyelles voisines. La grammaire de type antique ne s'harmonisait plus avec la prononciation nouvelle. Aussi, dès le début de l'époque historique, les dialectes germaniques sont-ils tous en état de transformation rapide. Et la transformation est d'autant plus profonde que, à ce moment, les populations germaniques se déplacent, qu'il se produit des mélanges de populations, des changements dans les conditions de vie et qu'une culture latine tend à remplacer la culture nationale. C'est une langue dénuée de stabilité qu'apportaient les conquérants de l'Angleterre.

Les habitants du pays parlaient alors depuis quelques siècles une langue « brittonique », et sans doute ils n'étaient pas non plus arrivés à un état linguistique stable ; car, de même que les langues germaniques, les langues celtiques se transforment rapidement et d'une manière profonde depuis l'époque du celtique commun. Les dialectes celtiques qui ont subsisté en Angleterre, le gallois et le cornique, sont parvenus dès le moyen âge à un stade avancé du développement. En adoptant le parler germanique des conquérants, la population de langue celtique de la Grande-Bretagne en a donc accru l'instabilité.

Le vieil anglais est, par rapport au germanique

occidental commun dont il est l'un des représentants, et plus encore par rapport au germanique commun, fortement modifié. Et il n'offre pas seulement des traits nouveaux. Il est dominé, surtout en ce qui concerne les voyelles, par des tendances propres; ce n'est pas seulement par les changements réalisés que le vieil anglais est, parmi les langues germaniques, une langue singulière; il l'est par les tendances intimes qui devaient déterminer des changements ultérieurs.

S'il y avait eu des forces d'arrêt, la langue se serait peut-être stabilisée.

Chez un peuple très cultivé, la langue écrite a une grande action conservatrice. Mais la littérature avait au x^e siècle d'autant moins d'action que la langue savante était le latin; la littérature profane n'était que poétique; la littérature religieuse en langue vulgaire était accessoire.

Une langue commune employée sur un territoire étendu par une population dont les membres entretiennent entre eux des relations fréquentes est fixée par la-même; il est difficile en effet de faire subir au langage des modifications identiques sur tout le domaine. Mais, au x^e siècle, il y avait des parlars angles et saxons en Angleterre; il n'y avait pas un anglais. Le x^e siècle est l'époque de l'émiettement féodal, et, par suite, de l'émiettement linguistique.

Un événement historique a encore accru l'instabilité: l'Angleterre a été dominée, depuis 1066, par

les Franco-Normands de Guillaume le Conquérant, et la langue de la classe dominante est devenue le français. Le fond de la population n'a pas changé de langue pour cela ; mais son parler n'a plus eu, pendant trois siècles, que la valeur d'une langue vulgaire, purement locale. L'anglais n'a plus servi à des relations générales ; il n'a plus été employé par une aristocratie répandue dans tout le pays qui a besoin d'une langue commune. Toutes les tendances au changement ont eu libre carrière. Quand l'aristocratie, trop isolée, a fini par adopter la langue du pays et que l'anglais est redevenu commun à tout le monde, les innovations résultant des tendances anciennes étaient réalisées. L'anglais était parvenu ainsi à une stabilité ; mais il ne ressemblait plus au germanique commun, moins encore à l'indo-européen. C'était un idiome nouveau, d'un type nouveau.

A la prononciation du germanique commun, déjà bien différente de la prononciation indo-européenne, s'était substitué un système phonétique original. A la grammaire du germanique commun, déjà simplifiée par rapport à l'extraordinaire complication des formes grammaticales indo-européennes, s'était substituée une grammaire où la flexion ne jouait presque plus de rôle.

L'anglais continue le germanique commun, tout comme le germanique commun continuait l'indo-européen. Mais le système phonétique de l'anglais

n'a pas plus de traits en commun avec le système phonétique de l'indo-européen qu'avec celui de n'importe quelle autre langue du monde, de quelque famille que ce soit. Quant au système grammatical de l'anglais, il ressemble plus à celui du chinois ou d'une langue soudanaise qu'à celui de l'indo-européen : bien qu'il y traîne quelques vieilleries dans le verbe, c'est le plus simplifié, le plus moderne qu'il y ait dans tout le groupe indo-européen ; sans rien devoir au roman, il est assez pareil au type roman ; toutefois il est plus éloigné encore de l'ancien type indo-européen.

Du système phonétique et du système grammatical indo-européens, l'anglais n'a donc presque rien conservé. Il est une langue indo-européenne au sens historique du mot ; il ne l'est plus au sens actuel. Seules, quelques anomalies, comme l'opposition de la forme du sujet et de celle du complément dans les pronoms de première personne, laissent entrevoir actuellement que l'anglais est de l'indo-européen transformé : *I* (sujet), « je, moi » *me* (complément) « me, moi », *we* (sujet) « nous », *us* (complément) « nous » rappellent d'assez près les faits indo-européens que continue le sanskrit par exemple avec *aham* « moi » (sujet), *mām* « me, moi » (complément), *vayam* « nous » (sujet), *asmān* « nous » (complément). Mais les survivances de ce genre sont peu nombreuses et ne tiennent pas de place dans le système général de la langue.

Par suite les forces qui ont déterminé les changements sont pour beaucoup plus dans l'anglais d'aujourd'hui que la langue indo-européenne commune dont il est, à travers le « germanique commun » et le « germanique occidental », la continuation.

Le vocabulaire reçoit des enrichissements et subit des pertes indépendamment des changements qui atteignent la prononciation et la grammaire. Il dépend des influences de civilisation qui agissent sur la population. Une population qui, comme les Grecs du vi^e-iv^e siècle av. J.-C., a un développement de civilisation puissant et original, qui est à la tête de la civilisation de son temps et qui a le sentiment de sa valeur, et qui, en même temps, a sa pleine indépendance politique, n'emprunte presque pas de mots à une langue étrangère. Au contraire, une population qui subit une domination étrangère et qui accepte une civilisation étrangère, prend à la langue de ses maîtres politiques et de ses maîtres « de culture » la plus grande partie de son vocabulaire, même si elle conserve sa langue propre. On « emprunte » des mots, suivant le terme consacré, dans la mesure où l'on subit des influences étrangères, influences de domination ou influences de civilisation. Et le vocabulaire en peut être tout transformé.

Ainsi le persan a fidèlement conservé jusqu'à présent les traits essentiels de la prononciation et de la grammaire perses tels qu'ils existaient au iii^e siècle

ap. J.-C. chez les chefs de l'empire sassanide. Mais la conquête arabe et l'islamisation qui en a été la conséquence ont donné à l'arabe un prestige qui l'a rendu dominant, et le persan, en conservant intactes sa prononciation et sa grammaire, s'est empli de mots arabes qui ont remplacé en grande partie les mots indigènes. Un texte écrit en persan moderne a une grammaire persane avec un vocabulaire presque entièrement arabe. Même dans la langue courante, les mots arabes ont pris une large place.

Ce n'est pas seulement parce qu'il a transformé sa prononciation et sa grammaire que l'anglais a perdu son ancien caractère ; c'est aussi parce que à l'ancien vocabulaire germanique il a ajouté, et en partie substitué, un vocabulaire français, à la suite de la conquête franco-normande. Sur la prononciation ou sur la grammaire de l'anglais actuel, l'influence du français ne s'est pas exercée directement d'une manière appréciable. Mais sur le vocabulaire, peut-être aussi sur la manière de bâtir les phrases, l'influence française a été immense. Le vocabulaire anglais est mi-partie germanique, mi-partie français. Et, dans l'ensemble, la structure de la phrase anglaise concorde avec la structure de la phrase française.

A côté des influences profondes, difficiles à reconnaître et à établir, qui s'exercent sur la prononciation et sur la grammaire, il y a donc des influences visibles sur le vocabulaire, influences que déterminent ou la domination politique, ou la supériorité de civi-

lisation, supériorité générale ou partielle, ou l'accord de la domination politique et de la supériorité de civilisation. Les changements du vocabulaire sont indépendants de ceux de la prononciation et de la grammaire ; ils proviennent d'actions différentes, et l'on n'a jamais le droit de conclure des uns aux autres.

Les langues qui, comme l'anglais, joignent à la transformation du système phonétique et grammatical la transformation du vocabulaire achèvent par là de s'écarter du type linguistique qu'elles continuent. Même s'il était demeuré fidèle au type germanique commun dans la mesure où l'est par exemple l'allemand, l'anglais en serait différencié d'une manière décisive par son vocabulaire.

Après toutes les transformations qui se sont produites, de l'indo-européen au latin et du latin au français, la grammaire française ne ressemble plus à la grammaire indo-européenne, et les quelques mots indo-européens que conserve le français sont méconnaissables du fait des altérations qu'ils ont subies, altérations de la prononciation s'accumulant les unes sur les autres, et altérations du type grammatical. Soit, par exemple, l'indo-européen **peqwō* « je cuis », devenu en latin *coquō*, et que continue la forme *cuis* du français. On sait comment on est passé de l'une des formes à l'autre ; mais le profane est tenté d'être sceptique quand le linguiste lui affirme la certitude d'une pareille succession de faits.

Or, à cette transformation complète de l'aspect des mots et de la grammaire s'ajoute un renouvellement non moins complet du vocabulaire. Déjà le vocabulaire latin n'était que pour une partie la continuation du vocabulaire indo-européen; il s'y était ajouté beaucoup de mots grecs, comme *poînā* « châtiment », dont le latin a tiré *pūnīre* « châtier », — des mots phéniciens (en petit nombre), comme le nom de la toile d'emballage, *saccus*, — sans doute des mots pris à des langues méditerranéennes ou italiques inconnues, — plus tard des mots gaulois comme le nom du « char », *carrus*. C'est de ce vocabulaire, ayant des origines déjà multiples, que les langues romanes ont hérité. Des influences nouvelles s'y sont ajoutées pour former le vocabulaire français, où il y a, en petit nombre, des mots locaux, gaulois pour la plupart, puis, en assez grand nombre, des mots germaniques, pris lors des invasions, ensuite des mots arabes, et enfin des mots italiens, espagnols, anglais, slaves, etc. Cependant la principale source du vocabulaire français est le latin écrit, auquel a été emprunté presque tout le vocabulaire abstrait : le mot latin *causa* est devenu le français *chose* en tant que le français continue le latin d'une manière ininterrompue; mais au sens philosophique, *causa* a été pris au latin écrit, et a fourni le français *cause* qui, de la langue philosophique, a passé à la langue la plus familière.

Pas plus que la grammaire française ne ressemble

à la grammaire de l'indo-européen commun, le vocabulaire français ne remonte directement à celui de l'indo-européen. Et les voies qu'ont suivies les mots indo-européens pour arriver au français sont singulièrement diverses : *père* vient de l'indo-européen par une tradition continue ; *parler* en vient par l'intermédiaire du grec ; *char* par l'intermédiaire du celtique ; *choisir* par l'intermédiaire du germanique. D'autre part, il y a des mots qui ne sont pas d'origine indo-européenne ; ainsi un mot aussi courant que *gêne* est d'origine hébraïque.

On voit en quel sens, de quelle manière, sous le bénéfice de quelles réserves, il est licite de dire que le français continue l'indo-européen.

La valeur actuelle d'une parenté de langues varie à l'infini. Elle diffère suivant le degré de transformation de chaque langue : la parenté de l'espagnol et de l'italien a plus de valeur actuelle que celle de l'italien et du français par exemple ; la parenté des langues slaves a plus de valeur actuelle que celle des langues romanes entre elles ; et ainsi de chaque cas. La valeur d'une parenté de langues peut devenir négligeable.

CHAPITRE VIII

UNIFICATION ET DIFFÉRENCIATION

A l'origine de toute « famille » de langues, il y a, par définition, une langue « commune », l'indo-européen commun pour la famille indo-européenne, puis le latin pour le groupe roman, le slave commun pour le groupe slave, le germanique commun pour le groupe germanique, etc. Par définition aussi, les « familles de langues » résultent du fait que les unités ainsi formées se sont brisées, et que les sujets qui ont conservé la tradition de chacune de ces langues communes les ont transformées de manières diverses.

Les faits linguistiques exprimés par les « familles » de langues consistent donc dans des unifications et des différenciations successives.

En effet l'expérience montre que, sans cesse, les langues communes s'étendent sur de nouveaux domaines et que, sans cesse aussi, elles se brisent en parlars distincts.

Les deux tendances, tendance à unifier et tendance à différencier, sont également puissantes. L'une ou

l'autre l'emporte suivant les circonstances, et souvent toutes deux sont en œuvre à la fois.

D'autre part, des influences de civilisation interviennent.

Dans une région donnée, où se parlent des langues diverses, il n'y a en général qu'une grande langue qui soit la langue de civilisation principale et qui soit en possession d'une sorte de droit à fournir autour d'elle des termes de civilisation. C'est le cas du chinois, par rapport au japonais, au coréen, à l'annamite, ou de l'arabe par rapport au persan, au turc (qui, comme l'hindi, reçoit pourtant des mots de la grande langue de civilisation qu'est le persan), au berbère, aux langues des nègres islamisés de l'Afrique.

Il faut ainsi tenir compte à la fois de la façon dont les langues s'étendent et se brisent en parlars divers et de la façon dont se constituent et dont agissent les grandes langues de civilisation.

CHAPITRE IX

EXTENSION DES LANGUES COMMUNES

Le rôle du langage est de rendre possibles les relations entre les hommes. Une langue remplit d'autant mieux ce rôle qu'elle est parlée, ou du moins comprise, par un plus grand nombre d'hommes, sur une aire plus vaste.)

Une langue parlée sur un petit espace par un petit nombre d'hommes ne peut subsister qu'autant que ceux qui la parlent vivent isolés. On rencontre dans les montagnes du Caucase une quantité de langues distinctes les unes des autres. Les populations qui les emploient ne participent pas à la civilisation de leur temps ; dans la mesure où elles ne sont pas bilingues, elles n'entrent en rapport avec le reste de l'humanité que par des interprètes qui connaissent des langues d'usage plus étendu.

Le progrès de la civilisation a donc pour effet d'obliger les gens qui parlent des langues purement locales à connaître en même temps une langue d'usage plus général. Un paysan français dont le parler usuel

est un patois qui ne concorde pas dans le détail avec le patois d'un village voisin et n'est pas compris hors des limites d'une province est obligé de parler français dès qu'il sort de sa petite patrie ; pour ses rapports avec l'ensemble du pays, pour sa culture générale, sa langue est le français, plus ou moins correctement employé.

Les grandes forces collectives agissent au profit de l'unité de langue.

Le français commun est la langue de l'administration ; c'est la seule langue qui puisse s'employer avec les agents de l'État. Pour autant que les citoyens ont affaire aux fonctionnaires publics, ils doivent employer le français, et, s'ils ne savent pas le bien comprendre et l'employer d'une manière juste, ils sont en état d'infériorité. S'ils veulent devenir fonctionnaires, ils doivent posséder le français commun, approximativement pour être fonctionnaires inférieurs, et tout à fait pour briguer une situation plus élevée.

Le français est l'unique langue admise dans les contrats. Pour être comprise exactement, la moindre affaire de transmission de propriété qui intéresse le paysan exige l'usage de la langue commune.

Le français est la langue de l'école. Tout l'enseignement se donne dans la langue commune, et les examens et les concours, même les plus modestes, qui donnent à l'enseignement ses sanctions ont lieu en français et portent en grande partie sur la

langue française. Ne pas posséder dès l'abord une connaissance exacte de la langue est une faiblesse dont l'enfant souffre dans toute sa vie scolaire. Or, tous les enfants, à peu d'exceptions près, subissent maintenant l'action de l'école, tandis que, au début du XIX^e siècle, une très grande partie y échappaient encore, surtout dans les régions rurales.

Le français est la langue de l'armée. Tous les commandements se font en français, et l'on ne saurait avoir un grade, si humble soit-il, sans une certaine possession de la langue commune. On ne peut devenir un chef que si l'on parle et si l'on écrit cette langue avec quelque correction.

Ainsi toute la machinerie de l'État moderne qui prend l'individu à sa naissance et le tient jusqu'à sa mort impose l'usage et la connaissance de la langue commune.

A cette action s'ajoutent deux autres influences : celle de la langue écrite et celle des affaires.

Dans un pays comme la France, il n'y a pratiquement qu'une langue écrite, le français. Tous les journaux de quelque importance sont en français, en Provence ou en Gascogne comme à Paris. Tous les livres scientifiques ou techniques sont en français. A part quelques publications locales, dont un petit nombre seulement ont une portée, la littérature est en français : le grand poète provençal du XIX^e siècle, Mistral, n'a pas eu de successeur qui se soit fait un nom, et il n'y a pas, à proprement parler, de prose

provençale. L'imprimerie a rendu intense l'action de la langue écrite.

Le théâtre n'est que français.

Qu'il s'agisse de commerce, de banque ou d'industrie, une affaire importante n'a jamais un caractère purement local, rarement un caractère régional. Les mêmes sociétés financières, commerciales ou industrielles font des affaires dans le pays entier, imposent par leur influence dominante la langue commune même aux affaires locales qui pourraient, par elles-mêmes, se servir d'un parler local ou régional. La langue des chemins de fer est le français. Dans les temps anciens où il n'y avait pas de grande industrie, où les marchands formaient un groupe peu étendu et ne s'adressaient pour la plupart qu'à des fournisseurs régionaux et à une clientèle locale, les affaires n'ont pas beaucoup contribué à l'extension des langues communes. Il en est autrement aujourd'hui, où le commerce est une condition essentielle de la vie, et où une seule usine a souvent plus d'ouvriers que la plupart des cités de la Grèce antique n'avaient de citoyens.

La langue commune est la seule dont les habitants de provinces éloignées l'une de l'autre puissent se servir entre eux ; dès que les relations se multiplient, l'usage de la langue commune s'impose. L'unité des langues de l'empire romain a eu pour condition première les voies romaines. Dans la marine de guerre française, dont les équipages se recrutent surtout en

Provence et en Bretagne, la seule langue dont puissent se servir entre eux les marins bretons et provençaux est le français.

La croissance des villes impose l'emploi de la langue commune. Les grandes villes tirent souvent de très loin et de régions diverses, en partie de l'étranger, l'afflux de population dont elles ont besoin pour se développer. Ces immigrés venus de partout ne peuvent s'entendre entre eux ou avec les anciens habitants de la ville qu'à l'aide du français commun. Une ville comme Lyon, placée au centre d'une région où les parlers locaux sont très différents du parler parisien, mais où les immigrés avaient des parlers différents les uns des autres, est devenue un centre d'où l'influence du français se répand au dehors, et depuis longtemps. On en peut dire autant de Marseille, de Bordeaux, de Lille, de Nancy. On n'entend guère que le parler local dans les campagnes de la Haute-Loire, tandis que, dans une ville d'importance pourtant médiocre et isolée des grandes voies comme Le Puy, le français est l'idiome usuel. Clermont-Ferrand est en Auvergne un centre d'où rayonne le français.

La campagne résiste plus aisément : le rural échappe à l'action de l'État, de la littérature, des affaires. Même les villes, si elles sont avant tout des centres de régions rurales, ne subissent pas entièrement l'extension du français commun : tandis que le français est la langue de Bordeaux ou de Marseille, le parler local se main-

tient, au moins pour les couches inférieures et moyennes de la population, dans des villes, pourtant importantes, comme Toulouse ou Montpellier. Mais là aussi le français se répand.

Tout le long des voies commerciales qui relient les grandes villes, le français commun s'installe, tandis que les régions situées à l'écart conservent relativement le parler local. La pénétration du français commun s'est faite sur le parcours des grandes voies qui, par Dijon, Lyon et la vallée du Rhône, relient Paris à Marseille, par Orléans et Tours, Paris à Bordeaux, par Nevers et Moulins, Saint-Étienne ou Clermont à Paris.

Unique langue de l'État, de la littérature et des grandes affaires, unique langue de tous les hommes cultivés et de tous les personnages influents, le français commun est la seule langue qui ait en France un prestige. C'est une tare que de ne pas le parler et l'écrire correctement

Au regard de l'étranger, c'est la seule langue avec laquelle on puisse se faire comprendre hors des frontières du pays, le seul des parlers employés en France que des étrangers connaissent, le seul pour lequel on trouve des interprètes.

Tout impose au Français d'aujourd'hui l'usage du français commun. La guerre actuelle, qui a rapproché dans les mêmes régiments des Français de toute origine, a plus que jamais imposé la seule langue à l'aide de laquelle tous les Français se comprennent entre eux.

Au début du XIX^e siècle, l'usage du français commun était le fait d'un nombre relativement restreint d'hommes cultivés. Partout, dans les villes comme à la campagne, subsistaient les parlers locaux. Depuis que la révolution, en mêlant les Français dans la même armée, en leur donnant à tous une même administration et la faculté de devenir fonctionnaires, a achevé l'unification du pays déjà poussée avant par la royauté, le français central tend de plus en plus à devenir en France la langue universelle.

Dans un rayon qui varie suivant les cas de deux à quatre ou même cinq cents kilomètres autour de Paris, les parlers locaux s'effacent. Là où il s'agit de parlers français du Nord, le vocabulaire français se substitue au vocabulaire local, la forme des mots français aux formes patoises par des transpositions systématiques, et enfin, en dernier lieu, les formes grammaticales françaises aux formes grammaticales locales. Les parlers nettement différents, bretons, flamands ou provençaux, s'éliminent simplement. Et un français plus ou moins proche du français normal prend presque partout la place des parlers locaux. Les savants qui, dans la moitié septentrionale de la France, veulent étudier les parlers locaux n'en trouvent plus que des traces; dans des villes aussi petites que Remiremont (dans les Vosges), le parler local n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Dans de simples villages, le patois meurt rapidement. On voit approcher le moment où, dans toute la France du Nord,

jusqu'à Bordeaux, jusqu'au Massif Central et jusqu'au Sud de Lyon, il n'existera plus que le français commun, plus ou moins correctement parlé.

Sans doute, ce français a des colorations régionales. Chaque centre notable fournit un modèle linguistique à la petite région qui l'entoure. Mais, quelles qu'en soient les nuances, cette langue est partout du français.

Dans le Midi, où les parlers locaux appartiennent à un autre type roman, et où l'on n'obtient pas du français simplement en francisant le parler local, les parlers se maintiennent mieux. Mais toutes les personnes qui ont des relations hors des villages, tous les jeunes savent maintenant le français, et le parler local n'est plus guère qu'un patois, langue accessoire, réservée à des usages humbles.

En l'espace d'un siècle, l'unification des parlers au profit du français commun a été en France un fait presque accompli.

Ce que l'on observe ainsi en France s'est produit de même, plus ou moins vite, plus ou moins complètement dans tous les pays de civilisation européenne. Partout des langues communes se substituent aux parlers locaux, et les parlers locaux, devenus de simples patois, s'éliminent.

Le détail des faits varie d'un cas à l'autre. La puissance de l'État n'intervient pas partout avec la même force. Le rôle de la littérature ou des affaires

n'est pas le même partout. Il arrive que des types régionaux se conservent plus fidèlement qu'en France et qu'un esprit provincial maintienne aux dialectes un certain prestige ; c'est le cas de l'Allemagne par exemple. Mais partout il y a une langue commune qui se superpose aux parlers locaux et qui, peu à peu, en prend la place.

Cette langue commune est fixée d'une manière d'autant plus rigide qu'elle prétend davantage jouer un rôle universel. Si une langue veut être connue au dehors, il faut qu'elle ne comporte que peu de flottements. Les langues qui, comme l'anglais, l'espagnol, le français, ont, de quelque manière, un rôle mondial, sont absolument fixées ; toute déviation de la norme y est condamnée comme une incorrection. Il y a un « bon usage » dont il n'est pas licite de s'écarter. Les choses n'ont pas partout la même rigidité ; mais partout il y a une norme.

Il arrive souvent que la langue commune ait été au début celle de peu de gens, et que les circonstances seules en déterminent l'extension. Ainsi, dans l'ancienne province russe de Transcaucasie, le russe est devenu la langue commune. Or, le nombre des colons russes y était petit. A Tiflis comme à Bakou, le russe est la langue commune, alors que, à Tiflis, la population est, pour la plus grande partie, géorgienne et arménienne, et que, à Bakou, elle est turque et arménienne. Mais le russe était avant la ruine de l'Empire russe la langue de l'administration,

de l'école, des affaires. Ce qui importe en pareil cas, ce n'est pas l'idiome adopté, c'est qu'il y ait une langue commune. En l'espèce, cette langue commune n'était originairement celle d'aucune des populations du pays, et elle est venue du dehors, avec un nombre insignifiant de colons. Si les événements politiques en déterminent la disparition, les relations entre les habitants deviendront malaisées.

De même en Algérie, le français est la langue de civilisation des divers colons, bien que peu de ces colons descendent de Français du Nord. Mais le français est la seule langue à l'aide de laquelle puissent s'entendre entre eux des hommes dont les uns descendent de Français méridionaux, d'autres d'Italiens, de Maltais (parlant un dialecte arabe), d'Espagnols, de Catalans, de juifs (parlant un arabe un peu particulier), et dont d'autres sont des indigènes, descendant les uns de parents de langue arabe, d'autres de parents de langue berbère. La diversité des parlerns maternels des habitants de civilisation européenne les oblige à employer une langue commune, qui se trouve être le français.

L'anecdote suivante, contée dans la *Frankfurter Zeitung*, 8 août 1917 (édition du matin), montre comment on est amené à recourir à la langue commune du pays où l'on se trouve; cette anecdote se trouve dans une chronique non signée, mais faite évidemment par un observateur qui a été sur les lieux. Deux soldats allemands, l'un Allemand du Nord, l'autre

Bavarois, travaillent dans la partie occupée de la France ; l'Allemand du Nord demande au Bavarois sa hache ; mais les parlers des deux soldats sont trop différents ; ils n'arrivent pas à s'entendre ; le Bavarois fait comprendre qu'il ne peut se dessaisir de son outil. L'Allemand du Nord dit alors : « *Touteswite retuhr !* ». Ces mots font partie du petit vocabulaire français qu'ont acquis tous les soldats en pays occupé ; le Bavarois répond : « *Wui, wui, kompri* », en employant aussi des mots du même vocabulaire.

Des faits analogues ont eu lieu autrefois. L'extension du latin dans l'Empire romain a été déterminée par le besoin qu'ont senti les habitants de l'Empire de s'entendre entre eux.

Une langue commune existait déjà, dans la moitié orientale de l'Empire, depuis l'époque hellénistique, avec le grec. Cette langue était partout la même, et l'on tendait à oublier les anciens dialectes. Bien qu'aucun pouvoir central n'ait existé sur le domaine grec d'une manière durable, la langue s'y est unifiée entre le IV^e siècle et le II^e av. J.-C. environ, par l'effet du besoin qu'ont les hommes d'avoir une même langue quand ils ont une même civilisation. La littérature, l'école, les affaires ont suffi, sans l'intervention d'une autorité publique, à unifier le parler. Le seul rôle de l'autorité a été de maintenir la norme : partout les actes officiels sont écrits dans une langue relativement archaïsante et correcte, et,

si la langue est demeurée fixe, le fait est dû à ce qu'il y avait une littérature, et à ce que les éléments cultivés de la nation ont tenu à l'usage ancien.

Dans la partie occidentale de l'Empire romain, il n'y avait pas, avant la conquête romaine, de langue commune semblable au grec. Le latin, qui était la langue des autorités, s'est répandu partout. Les colonies romaines ont pu jouer un rôle dans cette extension, surtout au début. Mais elles n'auraient pas suffi. L'extension du latin a été déterminée par le besoin qu'ont d'un idiome commun des hommes qui ont des relations fréquentes, et par le prestige d'une langue qui exprime une civilisation supérieure.

L'aristocratie gauloise a vite adopté le latin, pour garder dans l'Empire romain le plus possible de ses privilèges ; elle a accepté le latin par intérêt. Les gens qui voulaient se cultiver ont été amenés au latin par l'attrait de la culture gréco-latine. Le peuple a suivi.

La civilisation qui existait en Gaule avant la conquête romaine ne comportait presque pas l'usage de l'écriture ; ce que l'on a d'inscriptions gauloises, comme d'inscriptions ibères, est négligeable.

N'étant pas écrites avant de tomber au rang de patois locaux, les langues indigènes de l'Europe occidentale ne l'ont naturellement pas été après, et l'on n'a aucun moyen de voir quand et comment elles ont disparu ; à en juger par ce que l'on observe ailleurs à date historique, cette disparition des an-

ciennes langues a dû être lente chez les gens de condition inférieure et à la campagne, et n'a pu manquer de demander plusieurs siècles. Le basque s'est maintenu dans la région occidentale des Pyrénées, et les parlers celtiques en Grande-Bretagne, parce que la civilisation romaine n'a jamais pris vraiment pied dans ces deux régions.

Si la France du Nord a été mieux assimilée, cela tient sans doute dans une large mesure à ce qu'il y a eu dans la région du Rhin une zone militaire où la langue latine s'est imposée. En Illyrie et en Dacie, le latin a suivi les légions, et, même en Orient, ce que l'on trouve en grec, en araméen, en arménien de mots pris au latin est dû à l'armée ; il est curieux que les quelques mots latins qu'on lit dans le texte des Évangiles — le plus ancien texte littéraire qui donne une idée d'un grec un peu vulgaire — sont des termes militaires, comme le mot *legeôn*, le nom même de la « légion ».

Avant l'extension du latin, l'émiettement linguistique était grand dans l'Europe occidentale. Pour la plupart des régions, il est impossible de l'établir en fait, faute de textes écrits. Mais l'Italie, où l'usage de l'écriture s'est répandu relativement tôt, fournit des données : au III^e siècle avant J.-C., on y observe un fourmillement de langues diverses.

Dans la région centrale, les parlers indo-européens, dits italiques, comprennent deux groupes dialectaux distincts : le groupe latin et le groupe osco-ombrien.

Le parler de Rome, qui a servi de noyau au latin classique et qui est devenu par la suite la langue de l'Empire, n'était d'abord qu'un parler latin entre plusieurs, assez différents les uns des autres ; ainsi le nom de la lune, qui est à Rome *lūna*, était *lōsna* à Pré-
neste (la Palestrina actuelle).

Les parlers osco-ombriens forment eux-mêmes deux groupes, l'un osque et l'autre ombrien, dont l'usage s'étendait de l'Ombrie jusqu'à la Calabre. Plus ou moins différents entre eux, les parlers osco-ombriens étaient très différents du latin ; ainsi l'interrogatif « qui », qui est *quis* en latin, est *pis* en osque et en ombrien.

Mais les parlers latins, osques et ombriens qui constituent ce que l'on appelle le groupe « italique » de l'indo-européen ne sont qu'une partie des parlers de l'Italie au III^e siècle.

Sur la côte méridionale, il y avait de nombreuses colonies grecques, et la région de Tarente était si hellénisée qu'on la qualifiait de Grande-Grèce. Dans cette partie occidentale du domaine grec, qui a échappé à l'unification hellénistique, les parlers locaux se sont maintenus longtemps ; or, Cumes par exemple était une colonie ionienne, et Paestum une colonie doriennne. Le parler variait donc d'une localité à l'autre dans une même région.

Au Nord de Rome et au Nord-Ouest de l'Ombrie, l'étrusque occupait une aire considérable. Il n'appartient pas au groupe indo-européen. Les textes qu'on

en possède demeurent à peu près incompris. A quelque groupe qu'appartienne la langue, une chose est sûre : elle diffère entièrement des parlers osques, ombriens et latins avec lesquels elle était en contact.

Les expéditions des Gaulois, vers le v^e siècle av. J.-C., ont apporté le gaulois dans le Nord de l'Italie, et surtout en Lombardie ; le nom de la ville de Milan, *Mediolānum*, est un nom gaulois, et qui se retrouve en France, notamment à [Château-]meillant (*Castellum-Mediolānum*), dans le département du Cher.

Toutes ces langues, différentes les unes des autres, sont des langues de conquérants, venus en Italie à des dates diverses, les Grecs et surtout les Gaulois, encore à date historique. Elles se sont substituées à des langues préexistantes sur lesquelles on ne sait rien.

Dans la région orientale de l'Italie, on trouve quelques monuments du vénète, dans le pays vénitien, du iapyge et du messapien, au Sud. Autant que les quelques traces qu'on a de ces parlers permettent de l'entrevoir, ils appartiennent au groupe indo-européen. De la Sicile, on a un peu de sicule. Tous ces textes sont à peu près inintelligibles ; on essaie de les interpréter par des combinaisons étymologiques dont la valeur probante est médiocre ou nulle.

Les textes conservés ne suffisent d'ailleurs pas à donner une idée de la variété des langues qui existaient en Italie avant l'ère chrétienne. Par exemple,

il subsistait assurément des parlers ligures dans la région génoise ; or, on n'en a conservé aucun texte. Les populations alpestres avaient sans doute aussi des parlers spéciaux.

L'établissement des colonies romaines, l'attribution du droit de cité romaine à tous les Italiens, l'établissement des routes qui ont permis à toutes les régions de l'Italie de communiquer aisément avec Rome, ont donné le moyen de parer à cet émiettement des parlers en portant sur toute l'Italie le latin de Rome. Les parlers latins locaux ont été absorbés par le latin commun. L'osque et l'ombrien ont cessé de se parler durant la période impériale. Employé dans la région de civilisation avancée qu'était la Campanie, l'osque s'est défendu assez longtemps : on le parlait encore couramment à Pompéi lors de la destruction de la ville ; mais il a fini par disparaître. Le prestige de Rome, en donnant à la langue de la ville la prédominance sur les autres parlers de l'Italie, permettait en effet de remédier à la gêne que la diversité des parlers apportait aux relations.

Rome ne semble pas avoir eu à faire effort pour imposer sa langue. Une fois soumises, les populations ont adopté le latin comme elles adoptaient les coutumes romaines, parce qu'elles y trouvaient avantage. Après les rudes batailles du début, qui l'ont rendue possible, l'extension de la culture romaine s'est faite d'elle-même. Les langues locales sont mortes de leur manque de prestige, de leur inutilité.

Vis-à-vis des anciennes civilisations nationales, la civilisation hellénistique que Rome a reçue et qu'elle a continuée et répandue avait une force immense : elle s'adressait à l'humanité entière et se livrait à quiconque voulait y participer. Les Gaulois ont eu leur culture propre ; mais elle était la propriété privée de groupes d'initiés qui la gardaient pour eux et pour leurs disciples. Le jour où ces petits groupes aristocratiques et religieux ont perdu leur domination, cette culture s'est effondrée. Et la civilisation de Rome, démocratique en un sens puisqu'elle s'adressait à tout le monde, l'a remplacée sans avoir à exercer de pression. Elle a été reçue comme une faveur, non comme une obligation. Seuls y ont échappé ceux qui ont échappé au progrès général de la civilisation.

Il est rare que l'extension d'une langue provienne d'une contrainte. On n'impose pas directement une manière de parler. La contrainte exercée sur les individus résulte surtout de la volonté collective des membres du groupe ; et cette volonté collective tient à l'intérêt qu'ont les individus à parler une langue dont l'usage ne soit pas étroitement restreint.

Dans les cas où des extensions de langue ont eu lieu ou ont lieu encore, elles proviennent le plus souvent d'une conquête, d'une colonisation. Mais pour s'étendre ainsi, il faut qu'une langue serve d'organe à une civilisation supérieure. On ne renonce

en faveur d'une langue étrangère à son parler propre, que si cette langue est apte à rendre des services auxquels n'est pas propre le parler indigène. La contrainte ne s'exerce ordinairement pas sur la langue même ; la supériorité politique ou économique ou intellectuelle qu'ils subissent, le prestige de la religion et de la culture qu'ils adoptent suffisent à déterminer les hommes à parler accessoirement, puis uniquement, une langue qui n'était pas la leur, et surtout amènent les jeunes à préférer une langue qui n'était pas celle de leurs parents.

L'extension des langues communes provient de leur prestige : pour triompher, il faut qu'une langue commune apparaisse comme le beau langage. Malgré la domination des Francs, le germanique n'a pas prévalu sur le latin en Gaule parce que le latin était la langue d'une civilisation plus avancée que n'était celle des Germains. Le latin n'a pas plus été remplacé par la langue des Francs que le christianisme ne l'a été par leur religion. L'arabe ne se laisse entamer presque nulle part parce qu'il a son prestige de langue religieuse et de langue de civilisation.

Le commerce, qui ne confère pas de prestige, est un moyen faible d'extension des langues. Le phénicien ne s'est pas répandu comme le grec parce qu'il n'a pas été, comme le grec, le porteur d'une civilisation originale. La Hanse a pu répandre tout autour de la mer du Nord et de la Baltique des mots allemands ;

elle n'a imposé nulle part le bas-allemand, et le bas-allemand est demeuré un groupe de patois.

La mort d'une langue se produit peu à peu, presque sans qu'on s'en aperçoive. Dans une région où coexistent un parler local et une langue commune de civilisation, les habitants qui, soit par leur situation sociale, soit par leur degré avancé de culture, soit par les relations qu'ils possèdent au dehors, sont tenus de connaître la langue commune sont ceux qui ont un prestige. Ils emploient volontiers la langue commune dont la possession prouve leur supériorité. Et, en vertu de la tendance qui pousse les hommes à se rapprocher des classes supérieures et à les imiter, tout le monde tient à connaître cette langue commune. La population tend ainsi à devenir bilingue. Le parler local ne sert plus qu'aux relations de famille, aux rapports privés. Il s'empplit d'éléments étrangers; il se vide de son originalité. Il n'a bientôt plus aucun intérêt, pas même celui de maintenir une tradition à laquelle on tient; car il devient peu à peu un calque grossier de la langue commune, avec d'autres procédés linguistiques, mais presque sans caractère propre. Le parler local est inutile le jour où toute la population, connaissant la langue commune, est bilingue. Les jeunes n'éprouvent plus alors le besoin de connaître le parler local; s'ils l'ont entendu dans leur enfance, ils l'oublient à l'âge mûr. Il en est du patois comme des costumes locaux que les vieux continuent à por-

ter, quand déjà leurs enfants les ont abandonnés et ont adopté le costume habituel dans la ville voisine. Un jour vient où, avec la mort du dernier vieillard qui le savait, le parler s'éteint. C'est ainsi qu'on voit maintenant mourir sur les bords de la mer Baltique les parlers slovincs éliminés par l'allemand ; on ne trouve plus dans chaque village que quelques personnes âgées qui les savent encore.

Des colonies qui se transportent sur un sol étranger peuvent conserver longtemps leur parler propre. Ainsi des Grecs, des Albanais ont encore en Calabre, en Sicile un parler grec ou albanais. Tant que ces populations ont vécu isolées, elles ont pu garder leur parler, tout en empruntant des mots italiens et des manières italiennes de s'exprimer. La civilisation moderne, en les obligeant à entrer dans son cours général, ruine ces petites enclaves linguistiques. Les Tsiganes ont pu conserver jusqu'à présent un parler propre d'origine indienne en même temps qu'une sorte de statut personnel ; mais ce maintien devient de plus en plus malaisé ; on peut prévoir le moment où les Tsiganes devront se fondre dans l'ensemble des populations parmi lesquelles ils ont erré jusqu'à présent, et où par suite ils perdront leurs parlers propres.

Faute de données historiques, on ne sait comment se sont établies et répandues les langues communes sur lesquelles reposent la plupart des familles de langues que l'on observe maintenant. Les conditions particulières ont varié suivant les cas. Mais partout

il s'agit du même type de faits : une langue qui a un prestige supérieur et qui sert à des relations plus étendues se substitue à des parlars locaux.

Les extensions de langues ont été chose normale à des époques préhistoriques comme à l'époque historique. Pour expliquer les groupes indo-européens tels que l'indo-iranien, le grec, l'italique, le celtique, le germanique, le baltique, le slave, on est obligé de supposer des langues communes qui ont été employées à des dates diverses sur d'assez grandes étendues de territoire ; l'indo-iranien à une date qui est nécessairement antérieure au x^e siècle av. J.-C., le slave au contraire à une date qui n'est guère antérieure au ix^e siècle ap. J.-C. Le groupement des langues indo-européennes suppose de même un indo-européen commun largement étendu à une époque relativement ancienne, qui ne peut guère être postérieure à la fin du troisième millénaire avant l'ère chrétienne. Le groupement des langues sémitiques suppose un sémitique commun, le groupement des langues finno-ougriennes, un finno-ougrien commun, le groupement des langues indonésiennes (langues telles que le malais, etc.), un indonésien commun, le groupement des langues bantoues (dans l'Afrique du Sud), un bantou commun. Il y a là un type de développement universel, dont on peut observer partout, sinon la marche et le progrès, du moins les résultats.

Les faits sont parfois saisissants. Ainsi, dans toute

l'île de Madagascar, il n'existe qu'une seule langue, peu différenciée, et cette langue est un dialecte indonésien. Un nombre évidemment assez faible de colons venus des îles malaises à Madagascar, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, a donc suffi pour donner une langue à toute la grande île africaine.

CHAPITRE X

DIFFÉRENCIATION DES LANGUES COMMUNES

L'unité linguistique est un idéal vers lequel on tend, mais qu'on n'atteint pas.

Dans le meilleur cas, il y a unité de norme, non unité de réalisation.

Pour les langues bien réglées, comme le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, on se plaint sans cesse de ce que les gens parlent ou écrivent incorrectement. Peu de gens parlent ou écrivent le français d'une manière impeccable, et la « crise du français » a fait l'objet de plaintes. Il n'est pas rare de voir des écrivains considérables commettre des fautes contre les règles. Bien que l'Académie française se soit donné pour mission d'établir et de maintenir la correction de la langue, certains académiciens sont sujets à négliger les règles dans leur parler courant et même dans leurs écrits. On pourrait citer un romancier justement célèbre qui, à la fin d'un de ses livres, a écrit « *ils se dissolvèrent* » !

Parmi les Parisiens cultivés, nés et élevés à Paris,

on n'en trouverait pas deux qui parlent exactement de la même manière, bien que la norme du français soit fixée dans le détail.

C'est qu'une langue ne se transmet pas comme un outil ; c'est une capacité qu'ont un certain nombre d'hommes de parler suivant un certain système et de comprendre ce qui est dit conformément aux règles de ce système.

L'enfant qui apprend à parler pour la première fois, ou le sujet qui, à un âge quelconque, cherche à s'assimiler une langue autre que sa langue maternelle ne reçoivent pas cette capacité toute faite. Ils doivent se rendre compte de la valeur de ce qu'ils entendent, en confrontant les paroles entendues avec les réalités auxquelles elles s'appliquent et en observant les différences entre les éléments linguistiques perçus par eux, différences souvent délicates. Comme on l'a dit, tout dans le langage n'est qu'opposition : les sons, les formes grammaticales, les mots ne prennent leur valeur qu'en s'opposant les uns aux autres. Qui apprend une langue doit sentir ces oppositions, en apprécier la valeur et s'exercer à les reproduire.

Au cours de cet apprentissage, il y a des faits mal perçus, mal compris, et, parmi ceux qui ont été correctement perçus et compris, tous ne sont pas reproduits quand le sujet s'essaie à parler.

Malgré la complexité des éléments qui constituent une langue, un enfant normal arrive à comprendre d'une façon complète et à reproduire presque sans

variation le langage de ceux auprès desquels il apprend à parler. La puissance d'assimilation du jeune enfant est chose merveilleuse ; dans les trois premières années de sa vie, l'enfant acquiert beaucoup plus qu'il ne fait dans toute la suite. La perfection des acquisitions faites alors dépasse ce qui peut se réaliser plus tard. Quand l'enfant apprend à parler dans un milieu sensiblement homogène, son langage diffère peu de celui de ce milieu. Si donc le changement linguistique se bornait à celui qui résulte de la transmission du langage de génération en génération, il serait lent et il faudrait de longs siècles pour modifier d'une manière essentielle la structure d'une langue. Une langue arrivée à un état d'équilibre et employée par une société homogène est stable ; les changements ne portent que sur des détails et n'affectent pas la structure générale du système.

Mais la plupart des langues ne sont pas arrivées à leur état d'équilibre, et la plupart des sociétés ne sont pas homogènes.

On l'a indiqué déjà : quand une population adopte une langue qui n'était pas la sienne, elle ne parvient ni à en comprendre toutes les délicatesses ni à en reproduire exactement tout le système. Alors les habitants se trouvent parler de manières diverses. Il en est qui continuent à parler leur langue maternelle. Il en est qui ont appris la langue nouvelle, et qui la parlent d'une manière plus ou moins correcte, sui-

vant leur faculté d'assimilation, suivant l'effort qu'ils ont fait, et suivant les circonstances. Le milieu n'a donc plus d'homogénéité. Dans le Midi de la France, où il est une langue d'importation, le français est parlé d'une manière moins une que dans la France centrale, où il est indigène.

Ce cas d'une langue se substituant à un parler ancien est celui où, dès l'abord, la tradition est le plus imparfaite. La modification subie par la langue en pareil cas peut être extrêmement profonde. Ainsi les esclaves nègres des anciennes colonies, en acceptant le français ou l'espagnol, ont entièrement transformé ces langues. Ils leur ont donné une prononciation nouvelle ; ils en ont simplifié la grammaire : le verbe, qui est le seul élément compliqué de la grammaire française, le seul où l'on reconnaisse encore des restes de la grammaire indo-européenne ancienne, est réduit à l'unique forme de l'infinitif dans les parlers français créoles. C'est que le parler de nègres soudanais diffère essentiellement du français et que des hommes qui occupent une situation irrémédiablement inférieure ne sentent pas le besoin d'avoir le beau langage de leurs maîtres.

Les Gaulois, qui parlaient une langue d'un type semblable au latin, et qui ont adopté le latin pour être des citoyens romains et en avoir tous les droits, se sont assimilé le système complet de la langue latine. Le latin qu'on parlait en Gaule, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, était en gros le

même que celui qui se parlait en Italie. Mais il se parlait sans doute avec un « accent » particulier. Les traditions n'étaient pas les mêmes. Et surtout, à côté d'hommes qui avaient bien appris la langue, il s'en trouvait qui l'avaient acquise imparfaitement. Le « milieu » linguistique n'était pas homogène, et le changement linguistique a été plus rapide, plus profond en Gaule qu'en Italie. Dès le ix^e siècle, le français était plus différent du latin par sa structure générale que ne l'était l'italien central.

Là où l'enfant qui apprend à parler n'est pas entouré de gens qui ont exactement une même langue, il est relativement libre ; il peut choisir entre plusieurs des possibilités qui s'offrent à lui, et il peut innover : l'innovation ne choque pas dans un milieu où chacun a en quelque mesure une manière propre de parler comme elle le fait chez des hommes qui appliquent tous les mêmes règles.

D'ailleurs, en rompant la tradition, l'adoption d'une langue nouvelle diminue la stabilité de la langue. Une langue est un système où tout se tient et où le changement d'un détail suffit à disloquer l'ensemble. Par exemple, la distinction délicate de *é* ouvert et de *é* fermé est en français chose essentielle ; des oppositions grammaticales comme celle qui existe entre le futur *je ferai* et le conditionnel *je ferais* en dépendent ; les gens qui ne reproduisent pas exactement cette distinction détériorent du coup la grammaire ; or, les Français du Midi distinguent mal les

voyelles ouvertes des voyelles fermées. La prononciation de l'*e* dit muet, qui tantôt est prononcé et tantôt ne l'est pas, donne aux mots français un aspect caractéristique ; or, les Français du Midi placent mal les *e* muets, prononçant souvent ceux que le français normal laisse tomber et laissant tomber ceux que maintient le français normal. Si le français du Midi était abandonné à lui-même et s'il échappait durant quelques dizaines d'années à l'influence de la France du Nord qui maintient la règle chez les personnes cultivées, il n'en faudrait pas plus pour faire du français méridional une langue ayant un aspect nouveau, différent de l'aspect du français central.

Une langue nouvellement apprise est donc à la fois modifiée, par le fait même de l'adoption, et instable, par suite des différences de parler entre les divers sujets et par suite des altérations qui atteignent certains éléments de la langue, altérations qui ont souvent de grandes conséquences pour l'ensemble du système.

Aussi longtemps que l'unité politique et l'unité de civilisation continuent d'agir, les tendances à la divergence sont combattues d'une manière efficace. Tant que l'Empire romain a subsisté, tant que la civilisation romaine est demeurée pareille dans toutes les provinces, le latin a gardé son unité. Mais, dès le III^e siècle ap. J.-C., la civilisation antique flechit. Au V^e siècle, l'Empire se brise, et chaque province a un sort distinct. Les relations d'un pays à l'autre deviennent difficiles. Chaque région, chaque localité a sa

vie propre. Dès lors le langage se développe d'une manière particulière dans chaque localité. En même temps que l'Empire romain se brise en nations distinctes, la langue latine se brise en langues distinctes. Au ix^e siècle, le français, l'italien, l'espagnol étaient des langues différentes, bien que, en France, en Italie, en Espagne, on n'ait jamais cessé de vouloir parler latin et de croire qu'on parlait latin. L'émiettement du français en parlers régionaux, en parlers locaux au cours du moyen âge exprime l'émiettement de l'autorité au temps de la féodalité.

La réaction n'a pas tardé. Dès qu'il y a eu en France une littérature en langue vulgaire, cette littérature ne s'est pas servie des parlers locaux, mais d'une langue commune. On chercherait en vain dans les *Chansons de geste* le parler de telle ou telle localité ; toutes sont écrites dans une même langue, à quelques détails près. Les textes proprement littéraires en français médiéval sont, pour la plupart, très peu dialectaux. Depuis le xi^e siècle, la tradition de la langue française commune est continue. Cette langue est celle de la royauté qui, partie de l'Ile-de-France, a fait l'unité française.

L'existence de la langue commune a précipité la différenciation des parlers locaux. Si les Français avaient dû, pour s'entendre entre eux, comprendre le parler les uns des autres, on aurait fait effort pour maintenir une certaine unité de parler. Et, tout en comportant des différences dialectales, les parlers français seraient demeurés parallèles les uns aux autres. Mais c'est ou

le latin ou la langue commune qui était l'instrument employé dans les relations entre gens venus de localités diverses. Le parler local n'a plus servi qu'aux relations locales, tout au plus aux relations régionales. Dès lors chaque parler a développé sans frein ce qui lui était particulier. Et l'on est arrivé à cette situation singulière que, sur le territoire français, les parlers locaux diffèrent d'un village à l'autre ; il y a de véritables frontières linguistiques entre des villages distants de quelques kilomètres ; et il ne faut souvent que quelques dizaines de kilomètres de distance pour que des sujets employant chacun le parler de leur village ne s'entendent pas entre eux. Des soldats de la région de Saint-Flour comprennent mal leurs camarades de la région du Puy ; or, il s'agit de jeunes gens dont les parlers appartiennent à un même groupe du gallo-roman méridional.

Les patois disparaissent, on l'a vu, depuis le milieu du XIX^e siècle et en France, et dans la plus grande partie de l'Europe.

Mais l'unité linguistique ne se réalise pas pour cela.

On l'a déjà noté : la langue commune est parlée de manières diverses suivant les régions. En France, les habitudes articulatoires, la grammaire varient de province à province, et la façon de parler la langue commune s'en ressent. Ce n'est pas du centre général que chaque localité reçoit la langue commune. Le français est, en gros, la langue de Paris généralisée.

Mais, dans chaque région, il y a des centres particuliers, où le français a pris des aspects spéciaux. Et ce sont ces centres qui servent de modèles dans des régions d'étendue plus ou moins grande. Les régions de la France ont trop de liens entre elles pour que ces parlars régionaux s'éloignent beaucoup les uns des autres. Mais, ils sont distincts. Le français parlé à Lyon ou à Bordeaux n'est pas celui de Paris.

Si la tendance au régionalisme qui existe depuis quelques années venait à triompher, les français régionaux pourraient devenir sensiblement différents les uns des autres, et il en résulterait, pour l'unité de la langue, un danger. En Allemagne, où à quelques points de vue le régionalisme a conservé de la force, la langue parlée diffère sensiblement de province à province.

Les sociétés modernes ne sont pas homogènes.

Les grandes villes où s'élaborent et se développent les langues communes ne sont composées que pour une partie, souvent pour une minorité, de gens nés dans la ville même. Il y a à Paris des sociétés régionales, qui maintiennent leurs relations régionales, qui se groupent même en partie dans les mêmes quartiers. On entend à Paris tous les « accents » régionaux de la France. Les étrangers sont nombreux dans les grandes villes. Les Parisiens dont la langue est pure sont noyés parmi des gens dont le parler n'a rien de parisien, et l'étranger qui veut à Paris entendre du parisien n'y réussit pas toujours. Le ro-

maniste allemand Koschwitz, venu à Paris pour y faire un livre sur les parlers parisiens, a enregistré le parler de toute une série de personnages célèbres, et il ne s'est pas aperçu que parmi eux il y avait un seul Parisien parlant parisien, le grand romaniste Gaston Paris. Si par hasard Gaston Paris n'avait pas été élevé à Paris, le parisien ne serait pas représenté dans ce livre sur les *Parlers parisiens*.

Il y a des classes sociales. En France, un homme cultivé ne parle pas comme un homme du peuple ; le parisien des Champs-Élysées n'est pas celui de la Sorbonne qui diffère beaucoup de celui des faubourgs. Il y a loin du parler d'un Parisien lettré à celui d'un Parisien des quartiers ouvriers. Chaque différence dans le degré de culture se marque dans la langue. On observe à Londres des différences égales ou plus grandes encore entre le parler des hautes classes et celui du bas peuple.

Les différences de ce genre sont plus ou moins sensibles suivant que la langue commune est fixée depuis plus ou moins longtemps et que les forces de conservation doivent résister à des tendances plus ou moins puissantes vers certains changements. Le russe d'un lettré diffère moins de celui d'un illettré que le français, l'anglais, l'italien d'un homme cultivé ne diffère du langage employé dans des classes sociales inférieures. Toutefois, ces différences tendent à s'atténuer, même dans l'Europe occidentale, parce que la population s'instruit de plus en plus, lit de plus

en plus, et devient ou veut devenir de plus en plus « bourgeoise ».

Les hommes se groupent de façons diverses, et chaque groupement a des manières de parler spéciales. Suivant les groupements professionnels ou sportifs, le vocabulaire présente toutes sortes de particularités, si bien que la langue d'un groupement devient aisément inintelligible à tous ceux qui n'en font pas partie.

L'exemple le plus typique de ces vocabulaires spéciaux est fourni par la langue des éléments sociaux irréguliers, voleurs, vagabonds, mendiants, qu'on nomme l'*argot*. Il y a des *argots* dans toute l'Europe. En France, on suit l'*argot* depuis le xv^e siècle ; et il existait assurément auparavant. Le grand poète Villon a composé en argot des ballades qui sont peu intelligibles, mais dont la clé a été livrée en partie par un petit vocabulaire argotique conservé dans le dossier d'un procès criminel de l'époque de Villon, et où sont expliqués certains mots employés par la bande de malfaiteurs à laquelle Villon était affilié. Le vocabulaire argotique s'est perpétué depuis lors ; quelques textes permettent d'en suivre le développement. Il n'a pas cessé de se transformer afin de demeurer inintelligible aux non-initiés.

Les élèves d'une même école, les soldats qui sont incorporés dans le même régiment et qui habitent la même caserne, les ouvriers qui travaillent dans le même atelier ont chacun des vocabulaires spéciaux.

Ils se plaisent à employer des mots et des manières de s'exprimer qui n'ont pas cours hors de leur cercle. Le lexique d'un ouvrier n'est pas celui d'un employé de commerce, et celui-ci diffère à son tour de celui d'un étudiant des Universités. Partout où un certain nombre de gens ont le sentiment de former un groupe à part, ils ont aussi, en quelque mesure, un vocabulaire à part.

Mais variété de vocabulaire ne signifie pas différence de langues. Une langue est définie par sa prononciation et sa grammaire. Or, les argots, les langues de métiers, d'écoles, de sports n'ont ni prononciation propre, ni grammaire propre. Ils ne se distinguent que par le vocabulaire, et souvent aussi par les tours de phrase.

Si l'on tient compte de toutes les différences, différences régionales et locales, différences de classes sociales, particularités de vocabulaire des argots et des langues spéciales, on constate qu'une grande langue moderne a des aspects très divers.

Ces différenciations sont de grande conséquence pour le développement des langues. La principale demeure la différenciation suivant les lieux, qui aboutit à faire d'une langue commune un groupe de dialectes distincts, puis des langues vraiment différentes, dont finalement on n'aperçoit même plus les ressemblances.

CHAPITRE XI

LES DIALECTES

Si, comme il arrive durant les périodes où se dissolvent des États unifiés et où la civilisation est en régression, une langue une a son développement propre dans chacune des localités où elle est parlée, les changements se produisent indépendamment en chaque endroit. Mais, d'une part, ces changements résultent de l'état de choses antérieur qui est, par hypothèse, sensiblement le même partout, et, de l'autre, il y a, en quelque mesure, une action mutuelle des parlers voisins les uns sur les autres, puisque les habitants d'une même région ont nécessairement des rapports entre eux, si trouble que soit l'état du pays, si forte que soit la régression de la civilisation. D'ailleurs, les conditions variées, et en partie inconnues, des changements linguistiques sont les mêmes en tout ou en partie sur des domaines étendus et produisent des effets analogues. Il se réalise alors ce que l'on nomme des *dialectes*.

Au sens où les linguistes entendent le mot, il y a

dialecte là où des parlers sensiblement identiques à un moment donné, évoluant d'une manière indépendante, ont réalisé un ensemble d'innovations communes, et où, par suite, les sujets parlant une même langue, tout en utilisant chacun leur parler local, ont le sentiment de former un groupe linguistique particulier.

Un dialecte ainsi défini ne saurait avoir de limites géographiques précises. Car chacune des innovations linguistiques qui le caractérisent a ses limites propres. Par exemple, en France, à date ancienne, le français du Nord et les parlers méridionaux ont constitué deux « dialectes ». Et, surtout si l'on envisage les termes extrêmes, les parlers qui appartiennent à chacun des deux groupes de dialectes ont un grand nombre de traits par où ils s'opposent. Mais chacun des faits caractéristiques a son aire particulière. Entre les parlers nettement septentrionaux et les parlers nettement méridionaux, il y a donc une sorte de zone de transition, traversée par diverses limites de faits linguistiques.

Le plus net, le plus constant des faits qui distinguent les parlers du Nord de ceux du Midi est le traitement de la voyelle *a* sous l'accent, qui est *a* dans le Midi, *é* dans le Nord ; on dit dans le Nord *aimer* et dans le Midi *amar*, en face du latin *amare*, et un même nom de lieu est de la forme *Nérac* dans le type méridional, *Néret* (avec un *-t* purement graphique) dans le type septentrional.

Mais tel autre fait non moins caractéristique a des limites différentes de celles du traitement de *a*. Ainsi, le *p* latin placé entre des voyelles ou entre des éléments équivalents devient *b* dans le Midi, *v* dans le Nord ; le latin *capra* est représenté par *cabra* dans les parlers méridionaux, par *chèvre* en français ; or, dans ce même village de Néret (Indre), dont le nom fournit un bon exemple du passage septentrional de *a* à *e*, le *p* entre voyelles donne *b*, comme dans le Midi, et non *v* ; une *chèvre* y est une *chyeb*, et ainsi dans tous les cas analogues.

On arrive souvent ainsi à localiser exactement la forme des mots. Par exemple, la finale gallo-romaine *-iacum*, fréquente dans des noms propres de lieux qui servent aussi de noms de famille, aboutit à *-(y)ac* dans le Midi, à *-a* (écrit *-at*) au Nord de la Gascogne, à *-é* (écrit *-et*) dans une zone au Sud de la Loire, à *-i* (écrit *-y*) plus au Nord. Un même nom latin, de la forme *Miliacum* sans doute, donne ainsi *Meilhac* (où *lh* note *l* mouillée) en Gascogne, *Meillat* en Limousin, dans la Creuse, et jusqu'à la limite Sud du département de l'Allier, *Meillet* en Poitou et au Sud du département de l'Allier (dans le village de Saint-Désiré, Allier, d'où la famille de l'auteur de ce livre est originaire), *Meilly* plus au Nord.

Le *dialecte* devient plus ou moins saisissable suivant les circonstances historiques.

Là où chaque parler se développe d'une manière autonome, en subissant peu l'action des parlers voi-

sins, le dialecte demeure vague, même si les innovations communes sont nombreuses. Car le domaine où se produit une innovation ne concorde jamais au juste avec le domaine où s'en produit une autre. Alors le dialecte n'a sa netteté que dans une zone centrale où toutes les innovations sont réunies ; ailleurs, les concordances sont imparfaites et l'on parle de zones de transition.

Quand les habitants de tout le domaine parlant le dialecte ont entre eux des rapports fréquents et qu'il se constitue des centres régionaux de quelque importance, les sujets parlants imitent d'ordinaire le parler d'un même centre. Et le dialecte prend un caractère défini.

L'unité linguistique véritable résulte toujours d'une unification, et cette unification a lieu en vertu d'une volonté plus ou moins consciente des sujets parlants. Ainsi, le provençal est devenu un dialecte caractérisé, et de même le gascon, tandis que, dans le centre de la France, il ne s'est produit nulle part un dialecte dont les sujets parlants aient pris conscience. Il y a en Allemagne des dialectes parce que la féodalité y a laissé des Etats ayant une autonomie ; il n'y a presque pas de dialectes en France, surtout dans la France du Nord, parce que la royauté centrale y a été puissante de bonne heure.

Bien des discussions qui se sont élevées sur les limites de telle ou telle langue sont vaines. On en aperçoit la vanité quand on sait que les dialectes

n'ont pas de limites définies, et qu'il n'y a de limites exactes que de chaque fait linguistique en particulier.

Les parlers slaves méridionaux couvrent un domaine continu depuis le Nord-Ouest, avec les premiers parlers slovènes, au voisinage des parlers allemands et italiens du Tyrol et de la Vénétie, jusqu'au Sud-Est, avec les derniers parlers macédoniens et bulgares, sur les bords de la mer Egée et de la mer Noire. Dans cet ensemble continu, où l'on observe un grand nombre de limites de faits particuliers, mais où nulle part on ne peut marquer une frontière entre deux dialectes caractérisés, il s'est constitué dans le passé deux groupes, l'un au centre, le type serbo-croate, l'autre à l'Est, le type bulgare. Au XIX^e siècle, lors de la renaissance des nations slaves, il a été créé là, sur la base des parlers de deux régions très éloignées l'une de l'autre, deux langues communes, qui s'écrivent, le serbo-croate et le bulgare, et l'on a même tenté de constituer de toutes pièces une langue commune slovène. Le serbe et le bulgare communs, employés l'un dans l'État serbe, l'autre dans l'État bulgare, sont venus s'affronter. Mais là où, par suite des circonstances, les langues communes n'ont pu se répandre, comme il est arrivé en Macédoine où le régime turc a subsisté jusqu'aux guerres balkaniques, on ne peut trouver aucune frontière linguistique.

Les parlers de Macédoine sont une partie de l'ensemble slave méridional ; ceux qui les parlent pour-

ront, suivant les circonstances, prendre pour langue commune le serbe ou le bulgare. Leurs parlers, différents entre eux, ne sont ni vraiment serbes ni vraiment bulgares. Les maîtres d'école bulgares ou bulgarisés ont exercé en Macédoine une forte action ; et c'est ce qui a donné occasion aux Bulgares de revendiquer le pays pour leur langue commune. Mais si les politiciens ont réclamé les parlers de Macédoine pour tel ou tel groupe, les linguistes désintéressés ont toujours réservé leur opinion. En réalité ces parlers n'appartiennent en propre ni à l'un ni à l'autre des deux groupes qui se les disputent. C'est la politique qui décidera de l'avenir linguistique de la Macédoine.

Pour qu'il y ait une limite linguistique nette, il faut que deux langues distinctes, parties de centres éloignés, s'étendent en allant à la rencontre l'une de l'autre jusqu'au moment où elles viennent se toucher. On arrive alors à des limites comme celles du français, de l'allemand et de l'italien en Suisse, du français et du flamand en Belgique. Mais la différenciation spontanée d'une langue commune sur un domaine étendu ne donne lieu qu'à des parlers de transition. Elle exclut toute limite précise de dialectes.

Si, entre les parlers slaves méridionaux, on peut souvent trouver nettement des limites, c'est que la région qu'ils couvrent a eu une histoire très troublée, et qu'il s'y est produit des migrations nombreuses.

Ainsi la limite actuelle entre les parlars serbo-croates et les parlars slovènes est bien tranchée ; mais, c'est que des populations employant des parlars du type serbe dit *chtokavien* sont venues s'interposer entre les populations employant des parlars slovènes et celles qui emploient les parlars serbes dits *tchakaviens*, qui forment la transition entre le *chtokavien* et le slovène. Une limite linguistique tranchée résulte toujours de quelque accident historique.

CHAPITRE XII

LES LANGUES SAVANTES

A des parlars vulgaires qui avec le temps se différencient à l'infini se superposent souvent des langues savantes qui sont les mêmes sur de vastes domaines.

Quand, à partir du v^e siècle environ, les parlars régionaux et locaux se sont mis à diverger fortement dans les pays de langue latine qui constituaient la partie occidentale de l'Empire romain, et qu'ils ont pris un aspect nouveau, on a continué cependant d'écrire le latin classique. Les auteurs y réussissent médiocrement à l'époque mérovingienne parce que la culture subissait une baisse; mais même alors on se rapproche autant qu'on le peut du latin correct de l'époque impériale; la langue écrite est un latin classique où se glissent des vulgarismes. Avec la renaissance des études antiques à l'époque carolingienne, on revient à un latin classique sensiblement correct.

Il se constitue alors, à côté des langues vulgaires qui ont désormais leur autonomie, une langue sa-

vante qui est celle de l'Église et de la science, en un mot de toute la culture intellectuelle de l'Europe occidentale durant le moyen âge. Le latin sert dès lors de langue savante non seulement dans les pays romans, où il était traditionnel, mais dans toutes les parties de l'Europe qui se rattachent à l'Église de Rome. Le latin est la langue savante de l'Irlande, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, et les plus anciens monuments qu'on ait de l'irlandais, de l'anglais, de l'allemand sont des gloses destinées à faciliter la lecture de textes latins. L'Église catholique romaine a maintenu au latin son caractère impérial, sa « catholicité », c'est-à-dire sa généralité, après la ruine de l'Empire romain.

Quand se fondent les Universités de l'Europe occidentale, le latin est partout leur seule langue. Lorsqu'un écrivain comme Dante s'adresse au grand public, il écrit en italien ; lorsqu'il s'adresse aux lettrés, il écrit en latin. Les littératures en langue vulgaire ne comportent d'abord que de la poésie, épique, courtoise ou populaire. Les premiers textes en prose sont des récits d'hommes de guerre, comme Villehardouin ou Joinville, qui racontent ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu.

Durant le moyen âge, les savants de l'Europe occidentale, de l'Espagne jusqu'à la Pologne, de l'Écosse et de la Suède jusqu'à la Sicile, n'ont eu qu'une même langue. Un professeur, un étudiant passaient

d'une Université à l'autre sans éprouver d'autre embarras que celui qui résultait des manières, diverses suivant les pays, de prononcer le latin. Les mêmes écrits se lisaient partout. Cet état de choses a duré jusqu'à l'époque moderne.

Il a fallu le grand mouvement de la Réforme et de la Contre-réforme, quand on a voulu atteindre le public même, pour faire écrire en langue vulgaire de véritables ouvrages théologiques. Les polémiques entre catholiques et réformés, entre jansénistes et jésuites ont beaucoup servi au développement de la prose française au xvii^e siècle ; l'Italie et l'Espagne, où il n'y a pas eu de luttes de ce genre, ont beaucoup moins développé la prose en langue nationale.

Le latin était encore au xvii^e siècle la langue de la science et de la philologie, et ce n'est qu'accessoirement qu'un Descartes a écrit en français ; le latin était encore pour lui le mode d'expression normal des idées philosophiques. A travers le français de Descartes, on sent le latin ; on a l'impression que la pensée philosophique se faisait chez lui en latin. La publication en français du *Discours de la Méthode* (en 1637) marque un moment capital dans le développement du français littéraire, et si bien qu'on a dû traduire très vite en français les *Méditations* que Descartes a publiées en latin.

Ce n'est qu'au xviii^e siècle que le latin cesse d'être la langue commune des savants et des philosophes. La décadence des Universités, dont il était la langue habituelle, a aidé à sa ruine.

La Réforme, en séparant de l'Église de Rome une partie de l'Europe occidentale, a fait abandonner, là où elle a prévalu, l'usage du latin dans le culte. Elle a beaucoup contribué à ôter au latin son caractère universel.

Au *xix*^e siècle, le latin savant n'était plus qu'une survivance. Là même où certaines publications des Universités se faisaient encore en latin, la langue vulgaire était celle qu'on employait dans les cours. L'usage d'imposer aux candidats au doctorat ès lettres la composition d'une thèse en latin à côté d'une thèse en français s'est perpétué en France durant tout le *xix*^e siècle. Mais la thèse latine est devenue peu à peu un simple pensum ; quand on a cessé de l'exiger, l'obligation de l'écrire en latin l'avait réduite à n'être qu'un accessoire le plus souvent sans importance. Peu de candidats savaient exposer en latin les idées actuelles, et quand on envoyait à un savant étranger une thèse latine, on s'exposait à voir exprimer le regret qu'un travail offrant un intérêt soit écrit en latin.

Ainsi le latin, qui vit encore dans l'usage courant sous les formes nouvelles des langues romanes, est mort comme langue savante. Seuls, quelques philologues attardés s'en servent encore.

La science européenne a du coup perdu sa langue commune.

L'Église catholique romaine emploie le latin comme langue rituelle : les offices se récitent en latin, les

prêtres lisent en latin leurs prières journalières. Mais la lecture et le chant des offices sont faits dans des conditions telles que même ceux qui entendent le latin ne peuvent guère comprendre ; le plus souvent les chantres ne comprennent pas ce qu'ils chantent ; et les prêtres eux-mêmes ne semblent pas toujours suivre de près le sens des paroles latines qu'ils prononcent. Tout ce qui, parmi les choses religieuses, doit être compris se fait dans les langues nationales.

La perte d'une langue savante commune comme était le latin a causé une gêne évidente. Mais il serait vain de la déplorer, et personne ne songe à revenir à l'état aboli.

L'usage d'une langue morte comme langue savante a du reste de grands inconvénients.

D'abord l'habitude de s'exprimer dans un idiome fixé une fois pour toutes immobilise pour ainsi dire la science. Une langue fixée est commode pour une science traditionnelle, dont les idées se renouvellent peu ; elle est une entrave pour une science neuve dont les principes changent, dont les doctrines se transforment sans cesse. Le latin ne se prête naturellement pas à l'expression des idées modernes, et l'on n'arrive que par des artifices à les rendre avec les ressources d'une langue ancienne.

En ramenant le latin médiéval à l'usage classique, les humanistes de la Renaissance du xv^e et du xvi^e siècles ont contribué à ruiner définitivement l'emploi

du latin savant. Peut-être que si le latin médiéval avait continué de s'employer sans prétendre à la correction classique, et en s'adaptant aux idées nouvelles, il aurait pu demeurer, au moins en partie, la langue savante de l'Europe. Mais dès qu'il revenait au cicéronisme, il ne pouvait servir commodément à rendre la pensée moderne. Du jour où ils ont rendu — ou cherché à rendre — au latin écrit sa pureté antique, les humanistes ont décidé de sa perte.

Mais, même si ne s'était pas produit ce retour au passé, une langue qui, comme le latin écrit depuis le ^v^e siècle, a perdu le contact avec toute langue courante, se fixe trop pour rendre, avec la souplesse, avec la fluidité qu'elle doit avoir, une pensée qui prétend suivre dans tous leurs détours les faits naturels et sociaux. Une langue purement savante comme le latin du moyen âge interpose entre la pensée et la réalité comme un écran. L'obligation, malheureusement inévitable, où sont les savants d'acquérir les résultats acquis avant eux, de se conformer ainsi à la pensée de leurs prédécesseurs est déjà une lourde entrave au progrès de la science : après s'être ainsi plié, il faut une force singulière pour se redresser et pour voir directement les faits, pour ne pas développer simplement des idées une fois adoptées. Le fait d'employer une langue propre à la science rend plus difficile encore de se mettre en face de la réalité, de se rendre indépendant des formules apprises.

Les mathématiciens, qui opèrent avec des notions

rigoureusement abstraites, ont pu continuer, même au XIX^e siècle, à utiliser parfois un latin conventionnel. Une langue fixée n'a pas, pour leur science, de grands inconvénients. Il en va autrement des physiciens, et plus encore des naturalistes ou des sociologues.

La perte d'une langue commune a été un mal. Mais, au fur et à mesure que, depuis le moyen âge, les savants se sont efforcés de voir mieux la nature telle qu'elle est et de remplacer les enseignements traditionnels par des doctrines fondées sur la seule observation des faits, le latin est devenu moins capable d'être la langue de la science.

En tant qu'il a été fixé comme langue savante, le latin est un calque du grec avec les éléments du vocabulaire latin et quelques mots empruntés au grec. Le rôle de Cicéron, par exemple, a été de transposer en un latin élégant et idiomatique la rhétorique et la philosophie grecques. Le christianisme, dont la langue principale a d'abord été le grec, a contribué à son tour à augmenter cette influence du grec sur le latin. On n'est sûr d'avoir compris la valeur exacte d'un mot philosophique ou technique en latin que lorsqu'on connaît le mot grec dont il est l'équivalent, tant en général le vocabulaire latin savant est une simple transposition du vocabulaire grec correspondant. Même le droit, qui est la création la plus originale de Rome, a son origine en Grèce : ce n'est assurément pas un hasard que le nom de la « peine »,

poena, soit en latin un emprunt au grec. Et c'est pour cela que le latin n'a pas déplacé le grec en Orient : l'imitation n'a pas eu un prestige suffisant pour remplacer l'original.

Dans les pays de langue grecque, comme dans ceux de langue latine, les écrivains sont demeurés fidèles à l'usage une fois fixé. Dès le 1^{er} siècle ap. J.-C., la langue qu'emploient les écrivains grecs ou latins est éloignée de l'usage familial. Des textes grecs qui, comme ceux du Nouveau Testament, ont été écrits par des demi-lettrés pour le peuple, sont dans une langue qui diffère sensiblement de celle des lettrés. La découverte de textes grecs non littéraires — lettres, rapports, pièces de procès, brouillons, comptes — sur des papyrus conservés en Égypte a montré que les particularités non classiques de la langue du Nouveau Testament ne tiennent pas à l'origine étrangère des auteurs, mais au fait qu'ils s'éloignaient moins que les écrivains de l'usage de la langue parlée en leur temps.

Tous ceux qui ont écrit à l'époque byzantine se sont ainsi conformés plus ou moins à l'usage de la langue littéraire commune de l'époque hellénistique. Les variations en plus ou en moins tiennent au degré de culture des auteurs, et aussi à leur époque : il y a eu, à Byzance comme en Occident, des périodes de déclin de la culture, puis de renaissance. Le grec qu'on voulait écrire était presque toujours du grec normal, non du grec vulgaire. Et jusqu'à présent le grec ne

s'est pas émancipé de l'usage ancien. Tandis que le grec actuellement parlé est loin du grec classique, la langue écrite vise presque toujours à s'en rapprocher. Des éléments nombreux et influents de la population s'opposent à ce qu'on écrive la langue vulgaire, telle qu'elle se parle, et, quand par exemple on a « traduit » en grec d'aujourd'hui les textes sacrés, il y a eu à Athènes des émeutes contre les « vulgaristes ».

Toutefois, en Orient, le grec, qui avait été, du III^e siècle av. J.-C. jusqu'au début de l'ère chrétienne, et même après, la langue commune de civilisation, n'a pas joué le même rôle que le latin en Occident. A la suite des expéditions d'Alexandre, il s'est fondé des royaumes de civilisation hellénique en Égypte et dans l'Asie antérieure jusqu'à l'Inde. Mais bientôt l'hellénisme a reculé de l'intérieur de l'Asie vers la côte qui a toujours été le domaine propre des Grecs. Sous l'Empire romain, le grec commun est demeuré la langue de civilisation des parties de l'Empire où il dominait auparavant ; mais il a cessé de s'étendre. Et, en propageant le christianisme, l'Église d'Orient n'a pas répandu le grec comme l'Église d'Occident répandait le latin. Elle n'a pas conservé l'unité qui caractérise l'Église d'Occident : il y a une Église romaine, il n'y a pas d'Église byzantine.

En Occident, on a parfois commenté ou paraphrasé en langue du pays les textes sacrés du chris-

tianisme ; on ne les a traduits que tard. En Orient, on les a traduits presque dès le début.

En Syrie et en Mésopotamie, il y avait une langue sémitique qui était devenue une langue commune, l'araméen ; elle a fourni de bonne heure aux Perses la langue de leurs bureaux, où ils avaient des fonctionnaires écrivant en araméen. On a traduit les textes sacrés du christianisme en une forme de l'araméen, le syriaque. Et il s'est développé une littérature chrétienne en syriaque.

L'évêque Wulfila, d'une tribu de Gots établis dans les Balkans, a traduit la Bible en gotique au iv^e siècle, et, si le gotique n'est pas demeuré depuis une langue commune, c'est que, trop dispersés, les Gots se sont fondus dans d'autres nations. Mais la traduction de Wulfila a servi aux Gots durant plusieurs siècles.

Les Arméniens ont traduit la Bible dès le v^e siècle d'après la tradition, et, en tout cas, antérieurement au viii^e siècle. Il s'est développé chez eux une importante littérature toute chrétienne. L'Église arménienne est de type oriental, mais autonome, indépendante des Églises d'Orient comme de l'Église romaine.

Plus tard que les Arméniens, vers le x^e siècle, les Géorgiens se sont donné à leur tour un alphabet, une traduction des textes saints, une littérature chrétienne.

En Égypte, où la langue ancienne du pays subsi-

stait et où le grec s'y était juxtaposé sans l'éliminer, dans les provinces de l'intérieur surtout, il y a eu une littérature chrétienne écrite dans la forme nouvelle qu'avait prise la langue, qu'on appelle alors le copte. Les alphabets dont on se servait pour noter l'égyptien ancien et dont l'usage s'était encore maintenu à l'époque des Lagides et même des empereurs romains étaient alors abandonnés, et, comme pour le gotique et pour l'arménien, on a créé un alphabet nouveau sur le modèle grec.

Au ix^e siècle, des apôtres slaves, venus de la région de Salonique, Cyrille et Méthode, ont, pour un prince morave, créé un alphabet slave sur le modèle grec et traduit en slave les livres saints. Ç'a été le commencement d'une littérature slave chrétienne. Ces prêtres ont rencontré à Rome une forte opposition. Néanmoins la traduction a été faite, la littérature slave fondée. Et la langue écrite ainsi constituée a servi aux Églises slaves qui se sont rattachées à l'Église d'Orient. Ainsi les peuples de langue slave ont été coupés en deux groupes, les uns appartenant à l'Église romaine, les autres au groupe des Églises orientales, les premiers se servant du latin comme langue savante, les autres du slave écrit constitué par les premiers traducteurs. Aujourd'hui même, les Serbo-Croates se divisent entre les deux Églises, les Croates écrivant avec l'alphabet latin et les Serbes avec l'alphabet cyrillique une langue commune qui est la même pour les deux parties de la nation.

A l'Est de l'Europe, il y a eu autant d'alphabets, de langues écrites, de traductions des livres saints qu'il y avait de nations ayant conscience de leur existence propre. La tradition de ces différences s'est maintenue. Le vieux slave, constitué par les premiers traducteurs, a pris des aspects divers chez les Bulgares, chez les Serbes, chez les Russes. L'alphabet cyrillique employé par les Bulgares, les Serbes et les Russes est au fond le même ; mais il a subi des adaptations diverses pour noter le bulgare, le serbe et le russe actuels ; la concordance n'est plus entière.

A la civilisation une de l'Europe occidentale, que caractérise l'usage du latin comme langue commune, et qui a gardé jusqu'à présent comme symbole de son ancienne unité l'usage d'un même alphabet, l'alphabet latin, s'opposent donc en Orient des civilisations chrétiennes nationales, pourvues chacune d'un alphabet propre, d'une langue littéraire propre. A ces littératures, la littérature grecque chrétienne a fourni des modèles ; la littérature classique, antérieure au christianisme, est demeurée à peu près sans action. A ce point de vue encore, l'Orient se distingue beaucoup de l'Occident, où l'intérêt pour le latin classique n'a jamais manqué tout à fait et où a toujours été maintenu le lien avec l'antiquité. Seuls, les Grecs ont continué de s'intéresser au grec antique.

Les Arméniens connaissent encore un peu la philosophie grecque, sous une forme toute scolastique.

Les Slaves l'ignorent presque totalement. Et assez vite même, les nations orientales se sont séparées de l'influence grecque chrétienne. Chacune a tendu à être autonome, le plus possible. En face de la civilisation latine d'Occident il y a en Orient des civilisations purement chrétiennes et nationales à la fois.

En Occident, le latin est devenu la langue savante de pays qui, comme l'Irlande ou l'Allemagne, n'ont jamais fait partie de l'Empire romain. Dans l'Est de l'Europe et en Asie Mineure, les nations qui ont été christianisées n'ont été hellénisées en aucune mesure ; elles ont perdu leur culture propre ; mais elles ont gardé leurs langues. Et il y a eu autant de langues savantes que de nations. L'unité ancienne a été ainsi brisée dès l'abord.

L'usage des langues savantes n'est pas limité au monde gréco-romain et aux nations chrétiennes qui ont reçu l'héritage gréco-romain. On en observe partout, et à toute époque.

Dès une antiquité relativement reculée, en Babylonie et en Égypte, il s'est constitué des langues savantes, pourvues chacune d'un alphabet propre, très compliqué, et où des procédés idéographiques et phonétiques coexistaient. Chacune de ces deux langues a duré un long temps ; on les suit, le babylonien, depuis les plus anciens textes, de la fin du troisième millénaire avant l'ère chrétienne, jusque

pendant la période achéménide où la ruine de Babylone et de l'Assyrie en détermine la disparition, et l'égyptien, depuis le temps de l'Ancien Empire jusqu'à l'époque des Lagides, où le grec l'a remplacé comme langue savante.

Dans l'Inde, le sanskrit classique a pris sa forme arrêtée durant les siècles qui ont immédiatement précédé l'ère chrétienne, c'est-à-dire en même temps que se fixait le grec commun de l'époque hellénistique. Depuis, le sanskrit est demeuré la langue savante de toute l'Inde brahmanique ; il a aussi servi au bouddhisme, dans le Nord. Du 1^{er} au x^e siècle ap. J.-C. environ, le sanskrit s'est largement répandu en Asie Centrale, au Nord de l'Himalaya ; des textes sanskrits ou traduits du sanskrit ont été retrouvés dans le Turkestan chinois. C'est une culture sanskrite que continuent les langues des textes récemment retrouvés en Asie Centrale : l'une de ces langues, parlée dans la région de Koutcha et de Tourfan, formait un groupe à part parmi les langues indo-européennes ; une autre, qui se parlait à Khotan, appartenait aux dialectes iraniens orientaux. L'une et l'autre ont actuellement disparu.

Dans le Sud de l'Inde, vers le même temps, il s'est fixé une autre langue savante du bouddhisme, le pâli, qui est demeurée la langue sacrée de tout le bouddhisme méridional, à Ceylan, en Birmanie, au Siam, au Cambodge.

Il y a donc eu dans l'Inde deux grandes langues savantes, qui s'emploient encore maintenant bien qu'elles ne soient plus que des survivances religieuses, et que partout la civilisation moderne s'exprime autrement. Ces langues ont eu un grand rayonnement jusqu'en Chine, en Indo-Chine, et dans les îles malaises.

Dans le groupe sémitique, la langue savante araméenne n'a fait qu'une fortune médiocre : la culture araméenne n'a jamais été originale. Mais il s'est créé en Arabie au VII^e siècle une langue savante nouvelle, qui, avec l'extension de l'islamisme, a pris un rôle immense. L'alphabet sémitique a reçu les additions nécessaires pour s'adapter à la prononciation de l'arabe. Jusqu'à présent, l'ancien arabe est demeuré la seule langue écrite dans le monde de langue arabe ; il subit des changements, des réductions ; on prononce les mêmes mots de façons différentes suivant les lieux. Mais la graphie, qui ne note pas les voyelles, dissimule les différences profondes qui séparent les parlers arabes d'une extrémité du domaine à l'autre. Et les mêmes textes écrits peuvent être compris partout. Alors que l'unité de l'arabe parlé est brisée, l'unité de l'arabe écrit demeure. En même temps, l'arabe reste pour tous les Musulmans de langue perse, ou turque, ou indienne, ou africaine, la langue savante par excellence ; il est pour eux ce qu'est le latin pour un catholique : le

nombre des mots arabes qui ont passé dans les langues des peuples islamiques est énorme, et les lettrés qui connaissent l'arabe en introduisent constamment de nouveaux.

A côté de l'arabe, une seule langue de l'Islam a réussi à devenir une grande langue commune de civilisation, le persan.

Lors de la réaction nationale qui, avec les Arsacides, puis surtout avec les Sassanides, a restauré un État iranien après la destruction de l'empire achéménide par Alexandre le Grand, il s'était constitué une langue de civilisation, le pehlvi, qui a joué un grand rôle en Asie du III^e au VII^e siècle ap. J.-C. ; et l'on a encore beaucoup de textes en cette langue. Les populations de langue iranienne ont compris alors de quelle importance était la possession d'une langue écrite nationale pour un peuple vis-à-vis de l'étranger.

L'islamisation a fait subir à cette langue de la Perse une éclipse. Beaucoup d'Iraniens ont écrit dans la grande langue de civilisation de l'Islam, l'arabe, et la culture arabe doit à ces Iraniens une large part de son originalité. Mais quand un État persan s'est rétabli, la langue littéraire perse a reparu sous une forme un peu plus moderne, et, notée avec l'alphabet arabe légèrement enrichi, elle a fourni l'une des littératures les plus personnelles et les plus riches qui soient.

A partir du IX^e siècle, le persan est devenu dans

une grande partie de l'Asie Centrale une langue générale de communications, et une langue de cour. Depuis, la décadence de l'État perse a fait perdre au persan beaucoup de son importance. Mais l'influence qu'il a exercée sur la langue des Indous islamisés et des Turcs montre quelle a été son importance, et son rôle n'est pas achevé. Le persan demeure la seule langue littéraire, la seule langue commune de tous les peuples islamiques parlant des dialectes iraniens, de la Caspienne au golfe Persique, du Caucase à l'Inde.

Le cas du chinois est plus remarquable encore que celui de l'arabe. Les parlers chinois sont très différents les uns des autres, et, actuellement, un Chinois du Nord parle en réalité une autre langue qu'un Chinois du Sud, tant les divergences sont grandes. Mais l'écriture, qui est idéographique en son principe, et non phonétique, permet de lire partout les mêmes textes sans difficulté, de sorte qu'une même langue écrite, prononcée de manières diverses, sert dans tout le pays. Il y a plus. Les langues d'Extrême-Orient, qu'on ne peut ramener à une même famille, ont cependant des structures semblables. Essentiellement différent du chinois, l'annamite par exemple se compose, comme le chinois, de mots monosyllabiques, et, comme le chinois, n'a pas de flexions grammaticales. On peut donc lire, avec des mots annamites, un texte écrit en caractères chinois : il y a un sino-annamite. On peut, dans un texte japonais,

insérer des caractères chinois, qui se lisent autrement qu'en chinois, mais qui rendent le même sens. Ainsi la langue chinoise écrite est en Extrême-Orient un instrument universel de civilisation, et beaucoup de gens qui sont incapables de causer les uns avec les autres arrivent à s'entendre quand ils ont à la main le pinceau à tracer des caractères.

Les grandes langues de civilisation forment un lien entre des hommes dont la langue courante est en partie autre. Ce sont les langues des élites intellectuelles qui conservent les doctrines acquises dans chaque groupe de l'humanité, qui posent des idées nouvelles, qui transmettent la science et qui la font avancer. Par suite, elles fournissent à toutes les langues diverses et souvent de familles diverses, appartenant à un même groupe de civilisation, un fonds commun de mots savants et de manières de s'exprimer. Leur influence linguistique est immense.

Ce n'est pas son rôle dans le commerce, ce n'est même pas son rôle dans la politique qui donne à une langue une influence ; c'est l'usage qui en est fait dans les choses de l'esprit.

La langue d'une dynastie comme la dynastie achéménide, qui a dominé, durant deux siècles, de l'Inde à l'Égypte et à la mer Égée, de la Caspienne au golfe Persique n'a exercé aucune action, parce que l'empire perse n'a pas eu de civilisation propre, ni de littérature ; et le rôle relativement grand joué par

une langue de civilisation de valeur médiocre comme l'araméen, depuis l'Égypte jusqu'à la Babylonie, durant la domination des rois achéménides, tient précisément à ce que la langue de ces princes, le perse, n'était pas une langue cultivée.

Si l'hébréo-phénicien a eu de l'influence, ce n'est pas parce que les Phéniciens ont créé un grand empire colonial et ont fait un important commerce dans la Méditerranée et jusque sur les rives de l'Océan, c'est parce qu'une tribu de l'arrière-pays a eu un grand mouvement religieux et que des Hébreux ont composé le recueil qui est devenu le « Livre » par excellence, la *Bible*.

Dominés au moins en partie, à tous les moments de l'histoire, par les Perses achéménides, puis par les Macédoniens, puis par les Romains, les Grecs ont fourni au monde moderne le premier modèle des langues de civilisation.

Encore maintenant, alors que le latin n'est plus la langue savante de l'Europe et que peu de gens sont capables de l'écrire ou même de le lire couramment, les études latines sont un trait d'union entre les hommes cultivés des pays de civilisation européenne.

Mais le latin ne sert plus, ne servira plus de langue commune. Il y a eu en Europe, ou du moins en Europe occidentale, une langue de civilisation commune ; il n'y en a plus. Et l'Europe actuelle appartient aux langues nationales.

CHAPITRE XIII

NÉCESSITÉ DES LANGUES NATIONALES

Le trait qui domine le développement linguistique depuis le début du XIX^e siècle est la fixation des langues nationales. Toute nation qui prend conscience d'elle-même veut avoir sa langue écrite, sa langue de culture qui lui soit propre.

Le nombre des langues écrites tend à s'accroître sans cesse. Des groupes de parlers qui ne servent qu'à des ruraux comme le lituanien ou le lette reçoivent une langue écrite. Les Catalans ne se contentent plus de l'espagnol. Des Petits-Russes prétendent avoir une langue différente du grand-russe, qui est si proche à tous égards du petit-russe ou ruthène. En France même, où l'unité nationale est si fortement constituée et où le « régionalisme » n'arrive pas à prendre force, il y a eu des essais de littérature en parler méridional; un grand poète provençal s'est trouvé au XIX^e siècle.

La tendance à constituer des langues communes nationales n'est pas nouvelle.

On l'observe dès l'antiquité. En Grèce, où chaque cité ou groupe de cités formait un État indépendant, on rencontre au début de l'époque historique, du VI^e au III^e siècle av. J.-C., presque autant de langues officielles qu'il y a de villes. Sparte, Argos, Corinthe, Gortyne, Héraclée, Syracuse sont des cités doriennes, et les Doriens forment, parmi les Grecs, un groupe bien caractérisé ; ils apparaissent comme une tribu conquérante qui, au début de l'histoire de la Grèce, avait son unité ; néanmoins le dorien qu'on écrivait à Sparte différait sensiblement de celui d'Argos ; et il y avait autant de doriens écrits qu'il y avait de cités doriennes. Mais, sauf à Syracuse qui était une grande ville, il n'y a eu nulle part une littérature notable dans ces langues locales ; les parlors doriens autres que le syracusain ont servi de langues officielles, non de langues littéraires.

La première langue vraiment commune qui se soit constituée en Grèce a été celle du premier groupe qui a donné aux Grecs une civilisation originale, le groupe ionien ; et il s'est développé une grande littérature en ionien. Quand l'empire achéménide a eu mis sous sa domination les principales cités ioniennes tandis qu'Athènes gardait son indépendance, l'attique s'est constitué à son tour en langue commune ; et l'attique est devenu la plus grande langue littéraire de la Grèce ; c'est l'attique qui a servi de base principale pour constituer, à l'époque

hellénistique, la langue commune qu'ont finalement adoptée tous les Grecs.

En se donnant ainsi des langues officielles et des langues littéraires locales et régionales, les Grecs ont fourni, à cet égard comme à tant d'autres, un premier modèle de ce que devait être le monde moderne. Mais leurs petits États, bornés à une cité ou à de petits groupes de cités, n'ont pas conservé leur autonomie. Et ces langues locales et régionales n'ont pas duré. Les parlers grecs modernes reposent sur la langue commune de la Grèce orientale à l'époque impériale.



Il est commode d'avoir pour langue commune un idiome qui soit analogue au parler couramment employé dans l'usage local et familial. L'effort à faire par un Français du Nord pour s'assimiler le français commun est peu sensible; chacun aperçoit de suite les systèmes de correspondances linguistiques qui lui permettent de passer de son parler local au français commun. Ce français commun est pour lui la norme idéale d'une langue dont son parler maternel n'est qu'un autre aspect.

Un Wallon, dont le parler local, tout en étant roman et du groupe français, est bien distinct du français, a cependant le sentiment que son parler ne diffère pas essentiellement du français; et il aime le français commun comme une langue qui est la sienne. Au contraire, un Flamand, dont le parler

local est germanique, doit tout apprendre s'il veut s'assimiler le français. C'est une autre prononciation, une autre grammaire, un autre vocabulaire; il faut entrer dans un type étranger. Les Flamands qui n'ont pas appris le français dès l'enfance ont peine à s'y plier. Leur prononciation est étrange, leur grammaire incorrecte, leurs tours de phrases non idiomatiques, leur vocabulaire impropre. Et c'est pour cela que, en Belgique, les Flamands demiculturalisés imposent de plus en plus l'usage du flamand à côté du français.

Aussi longtemps qu'il y a une classe dominante se composant d'un petit nombre de privilégiés, l'emploi d'une langue commune différente du parler usuel du pays a peu d'inconvénients. Il est facile de procurer aux enfants des précepteurs et des gouvernantes qui leur enseignent cette langue dès le début de leur éducation, et de la leur faire étudier à fond au cours d'études qui se prolongent durant de longues années. Les familles de la classe dominante pratiquent la langue commune; elles la savent par tradition; elles la parlent couramment. En Flandre, la bourgeoisie cultivée est presque toute de langue française. La Flandre a même fourni à la France actuelle quelques-uns de ses écrivains les plus originaux, les Verhaeren, les Maeterlinck. En pays flamand, une grande ville bourgeoise comme Bruxelles est de langue française. Mais, à moins de changer de langue tout entier, le peuple ne saurait, comme la bourgeoisie,

superposer une langue de civilisation à un parler local tout différent.

Dès qu'il accède au pouvoir, le peuple subit malaisément l'état d'infériorité où le met l'emploi d'une langue commune qu'il connaît à demi. Ce sont les paysans et les ouvriers flamands qui imposent l'usage officiel du flamand, tandis que la bourgeoisie se désintéresse de la question. On a vu, dans les villes de Flandre, la haute bourgeoisie, même cléricale, tenir à l'éducation de ses enfants en français, en dépit du mouvement flamingant qui est plutôt populaire et petit bourgeois, et en dépit de l'effort fait par une partie au moins du bas clergé pour donner au peuple une culture flamande. Toutes les Universités belges, les Universités d'État de Liège et de Gand comme les Universités libres de Bruxelles et de Louvain, sont demeurées de langue française jusqu'à la guerre, et les Allemands ont dû recourir à la force et exiler les professeurs les plus éminents pour imposer l'usage du flamand à l'Université de Gand, en pays flamand.

Par ses bureaux, par l'administration de la justice, par l'armée, l'État moderne enserme toute la vie des individus. Le citoyen qui n'est pas maître de la langue commune souffre sans cesse de cette faiblesse. Il ne sait pas s'expliquer auprès de ceux de qui dépendent ses affaires. Et il ne peut pas devenir lui-même l'un des agents du gouvernement. Il est un inférieur. Il cherche donc à obtenir qu'on emploie une langue officielle qu'il puisse comprendre et pratiquer sans

effort, c'est-à-dire qui repose sur un parler semblable au sien. Il pourra ainsi être compris sans peine des fonctionnaires, et il lui faudra peu de travail pour devenir lui-même fonctionnaire ou pour faire de ses enfants des fonctionnaires. Tout progrès de la démocratie amène donc une tendance à constituer pour chaque groupe national ayant un parler spécial une langue commune qui puisse servir de langue officielle. C'est l'un des éléments presque constants de la lutte que mènent les démocraties contre les bureaucraties dominantes.

D'une manière un peu étroite, la lutte des langues devient la lutte pour les « places ». Les bourgeois qui souvent ont pour unique langue la langue commune ne s'abaissent pas volontiers à apprendre un idiome vulgaire sans culture, ou qui, dans la mesure où il est cultivé, n'est que le calque de la langue supérieure qui est la leur. Imposer aux fonctionnaires la connaissance de nouvelles langues communes fondées sur les parlers populaires, c'est exclure des places la vieille bourgeoisie, et lui substituer des hommes nouveaux venus du peuple. La lutte linguistique est le symbole d'une lutte pour le pouvoir.

Elle se manifeste en particulier autour de l'école. L'éducation des enfants est dominée par l'école publique, par les examens et par les concours qui en consacrent les résultats. La langue de l'école est la langue du prochain avenir. Du jour où la nouvelle langue commune est celle que l'on enseigne aux

enfants et que l'on exige dans les examens, elle sera celle du pays quelques années après. L'instituteur, qui partout sort de classes peu élevées de la population et qui est rarement fils de parents déjà très cultivés, est l'artisan le plus actif de l'extension des nouvelles langues communes ; il ne sait bien que la langue de sa nation ; et il tient à ce que cette langue ne soit primée par aucune autre. D'ailleurs, il est pénible de donner l'enseignement élémentaire aux enfants dans une langue qui n'est pas leur parler maternel ; la tâche de l'instituteur est évidemment bien plus lourde là où il doit enseigner à ses élèves une langue qu'ils ne savent pas que là où il les exerce à user correctement de celle qu'ils parlent. Depuis qu'il est admis que tous les enfants doivent recevoir l'enseignement primaire, il est devenu malaisé d'imposer à l'école une langue qui diffère absolument du parler que les enfants emploient avec leurs parents.

En Norvège, où il y a maintenant deux langues écrites pour moins de deux millions et demi d'habitants, c'est la vieille bourgeoisie qui conserve le dano-norvégien, et c'est le parti des démocrates qui travaille à imposer le *landsmaal*, fondé sur des parlars proprement norvégiens.

Chaque progrès de la démocratie favorise ainsi l'emploi des langues nationales.

Du reste, quand on veut agir sur le peuple, on est obligé de le faire dans sa langue.

L'Église catholique, qui a longtemps eu pour langue savante le latin et qui s'en sert encore comme langue rituelle, prêche dans les langues nationales, même dans les pays romans, depuis que les langues romanes se sont différenciées du latin ancien au point de rendre impossible l'intelligence du latin ancien aux fidèles.

On a vu que l'Église chrétienne d'Orient a fait plus : elle a traduit les livres saints dans la langue nationale de chaque groupe de fidèles ; elle a constitué une littérature d'édification dans chacune de ces langues. Il est sorti de là des littératures nationales, des cultures nationales. Ces littératures ne sont pas restées bornées aux choses religieuses ; les langues littéraires une fois fixées ont servi à des usages profanes.

C'est ainsi que les premiers monuments connus d'une grande partie des langues indo-européennes proviennent de l'évangélisation chrétienne : les plus anciens textes gotiques, slaves, arméniens ne sont pas des ouvrages originaux ; ce sont des traductions qui ont été faites pour les besoins de la propagande chrétienne ; des ouvrages, plus ou moins modelés sur des types grecs ont été composés par la suite dans les langues ainsi fixées par les propagateurs du christianisme.

Aujourd'hui encore l'alphabet arménien et l'alphabet slave qu'ont créés les propagateurs du christianisme chez les Arméniens et chez les Slaves sont en usage ; aujourd'hui encore les deux langues litté-

raires arméniennes et les langues des nations slaves qui appartiennent à l'Église d'Orient continuent, dans une large mesure, la tradition de la langue des premiers traducteurs.

Pareille nécessité a conduit le bouddhisme à créer de même des langues écrites très diverses. A côté du sanskrit, il a constitué dans l'Inde une langue, qui lui est propre, et qui représente un stade du développement des langues de l'Inde sensiblement plus avancé que le sanskrit, le pâli. Dès le III^e siècle av. J.-C., l'un des plus grands empereurs qu'offre l'histoire de l'Inde, Açoka, a fait graver, dans les diverses provinces de son royaume, des sortes de sermons où il prêche la doctrine du Bouddha ; ces exhortations, dont le fond est partout le même, sont écrites dans des formes différentes, adaptées chacune à la province où elles ont été gravées sur la pierre.

Quand, plus tard, après les grands mouvements qui se sont produits dans les siècles qui ont précédé et suivi le début de l'ère chrétienne, on retrouve le bouddhisme en Asie centrale, cette fois encore, on le voit se servir des langues des populations qu'il fallait convertir. Les trouvailles faites en Asie centrale ont apporté récemment des textes bouddhiques dans un dialecte iranien oriental, dans un dialecte iranien du Nord-Est dit sogdien, dont les plus anciens monuments remontent au début de l'ère chrétienne, et enfin dans une langue indo-européenne de type jusqu'ici inconnu, qui se parlait notamment dans la

région de Koutcha, et que les auteurs de la trouvaille ont nommée improprement « tokharien ». Le prosélytisme bouddhique a ainsi produit, au point de vue linguistique, les mêmes effets que le prosélytisme chrétien. Mais moins heureuses que l'arménien ou le slave, les langues qu'il a fait fixer en Asie centrale ont toutes disparu de l'usage.

Le zoroastrisme et le manichéisme ont contribué pour leur part à fixer des langues écrites. La vieille langue religieuse du zoroastrisme, celle de l'Avesta, est d'un type archaïque ; dès avant le début de l'ère chrétienne, elle était inintelligible aux fidèles. Quand la dynastie sassanide a, vers le III^e siècle ap. J.-C., fait du zoroastrisme une religion d'État, religion nationale qui devait être pour les Perses ce qu'étaient ailleurs le christianisme et le bouddhisme, on a traduit l'Avesta dans la langue parlée en Perse à cette époque, le pehlvi. Le pehlvi était la langue de l'empire, celle dans laquelle sont composés les plus anciens documents officiels conservés, les inscriptions du fondateur de la dynastie. On a commenté l'Avesta, et il s'est développé toute une grande littérature, sacrée et profane, en pehlvi. De cette littérature il ne subsiste que des restes, conservés par les derniers zoroastriens subsistants, surtout par les Parsis de l'Inde, mais elle a eu une grande importance, et les plus anciens écrivains persans, surtout le grand poète Firdousi, en ont recueilli la tradition. Mani et ses disciples ont aussi écrit le pehlvi, en débarrassant la

graphie des étrangetés qui la hérissaient dans les textes officiels et zoroastriens.

Ainsi, en Orient, c'est le prosélytisme des religions nouvelles qui a déterminé la constitution de langues nationales écrites, capables de servir de langues communes. Et ces langues ont contribué à soutenir le sentiment national.

L'arménien, une fois fixé, a servi de langue officielle quand, après la conquête islamique, la dynastie des Bagratides a établi un royaume national dans la région d'Ani et qu'il y a eu, autour de cette dynastie, une première renaissance de la littérature et de l'art arméniens. Il a servi de nouveau de langue officielle quand, à l'époque des Croisades, il y a eu en Cilicie un royaume arménien, celui des Roupéniens, dont l'échec des Croisades a déterminé la ruine. Depuis, avec l'Église autonome, il a maintenu l'existence de la nation, qui a survécu à toutes les persécutions, à tous les massacres.

Si la Perse a eu, depuis le ix^e siècle environ, une littérature profane dans sa langue et si elle ne s'est pas contentée de la grande langue littéraire de l'Islam, l'arabe, c'est qu'il existait déjà une littérature pehlie dont la littérature persane a été d'abord une continuation. L'alphabet est nouveau; mais le persan représente seulement un moment un peu plus avancé du développement de la langue pehlie.

CHAPITRE XIV

FIXATION DES LANGUES LITTÉRAIRES EN OCCIDENT

En Occident, à la différence de ce qui s'est passé en Orient, ce n'est pas la religion qui a été le premier agent de la fixation des langues nationales. Elles ont servi d'abord à des besoins profanes, ou, du moins, elles n'ont pas un caractère essentiellement religieux.

Le premier texte français qu'on possède n'est pas un texte religieux. C'est celui d'un serment qui a été prononcé devant le peuple à l'époque carolingienne. Ce document, inséré dans une chronique écrite en latin, montre que, pour s'adresser au peuple, il fallait le faire dans sa langue. C'est un besoin politique qui a amené à noter du français par écrit pour la première fois. Ensuite, il y a de petits poèmes édifiants, la cantilène de sainte Eulalie, ou la Vie de saint Alexis, œuvres religieuses, mais destinées au peuple ; si ces petits poèmes religieux ont survécu plutôt que d'autres, profanes, cela tient à ce que

ceux qui écrivaient étaient des clercs et qu'ils ont noté plus volontiers des poèmes édifiants que des poésies populaires ; mais il faut voir dans ces poèmes religieux le reflet d'œuvres profanes. Et en effet il apparaît bientôt une grande littérature profane, la littérature épique des Chansons de geste, les romans en vers de Chrestien de Troyes, la littérature populaire du Roman de Renart et des fabliaux, une poésie lyrique de cour, le théâtre des mystères où l'on voit le public intervenant à l'église à côté de l'officiant, enfin une poésie profane déjà destinée à exprimer des idées dans le Roman de la Rose, une prose vulgaire chez des chroniqueurs comme Villehardouin, Joinville, Froissart. Aucun de ces textes n'est destiné aux savants, aucun n'est un document officiel de l'Église. Le français écrit, qui commence avec la première royauté française, celle des Capétiens, est la langue de la dynastie, de la noblesse qui se groupe autour d'elle, de la bourgeoisie qui lui fournit ses administrateurs.

Ce qui est vrai du français l'est, à des dates diverses, de toutes les langues de l'Europe occidentale.

On a des textes en irlandais dès le VII^e siècle ap. J.-C., en allemand ou en anglais dès le VIII^e, parce que, en pays de langue irlandaise, allemande ou anglaise, le latin n'étant que langue savante et la langue vulgaire étant d'autre famille, il fallait recourir à la langue vulgaire pour interpréter le latin. On a en

haut allemand et en bas allemand des poèmes édifiants dès avant le x^e siècle. De très bonne heure, l'Irlande a eu toute une littérature épique. Mais, à une date ancienne, il n'y a pas sensiblement plus de littérature profane en allemand ou en anglais qu'en français, en espagnol ou en italien.

La littérature profane apparaît vers les mêmes dates en Allemagne et en Angleterre. La littérature en moyen haut allemand est presque tout entière une adaptation ou une imitation de la littérature française du xiii^e siècle. La littérature anglaise proprement dite commence avec Chaucer, au xiv^e siècle ; elle est profane comme les anciennes littératures française, provençale, italienne, espagnole.

Ainsi, durant le moyen âge, les langues nationales ne se sont pas seulement développées dans l'usage courant ; elles ont été fixées par écrit ; elles ont acquis des formes littéraires qu'on voit s'enrichir peu à peu. Elles ont servi à composer des poèmes destinés au public. Puis on les a employées dans les chancelleries pour rédiger des actes qui devaient être compris des intéressés. En Italie, d'aussi grands poètes que Dante et Pétrarque donnent à la langue son aspect définitif dès le xiii^e siècle, et l'on voit par eux à quelle souplesse étaient parvenues ces langues civiles, profanes, que la science du temps négligeait.

Le fait que les langues nationales de l'Ouest de l'Europe ont été fixées par des laïcs, en vue d'usages profanes, qu'elles sont dans leur fond des langues

de la noblesse et de la bourgeoisie, et que le clergé ne s'en sert qu'en tant qu'il s'adresse au public, a été capital pour le développement linguistique de l'Europe.

Au début, les langues écrites de l'Europe occidentale ne différaient du parler courant de l'époque des auteurs que dans la mesure où les classes supérieures de la société avaient des relations plus larges et visaient à employer un idiome compris sur un domaine étendu, et dans la mesure aussi où elles avaient un peu plus de culture, où elles prétendaient à des manières plus « distinguées » que le bas peuple.

Dès l'abord, ces langues ont échappé cependant à tout ce qui aurait eu un caractère étroitement local ; les Chansons de geste françaises ne reproduisent le parler d'aucune localité ; Chrestien de Troyes n'écrit pas le champenois.

D'autre part, dès le xiii^e siècle, la littérature française est courtoise, empreinte de sentiments délicats. Si les langues écrites de l'Europe occidentale au moyen âge ne sont pas des langues de clercs, comme celles de l'Europe orientale, elles sont moins encore des langues *vulgaires*. Elles sont constituées par des hommes cultivés pour des hommes qui ont eux-mêmes quelque culture et qui ne veulent pas se considérer comme des gens de la foule. Le caractère à la fois « populaire » et « distingué » des langues nationales de l'Europe occidentale se marque dès le début.

Ce n'est pas une nouveauté, on l'a vu. La Grèce antique avait donné le modèle de langues de cette sorte avec l'ionien du vi^e siècle, avec l'attique du v^e et du iv^e av. J.-C. Rome avait suivi cet exemple : le latin qui s'est fixé à l'époque républicaine est une langue profane de civilisation faite pour une aristocratie et qu'une grande cité a adoptée. Les peuples romans, les peuples germaniques et même les peuples slaves occidentaux, Tchèques et Polonais, ont continué cette tradition.

Jusqu'au xvi^e siècle, les langues nationales qui se sont, à des dates diverses, fixées dans l'Ouest de l'Europe, sous forme écrite, et qui ont servi de langues communes, ont suivi de près le développement des langues parlées et s'y sont conformées. Le français qu'écrivit Villon au xv^e siècle diffère beaucoup de celui qu'écrivaient les auteurs des Chansons de geste au début du xii^e. Faites pour le peuple, ces langues écrites évoluaient en même temps que la langue du peuple.

Avec le début du xvi^e siècle, la situation change.

Grâce à l'invention de l'imprimerie, les publications en langue nationale se multiplient, et elles prennent un caractère fixé ; elles échappent à l'action des copistes qui jusque-là, en partie volontairement, en partie sans y penser, modernisaient au fur et à mesure les textes qu'ils reproduisaient. Il s'établit une unité de la langue imprimée.

Le xvi^e siècle est, d'autre part, le moment où

le rôle du latin comme langue savante et comme langue d'État diminue, où l'on commence à exposer en langue vulgaire des idées philosophiques ou scientifiques, où l'on écrit de plus en plus en langue nationale des pièces officielles. Le latin était la langue officielle de l'Empire romain germanique ; quand l'Empire perd sa signification politique, le latin souffre de cette diminution, dont profitent les langues nationales. Or, savants et hommes d'États sont, par nécessité, traditionalistes. Ils ne peuvent agir qu'en se référant à une tradition établie, et même lorsqu'ils introduisent les nouveautés les plus révolutionnaires, ils tiennent compte du passé.

Aussi éprouve-t-on alors le besoin de donner aux langues nationales une forme en quelque sorte définitive. Puisque la langue nationale était appelée à remplacer pour certains usages la langue savante établie, le latin, elle en devait acquérir les mérites. On travaille à réformer la langue sous des influences latines et sous des influences étrangères. La langue écrite acquiert du coup une indépendance par rapport à la langue parlée dont elle était jusque-là un reflet.

Sans doute le changement n'a pas été radical. Dès le moyen âge, les langues nationales écrites ne pouvaient suivre l'usage parlé qu'avec un retard et d'une manière incomplète. Une langue écrite est toujours un peu une langue savante, et elle tend à se donner ses tours propres, son vocabulaire propre, qui durent indépendamment de la langue parlée. Et, d'un autre

côté, la fixation n'est nulle part absolue au xvi^e siècle : l'écrivain a encore une large part de liberté ; et il subit fortement l'influence de la langue parlée autour de lui. D'ailleurs, il n'y a pas de centralisation ; on écrit et l'on imprime dans des villes très diverses. La Réforme et la Contre-réforme, d'une part, la Renaissance antique et le traditionalisme, d'autre part, sont en conflit durant tout le xvi^e siècle ; et ce ne sont pas des mouvements qui se concentrent en un point déterminé. Il subsiste donc une variété, une liberté.

Néanmoins, la fixation se fait déjà. Le cas de l'allemand est curieux. Un allemand commun tendait à se fixer dès le xiv^e siècle, surtout dans les pays de colonisation de l'Est où l'allemand était une langue d'importation. C'est dans les bureaux d'État de Saxe, de Prague, de Vienne que l'allemand moderne a été constitué. La traduction de la Bible par Luther a donné à cette langue une consécration à la fois littéraire et religieuse.

Au xvii^e siècle, la cristallisation est presque partout chose faite. Les grandes langues de l'Europe occidentale ont pris alors l'aspect qu'elles ont encore aujourd'hui, et, depuis, elles n'ont plus changé que dans le détail. Au latin, fixé depuis l'antiquité, se superposent et se substituent dans l'Europe occidentale des langues nationales écrites également fixées : italien, espagnol, portugais, anglais, allemand, polonais.

Une partie des langues qui s'étaient écrites au

moyen âge cesse alors de s'écrire ou ne s'écrit plus qu'exceptionnellement. Le provençal ne sert plus guère de langue écrite; l'irlandais, le tchèque, le bas allemand ne servent plus à la littérature, ou peu s'en faut. On assiste à une limitation de fait du nombre des langues littéraires.

Les seules langues qui se fixent alors sont celles des unités nationales qui étaient arrivées sinon à l'unité politique, du moins à la conscience de leur unité nationale, et qui à cette conscience joignaient une civilisation propre, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Pologne, qui avaient chacune une royauté nationale, et de plus l'Empire romain germanique, peu unifié au point de vue politique, et l'Italie, dépourvue de toute unité, parce que ces pays avaient une forte culture propre et le sentiment d'une unité qui passait par-dessus les divisions féodales. La littérature italienne avait, au xvi^e siècle, fourni des modèles aux poètes français.

Au xvi^e et au xvii^e siècle, le sentiment vague de l'unité impériale, qui avait subsisté durant le moyen âge disparaît définitivement. L'ère des monarchies nationales s'ouvre et avec elle l'ère des langues nationales.

Le français prend au xvii^e siècle une avance, parce que, en face de l'Empire et de l'Italie infiniment divisés, il est la langue d'un grand État déjà bien unifié. C'est alors qu'il fournit sa littérature classique, alors qu'il devient la langue élégante de l'Europe,

alors qu'il est admis sans effort comme langue de la diplomatie : avant de mourir, Louis XIV signe pour la première fois, à Rastatt, en 1714, un traité en français avec l'Empire, et dès lors le français est la langue diplomatique de l'Europe.

CHAPITRE XV

LE FRANÇAIS LITTÉRAIRE

Au fur et à mesure qu'il a servi davantage à exprimer des idées, qu'il est devenu davantage une langue savante, le français a, depuis le moyen âge, subi davantage l'influence du latin écrit.

Quand on lit la Chanson de Roland par exemple, on est frappé de l'indigence et du manque de variété des types de phrases. C'est sous l'influence du latin que l'on a constitué peu à peu une phrase française littéraire. Au xv^e siècle, la prose française apprend à former des périodes, à l'imitation de la période latine, qui était elle-même imitée de la période grecque. Les grands prosateurs du xvi^e siècle, Rabelais, Montaigne, Calvin, ont une culture toute latine, et leur rôle linguistique a été d'exprimer en un français net et savoureux des idées qui n'avaient été bien rendues jusque-là qu'en latin. La traduction de Plutarque par Amyot a pour ainsi dire versé en français toute l'antiquité gréco-romaine. Quand le français est devenu l'instrument de la pensée abstraite,

il a dû acquérir tout ce qu'il n'avait pas eu besoin d'avoir tant qu'il était simplement la langue de la vie courante; en recueillant l'héritage du latin savant, il en a pris le vocabulaire.

Car c'est surtout le vocabulaire qui subit l'action du latin écrit. Dès le moyen âge, le français commun emprunte au latin ses termes abstraits et ses dérivés au lieu de les former par ses propres moyens. C'est alors que, comme abstrait d'un verbe tel que *émouvoir*, on recourt à *émotion*, qui n'est pas un mot français, qui est simplement le latin *emotio* (génitif *emotionis*); c'est alors que comme adjectif à côté d'un substantif tel que *père*, on recourt à *paternel*, qui n'est qu'une adaptation du latin *paternus*, et la « qualité de père » s'exprime par *paternité*, simple francisation du latin *paternitas*. Si l'on veut avoir un adjectif dérivé de *œil*, on ne songe pas à partir du mot français; on se sert du dérivé *ocularius* du latin *oculus*, que l'on francise en *oculaire*. Quand on veut exprimer une idée abstraite comme celle de *patrie*, on ne songe pas à former un mot en français même; on prend le mot latin *patria*, francisé en *patrie*. Et ce ne sont pas là des faits exceptionnels. C'est chose courante, normale. Il résulte de là cette conséquence singulière qu'un Français qui ne sait pas le latin est hors d'état de comprendre les rapports que soutiennent les mots français entre eux. On peut parler, entendre, écrire le français sans savoir un mot de latin; mais on ne peut se rendre compte des rapports des mots entre eux si l'on n'est pas latiniste.

Le Français qui n'a pas appris de latin est devant sa langue comme un ouvrier électricien qui ignore les premiers principes de l'électricité : il peut poser des fils par routine ; il ne peut rien comprendre à ce qu'il fait.

Quiconque sait un peu de latin se rend compte du fait que *émouvoir* est le même mot que le verbe latin *emovere* et voit que *emotio*, qu'il retrouve dans le français *émotion* est l'abstrait correspondant à *emovere*, dont le participe passé passif est *emotus*. Mais le Français qui ne connaît que *émouvoir*, *ému* est hors d'état d'apercevoir le rapport exact entre *émouvoir*, qui a été conservé par la tradition orale, et *émotion*, pris au latin écrit.

Le rapport entre *œil* et *oculaire*, transparent pour qui a fait du latin, est inintelligible pour qui n'en a pas fait. Quand un Français du peuple rencontre l'expression courante *témoin oculaire*, rien ne l'avertit qu'il s'agit d'une personne qui a vu de ses propres yeux.

Le français est devenu ainsi une langue étrangement abstraite où les mots dérivés, pris à un idiome savant, ne sont pour la plupart pas susceptibles d'être interprétés dans la langue même.

Dans une devise telle que *liberté, égalité, fraternité*, il n'y a pas un mot de pure tradition française ; ce sont trois mots pris au latin écrit, et à peine adaptés.

Quand un Romain disait *patria*, il savait que ce mot désignait le pays de ses pères ; car l'adjectif

patrius signifie « du père ». Quand un Français dit *patrie*, il n'évoque que la notion abstraite de la « patrie », et le langage ne lui fournit pas le soutien concret de cette notion que le Romain avait immédiatement quand il pensait à *patria*.

L'anglais, qui est une langue germanique, a subi à peu près la même influence du latin savant. On y trouve par conséquent une forme telle que *paternal* en face de *father*. Et le rapport entre *to move*, qui d'ailleurs est un mot d'origine latine, et l'abstrait *emotion* est moins clair encore pour un Anglais que ne l'est, pour un Français, celui entre *émouvoir* et *émotion*.

Cet état de choses a un avantage : les mots abstraits ont purement leur valeur abstraite, sans mélange, et par suite sans l'imprécision que le souvenir vague d'un sens courant y mêle. La « patrie » est autre chose que le « pays des pères ». Un étranger sincèrement naturalisé a pour patrie un pays qui n'est pas celui de ses pères. La notion de « patrie » a aujourd'hui un sens précis qui n'a presque plus rien de commun avec celle de « paternité ». Et il n'est pas mauvais que les deux notions soient séparées par le langage comme elles le sont dans la pensée d'un moderne. Le mot allemand *Vaterland*, qui signifie précisément « pays des pères » et qui est un calque de *patria*, a le mérite d'être transparent et, par là même, le défaut d'avoir un sens propre, indépendant du sens actuel du mot « patrie ».

Pour un Romain, le mot *ambitio* (génitif *ambitio-*

nis) désignait l'effort que l'on fait pour obtenir une fonction auprès de gens qui ont le pouvoir d'en disposer. Et il a d'ordinaire cette valeur abstraite. Mais le Romain y sentait encore le fait d'aller près d'un électeur, de tourner autour de lui pour capter son suffrage : *amb-itio* signifie « fait d'aller autour » ; c'est l'abstrait du verbe *ambire* « aller autour », d'où « briguer ». En français, où le mot latin a été pris tel quel à la langue savante, il n'a rien gardé de son ancienne valeur concrète. La notion de l'« ambition » est rigoureusement abstraite. Et l'on tire de *ambition* un verbe nouveau, aussi abstrait, *ambitionner*.

Ainsi, dans les mots abstraits du français, il ne traîne aucun souvenir de valeur concrète. Les notions abstraites apparaissent avec une pureté qui est due au fait que les mots qui les désignent ont été pris à une langue savante distincte du français courant.

Mais cette supériorité n'existe que pour les gens qui ont exercé leur esprit à la pensée abstraite. Toute personne qui ne s'est pas donné une culture supérieure est incapable de manier cet instrument ajusté par des hommes qui ont passé par la scolastique, par la connaissance de l'antiquité, et par les subtilités de la science et de la philosophie depuis le xvi^e siècle. Qui ne s'est pas assoupli l'esprit par une longue gymnastique est hors d'état d'écrire le français avec quelque propriété d'expression. Le français d'un demi-lettré fait sourire presque à chaque phrase ceux qui, grâce à la culture générale de leur esprit et à

l'apprentissage qu'ils ont fait de la valeur exacte des mots, connaissent leur langue. Cette connaissance exige tant de finesse naturelle cultivée avec tant d'effort durant tant de temps qu'elle devient une rareté. Bien peu de candidats même aux examens les plus difficiles, qu'on affronte seulement après de longues études, la possèdent suffisamment. Il faut n'avoir pas conscience des difficultés pour se résigner sans trembler à écrire quelques lignes de français.

Quand on veut désigner une notion scientifique nouvelle, ou simplement un objet nouvellement inventé, on se sert d'éléments latins, ou bien, à l'imitation des Latins eux-mêmes, d'éléments grecs pour former le mot nouveau nécessaire. Longtemps ces mots ont été faits correctement. Des mots formés avec des éléments latins comme *véloce* ou avec des éléments grecs comme *télégraphe*, *téléphone* sont bien faits à ce point de vue.

Mais il existe maintenant un si grand nombre de ces mots savants que les éléments en sont francisés, et il ne manque pas de termes nouveaux que des gens dénués de culture classique ont formés d'une manière hybride, avec des éléments mi-partie latins et mi-partie grecs, usuels en français les uns et les autres. Ainsi le français a de nombreux mots savants tels que *bi-pède* où figure le premier terme de composé latin *bi-* signifiant « deux », et il a d'autre part *cycle*, qui est un mot grec francisé ; avec ces deux éléments, on a fait le mot *bicyclette*. De même, il y a

beaucoup de mots commençant par *auto-*, comme *auto-graphe* ; d'autre part, *mobile*, qui est un mot pris au latin écrit, est courant ; de ces deux termes, on a fait *auto-mobile*, mot hybride, et d'ailleurs trop long, que la langue courante a heureusement simplifié et francisé en *auto*.

C'est ainsi avec des éléments étrangers, plus ou moins assimilés, que le français crée des mots nouveaux. Les suffixes qui servent à former ces noms sont pour la plupart étrangers, latins ou grecs ; ainsi *-iste* et *-isme* sont grecs ; et du mot bien français *tour*, on tire des mots qui sont entrés dans l'usage courant : *touriste* et *tourisme*, mots qui ont du reste le mérite d'être internationaux, et d'être aussi bien compris en anglais qu'en français.

En même temps, la langue est amenée à réagir contre la séparation entre les mots et leurs dérivés. L'opposition entre un mot venu du latin par tradition orale et un abstrait pris au latin écrit a quelque chose de choquant. Il arrive que l'on cherche à l'éliminer.

Comme *émouvoir* est un verbe irrégulier, de forme difficile, il tend à sortir de l'usage courant et à être remplacé par un dérivé de *émotion*, *émotionner*. Ce n'est pas le vocabulaire indigène qui chasse le vocabulaire savant ; c'est sur le vocabulaire savant qu'on forme des mots indigènes nouveaux. On fait des mots nouveaux sur les mots savants déjà introduits.

Autrefois, quand on empruntait un mot latin

comme *corrodere*, on le transposait simplement dans la conjugaison de *aimer*, et l'on disait *corroder*. Quand, récemment, on a eu besoin d'un verbe apparenté à *explosion*, *explosif*, qui sont des mots pris au latin savant, on n'a pas pris *explodere*, pour en faire **exploder*, comme on aurait fait autrefois, et comme l'anglais dit en effet *explode*; sous l'action des mots déjà existants, on a fait, bizarrement, *exploser*, qui a, pour un Français d'aujourd'hui, le mérite de former avec *explosion* et *explosif* un groupe intelligible.

Mais ces réactions ne sont encore que partielles et n'ont pas produit jusqu'ici de grands effets.

Après la période de-mœurs brutales qui caractérise la fin du xvi^e siècle et le début du xvii^e, il y a eu une réaction naturelle; on s'est efforcé de revenir à une vie délicate. Le français a été alors fixé dans des salons, sous l'influence d'écrivains « précieux » comme Voiture; des observateurs de la langue comme Vaugelas, soucieux avant tout de distinctions subtiles, en ont arrêté jusqu'au plus menu détail. La première moitié du xvii^e siècle travaille à définir l'usage du français qu'on parlait dans la noblesse et dans la haute bourgeoisie de Paris. Un poète comme Malherbe est préoccupé avant tout de grammaire; un écrivain comme Balzac est un professeur de rhétorique. Quand le succès du *Cid* révèle le premier grand poète dramatique de la France, l'Académie française nouvellement fondée examine de près sa langue, et Corneille tient

compte de la critique, comme on le voit par les éditions de son œuvre postérieures à la première. La langue littéraire française telle qu'on l'a fixée au xvii^e siècle, et telle qu'elle a peu varié depuis, au moins en ce qui concerne les principes, est le résultat de discussions subtiles, portant sur des questions d'importance médiocre, souvent artificielles, mais qui ont donné à l'expression une extrême délicatesse et qui ont déterminé l'usage jusque dans des détails infiniment petits. Le français est depuis lors une langue à la fois rigoureusement arrêtée et pleine de distinctions fines.

Cette fixation n'a pas été l'œuvre de grammairiens de profession, de théoriciens, procédant par principes généraux, ni d'écrivains de métier, mais d'observateurs, de gens du monde qui ont codifié l'usage pratiqué autour d'eux. La France a eu dès lors pour langue commune le parler fixé d'une société polie et lettrée.

On sait peu de choses du parler des faubourgs de Paris au xvii^e siècle. Mais on a des données sur la langue qui se parlait dès lors aux portes de Paris ; elle diffère profondément de la langue littéraire qui s'est établie dans les salons parisiens, à laquelle de grands écrivains ont donné une consécration et que l'administration royale a adoptée et écrite avec une fermeté souvent admirable.

Une langue commune peut demeurer dans l'usage

des lettrés, et servir à la société polie, durant un long temps après avoir été instituée. Le grec commun qui s'est arrêté vers le IV^e siècle av. J.-C., a servi, avec des changements minimes, durant l'Empire romain, et c'est encore la langue des Pères de l'Église. Le latin, qui s'est constitué à l'époque républicaine et auquel Cicéron a donné son aspect définitif, a été la langue de toute l'époque impériale, et il a fallu la ruine de l'Empire romain pour en faire abandonner l'usage ; encore a-t-il persisté comme langue savante de longs siècles après être sorti de l'usage parlé. Le sanskrit présente un cas plus frappant encore ; comme le grec, il a été fixé dans les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, mais d'une façon beaucoup plus minutieuse, et les règles n'ont en rien varié depuis cette fixation. Toutefois les fixations de ce genre n'empêchent pas les tendances au changement d'agir.

Il peut y avoir alors deux cas.

Ou bien la langue commune subsiste comme une pure langue savante, entièrement distincte de l'usage courant. C'est ce qui est arrivé dans l'Inde, où le sanskrit était déjà très éloigné de la langue parlée au moment où les règles en ont été arrêtées, et où par suite les langues locales ont évolué d'une manière indépendante ; le sanskrit leur a fourni un vocabulaire savant ; mais il n'a pas agi sur la prononciation, sur la grammaire, sur la forme des mots, et les langues actuelles de l'Inde sont si éloignées du type sanskrit, surtout au point de vue gramma-

tical, qu'on a peine à se rendre compte de leur origine aryenne.

Ou bien le contact est maintenu entre la langue écrite et la langue parlée. C'est ce qui est arrivé pour le grec et le latin durant l'antiquité. Alors, sous l'influence de la langue parlée, la langue écrite présente des fléchissements de détail, plus ou moins sensibles selon les temps et selon les auteurs, et chaque période de fléchissement est suivie de réactions. On s'efforce de se rapprocher de l'usage ancien toutes les fois qu'il est momentanément altéré ; ainsi, pour le grec, il y a eu sous l'Empire romain un mouvement atticiste, qui montre l'effort qu'il fallait faire pour résister aux tendances existant dans la langue parlée. Mais, de son côté, le langage parlé se maintient relativement voisin de la norme fixée aussi longtemps que la culture persiste ; et il y a des différences sensibles de parler suivant le degré de culture des individus ; les personnes instruites maintiennent par leur exemple l'usage ancien dont les individus dénués de culture s'éloignent souvent beaucoup. Depuis que les papyrus trouvés en Égypte et certaines inscriptions d'origine plébéienne ont fourni des spécimens de langue mi-populaire, on sait combien le grec parlé différait du grec écrit à l'époque impériale.

La situation du français est, depuis la première moitié du xvii^e siècle, celle du grec depuis le iii^e siècle av. J.-C. et du latin durant la période impériale : une langue écrite arrêtée qui se défend contre

le changement, mais qui n'évite pas certains fléchissements ; une langue parlée, qui se rapproche plus ou moins de la langue écrite, suivant le degré de culture de ceux qui parlent, et qui présente toutes les nuances possibles depuis le patois à peine francisé du paysan ou le parler faubourien de certains ouvriers grossiers jusqu'au parler des cercles les plus cultivés et les plus distingués, presque identique à la langue écrite. Le type de la langue parlée dépend de l'effort qui est fait pour maintenir la tradition. Là où cet effort est grand et soutenu, la langue est conforme en beaucoup de points à l'état ancien ; là où l'effort est faible, le parler a des caractères tout nouveaux.

Là même où l'effort pour maintenir la tradition est le plus grand, la langue a subi des changements graves. L'écriture ne fixe la prononciation que d'une manière partielle. Si un écrivain du XVII^e siècle entendait lire ses écrits par un moderne, il les reconnaîtrait à peine. Pour déclamer un vers français classique avec son rythme correct, il faut se servir d'une prononciation tout autre que la prononciation courante, prononcer beaucoup d'*e* « muets » qu'on a maintenant l'habitude d'omettre, faire des voyelles d'*i* et d'*ou* en hiatus qu'on prononce actuellement comme des consonnes, ainsi traiter *nation* comme un mot de trois syllabes, avec un *i* voyelle. Les comédiens qui récitent des vers classiques les disent en grande partie faux. A la Comédie française ou à l'Odéon,

pour jouer les pièces en vers on use d'un compromis entre la prononciation ancienne exigée par les vers et la prononciation moderne attendue par les auditeurs; ce compromis est le plus souvent intolérable à qui sait ce que c'est qu'un vers français classique.

La grammaire change. Le prétérit simple du type *j'aimai, je fus* était encore usuel en français au xvii^e siècle; depuis le xviii^e siècle, il a tendu à sortir de l'usage; et aujourd'hui en parlant, personne ne l'emploie dans la région où le français est la langue usuelle de tout le monde, c'est-à-dire dans un rayon de deux à trois cents kilomètres autour de Paris. Néanmoins on continue à écrire ce prétérit, qui est exigé dans certains cas. Personne, dans la région parisienne, ne prononce plus un imparfait du subjonctif comme *nous aimassions* ou *vous reçussiez*; de pareilles formes seraient accueillies par des rires; et pourtant il est de règle stricte de les écrire; pour les éviter, en parlant et même en écrivant, on s'est habitué à ruser et à se servir de tours qui permettent de s'exprimer sans y avoir recours et sans pourtant heurter de front des règles demeurées absolues.

De la première moitié du xvii^e siècle au xviii^e, la langue avait suffisamment évolué pour que, comme on le sait, Voltaire ait fait un bon nombre de contresens quand il a commenté les œuvres de Corneille. Et pourtant les règles grammaticales une fois établies n'ont plus changé, et le système de la langue est demeuré le même.

Le vocabulaire a plus varié que l'orthographe, que l'aspect des mots et que la grammaire. Il s'est introduit nombre de mots nouveaux, et beaucoup de mots anciens sont sortis de l'usage. En France, la réforme romantique, qui n'a touché ni à la prononciation, ni à la grammaire, ni à la prosodie, ni, au fond, à la structure générale du vers, n'a consisté, au point de vue linguistique, que dans l'abandon de termes poétiques périmés et dans l'adoption de mots auxquels la langue littéraire était plus ou moins fermée jusque-là. Néanmoins le vocabulaire de la langue écrite actuelle diffère profondément de celui de la langue parlée, même dans des cercles cultivés. Beaucoup de mots s'écrivent qu'on ne dit guère ; beaucoup de mots se disent qu'on n'ose écrire.

Pour introduire dans la littérature le vocabulaire qui a cours dans le peuple, il n'a pas fallu moins que la guerre actuelle. Toutes les classes de la nation se sont trouvées rapprochées dans les mêmes formations militaires, et les soldats ont employé des termes courants de la langue populaire. Cet usage militaire a conféré aux mots populaires une sorte de noblesse, et des écrivains, qui auraient sans doute rencontré de fortes résistances s'ils avaient employé la langue du bas peuple parisien ont pu l'introduire, sans choquer, dans des ouvrages où ils font figurer des soldats. Le *Gaspard* de M. Benjamin, qui est un récit aisé, sans prétention, et surtout le *Feu* de M. Barbusse, livre tendu, mais dont la portée est

grande, sont pleins de ce vocabulaire populaire, presque tout entier antérieur à la guerre, dont l'emploi à l'armée a permis l'introduction dans des livres ayant un caractère littéraire. Ces termes n'apparaissent du reste pas dans les récits et dans les descriptions, où les auteurs parlent pour leur compte ; ils ne figurent que dans des phrases prêtées aux hommes qui jouent un rôle dans les livres indiqués ; le style des auteurs est tout autre, et, en ce qui concerne M. Barbusse, aussi artificiel et littéraire que celui de ses soldats est vulgaire. Ceci même fait ressortir combien profonde est la différence entre le vocabulaire populaire et celui des classes cultivées. Cette introduction du vocabulaire vulgaire dans la littérature produit un effet peu harmonieux.

Partout la littérature souffre du caractère artificiel de la langue. Les ressources que fournit une langue aux écrivains ne sont pas infinies. L'expérience montre que les écrivains les épuisent vite. Ce moment d'épuisement une fois arrivé, les écrivains en sont réduits à employer des formules qui ont déjà servi, des « clichés ». Ils cherchent à rajeunir les effets en recourant à des archaïsmes, à des provincialismes, à la langue populaire, à des mots fabriqués, à des tours forcés ; ces artifices de décadence s'usent à leur tour. La littérature grecque et la littérature latine ont pâti de cette situation dans l'antiquité, et elles ont vécu en décadence durant des siècles ; toutes les grandes littératures de l'Europe et de l'Amérique

sont atteintes du même mal, auquel on ne voit aucun remède.

La langue commune française est donc une langue traditionnelle, littéraire, aristocratique, et qui ne peut être maniée d'une manière courante que par des personnes ayant un degré très élevé de culture. Elle a été créée par le travail d'une élite intellectuelle et d'une élite sociale. C'est une sorte d'idéal dont les Français se rapprochent plus ou moins sans qu'aucun arrive à le réaliser.

La « crise du français » dont on s'est plaint dans les dernières années n'est pas nouvelle. Il a toujours été difficile d'écrire le français littéraire, qui, dans sa forme fixée, n'a jamais été la langue que de très peu de gens et qui n'est aujourd'hui la langue parlée de personne. La difficulté grandit de jour en jour, au fur et à mesure que grandit la différence entre le parler de tous les jours et cette langue fixée, au fur et à mesure aussi qu'on s'éloigne et du temps et des conditions sociales où la langue littéraire a été constituée.

Ceux des élèves des lycées qui sont issus de milieux ouvriers ou petits bourgeois ont souvent beaucoup de peine pour arriver à écrire d'une manière à peu près correcte le français littéraire qui diffère profondément du parler en usage dans leur famille. Beaucoup n'y parviennent pas.

Actuellement la France a une organisation politique

démocratique, et tous les citoyens y ont accès à une certaine culture, qui est souvent faible, qui même pour la plupart de ceux qui passent par l'enseignement secondaire est très médiocre. Mais elle a une langue raffinée, faite pour une aristocratie, qui n'est couramment maniée avec correction que par une petite classe de la société, et que l'on ne peut bien écrire ou bien parler que si l'on a des dons spéciaux cultivés par un long travail. La très grande place tenue dans la politique et dans la presse par des professeurs et des avocats n'est pas due au hasard : dans un pays démocratique où tout se fait par la parole et par la presse, seule une connaissance appréciable de la langue écrite, qui est chose relativement rare, permet de remplir certaines fonctions.

Les proclamations électorales, où des politiciens d'arrondissement ou de village s'adressent en termes abstraits qu'ils comprennent peu à des électeurs dont la plupart les comprennent moins encore, sont souvent les choses les plus ridicules, et aussi les plus affligeantes, qui se puissent lire.

L'état français est, à ce point de vue, extrême. Mais toutes les langues communes qui ont commencé de se fixer à l'époque de la Renaissance présentent, à des degrés divers, une situation comparable. Comme le français, et en partie presque autant, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, le polonais sont des langues traditionnelles, créées par des élites pour des élites, qu'on

ne peut parler et écrire qu'au prix d'un sérieux apprentissage et dont la pratique suppose une forte culture.

Dans l'Europe occidentale et en Amérique, des langues aristocratiques servent d'organes à des démocraties.

CHAPITRE XVI

LES LANGUES NATIONALES DE L'EUROPE ORIENTALE

Chez les nations orientales où des langues nationales ont été fixées par écrit depuis l'introduction du christianisme, ces langues se sont maintenues durant tout le moyen âge en ne s'adaptant que peu à l'état du langage parlé.

L'empire byzantin a continué jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au xv^e siècle, à se servir du grec ancien qui avait été la langue des Pères de l'Église. Les Arméniens ont gardé jusqu'au xix^e siècle leur ancienne langue classique, à ceci près que, pour l'usage profane, l'arménien a été écrit à l'époque des croisades comme il se parlait en Cilicie. Le slavon des premiers traducteurs, légèrement adapté à l'usage bulgare, serbe ou russe suivant les régions, est demeuré la langue des Églises des peuples slaves orientaux.

Mais ces langues fixées à des dates anciennes, et sous la forme d'un dialecte particulier, et d'ailleurs

surtout faites pour des usages ecclésiastiques, ne répondaient pas aux besoins modernes. Au XIX^e siècle, il a fallu les renouveler pour avoir des langues vraiment nationales.

La Russie où, depuis Pierre le Grand, les classes dirigeantes se tournaient vers l'Europe, a été la première à s'émanciper de la langue ancienne. Le vieux slavon des premiers traducteurs slaves est fondé sur un parler de type méridional, assez éloigné du russe. Bien que, dès le moyen âge, les Russes qui écrivaient aient été conduits à le modifier surtout pour les usages profanes, ce qui s'est écrit en Russie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle est un compromis entre le vieux slavon et le russe. A la fin du XVIII^e siècle, on s'est décidé à écrire le russe tel qu'il se parle, à quelques détails d'orthographe près. S'il se trouve dans le russe écrit depuis lors beaucoup de mots slavons, c'est que, dès le moyen âge, le russe a emprunté son vocabulaire savant au slavon ecclésiastique, comme le français et l'anglais empruntaient le leur au latin. Le russe littéraire est proche de la langue parlée, parce qu'il a été modelé, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, sur cette langue parlée, et que rien ne l'en a séparé depuis.

La fraîcheur de la littérature russe du XIX^e siècle tient pour beaucoup à ce contact entre la langue de tout le peuple et la langue de la littérature. Le charme de la langue d'un Tolstoj provient de son caractère idiomatique, de la justesse de ses nuances,

de son naturel. Et ce n'est pas un hasard que le genre où ces mérites d'une langue littéraire proche de la langue courante ont le plus d'avantages, le roman, soit celui où a particulièrement brillé la littérature russe du XIX^e siècle.

Pour le serbe et le bulgare, on a procédé plus radicalement encore. La conquête turque avait ruiné, dans les pays slaves méridionaux, ce qu'il y avait de culture et n'y avait pas laissé subsister d'aristocratie. La littérature serbe qui s'est développée sur la côte d'Illyrie, à Raguse, à l'époque de la Renaissance, sous l'action de la Contre-réforme, avait été écrite dans la langue du temps, sans souci de la vieille littérature ecclésiastique qui n'appartenait pas à l'Église romaine. Les hommes qui ont constitué le bulgare et le serbo-croate écrits actuels ne se sont pas souciés du passé; ils sont partis simplement du langage parlé. Vuk Karadjic', qui a fixé la langue serbo-croate littéraire dans la première moitié du XIX^e siècle et qui a recueilli les chansons populaires, n'a pas hésité à compléter l'alphabet cyrillique, à créer les caractères supplémentaires nécessaires pour noter la prononciation serbe et à faire abstraction de tout ce qui, dans l'orthographe ancienne, ne répond pas à la prononciation actuelle. Sans doute le serbo-croate et le bulgare qu'on écrit ne sont pas identiques au parler de chaque Serbe ou de chaque Bulgare; chaque localité slave méridionale a son parler propre; mais ces langues sont modernes, et tout Serbe, tout

Bulgare les acquiert sans peine ; il ne s'y trouve rien de traditionnel, rien de savant. L'interruption de la culture qui s'est produite fait que, à la différence du russe, on y rencontre peu de mots de la vieille langue écrite. Ces populations slaves, qui ne connaissent aucune aristocratie, ont ainsi des langues toutes modernes, et des orthographe où l'écriture note exactement la prononciation actuelle.

Toutefois on s'est écarté de la langue parlée à un point de vue : la conquête turque avait répandu dans l'usage courant beaucoup de mots islamiques, apportés par le turc : mots arabes, persans et turcs. En constituant les langues slaves écrites, on a éliminé ces mots, qui sentaient la domination étrangère, et l'on s'est tenu au vocabulaire slave ou slavisé. Le bulgare et surtout le serbo-croate ne comportent plus qu'un nombre très restreint de mots apportés par la conquête turque.

Les Arméniens ont procédé comme les Slaves. Ils ont constitué au *xix^e* siècle deux langues littéraires distinctes, assez proches l'une de l'autre, l'une dans les provinces annexées à la Russie, l'autre dans le domaine demeuré sous la domination turque. Ces deux langues sont fondées sur l'état actuel de la langue. La langue littéraire de l'Arménie russe surtout a fait abstraction de l'ancien arménien écrit ; en Turquie, l'influence de la langue savante s'est fait sentir plus fortement ; la langue écrite est en partie archaïsante. Des deux côtés, on a éliminé le vocabu-

laire d'origine islamique ; et, tandis que les parlers populaires sont pleins de mots dus à l'influence turque, les langues écrites n'en ont pas un seul. A ce point de vue, l'arménien écrit est artificiel. Mais, dans l'ensemble, le système des deux langues littéraires arméniennes est conforme à l'état actuel des parlers.

Des nations orientales pourvues d'une ancienne langue littéraire, la nation grecque est la seule qui ne l'ait pas renouvelée à fond. Fière de son ancienne littérature qui a servi de modèle à toute l'Europe, fière de posséder le texte original du Nouveau Testament et les écrits des Pères, elle n'a pu se résigner à rompre avec le passé. Il a bien fallu se conformer un peu à l'usage moderne, renoncer à l'emploi de l'infinif ou du futur, définitivement sortis de l'usage. Mais, en gros, on est resté fidèle au type ancien sur le plus de points qu'il a été possible. Bien entendu, on a banni avec soin tous les mots que la domination turque avait introduits, et aussi beaucoup de ceux qu'avaient apportés des influences latines ou romanes ; le vocabulaire a été réhellénisé et archaïsé. Un helléniste qui ne sait que le grec ancien n'est pas trop dépaysé en ouvrant un journal à son arrivée à Athènes : il le lit presque du premier coup. Si, du journal, il veut passer aux gens qu'il rencontre dans la rue, il éprouve une désillusion : il ne comprend pas et n'est pas compris. Il y a eu de grands changements entre l'époque ancienne

et l'époque moderne. Pour un exposé scientifique, pour la politique, ce grec moderne archaïsant, qu'on appelle langue puriste, et où l'on évite le plus possible les ressemblances avec le parler actuel, est comode ; mais il a l'inconvénient d'être mal compris de la foule. Les gens ayant quelque culture arrivent à parler le grec puriste qui, tout artificiel qu'il soit, descend peu à peu des salons et des journaux jusqu'aux plus petites gens. Pour la littérature, il a le défaut de n'avoir rien de la fraîcheur d'une langue vivante, rien de la vie d'une langue populaire, et les poètes ont éprouvé le besoin d'écrire la langue du peuple. A côté de la langue puriste, il y a donc eu, tout le long du XIX^e siècle, un effort pour écrire le grec d'aujourd'hui : les meilleurs poètes de la Grèce moderne se sont servis, se servent encore de la langue vulgaire. Mais l'Église, l'école, l'administration, l'armée agissent en faveur de la langue puriste, qui, grâce à son prestige, s'infiltré dans l'usage quotidien.

CHAPITRE XVII

LES LANGUES NATIONALES EN AUTRICHE-HONGRIE

Le renouvellement des vieilles langues fixées à l'Est de l'Europe n'est qu'une partie d'un mouvement plus général : au *xix^e* siècle, toutes les nations qui ont pris ou repris conscience d'elles-mêmes ont aperçu l'avantage que trouvaient les grandes nations de l'Europe occidentale, comme la France, à posséder une langue commune nationale, et il n'est pas de nation qui, au cours des siècles, n'ait réussi à s'en donner une. Des langues qui avaient cessé de s'écrire ont été remises en usage ; d'autres qui n'avaient été écrites que par exception ont reçu une littérature. Les langues écrites nouvelles, fondées sur l'usage actuel de la langue, proches du peuple par conséquent, se sont multipliées.

Là où dominant les grandes langues occidentales, l'instruction populaire est assez organisée pour mettre tous ceux qui le désirent à même d'utiliser tant bien que mal la langue commune. Et, d'autre part,

les avantages que l'on trouve à connaître et à pratiquer une langue qui est largement répandue, et qui est celle de toutes les affaires importantes publiques et privées, sont tels que les tentatives faites pour instituer une langue à côté demeurent généralement vaines.

Il faut un mouvement nationaliste aussi violent, aussi passionné que le mouvement irlandais pour provoquer la résurrection d'une langue demi-morte, comme l'irlandais, et cette renaissance n'est encore qu'à ses débuts; on ne peut prévoir quel en sera le succès.

On connaît l'importance économique de la Catalogne en Espagne; on sait le rôle que joue Barcelone; d'autre part, à beaucoup d'égards, l'Espagne est en retard sur le mouvement général de la civilisation européenne occidentale, et l'espagnol n'a pas encore une place conforme à la grandeur de sa littérature et au nombre des gens qui le parlent, en Espagne et surtout en Amérique; or, en dépit de toutes ces conditions favorables, le catalan n'arrive pas à s'imposer.

Les grandes langues de l'Europe occidentale sont trop assises pour laisser entamer facilement leur situation.

En Autriche-Hongrie et dans les Balkans, la situation est autre.

L'empire austro-hongrois n'a pas de langue commune. Ni dans l'une, ni dans l'autre des deux parties

en lesquelles il se divise depuis le compromis de 1867, il n'y a une population qui puisse imposer sa langue à l'État entier.

En Autriche, l'ancienne langue d'État est l'allemand; mais c'est la langue d'à peine un tiers du pays.

La classe dominante de la Hongrie est celle des Magyars; mais elle ne constitue même pas la moitié de la population. Si l'allemand était demeuré la langue de tout l'empire austro-hongrois, il aurait conservé du moins le prestige d'être la langue impériale; l'adoption du magyar comme langue officielle d'une des moitiés de la double monarchie a brisé la situation privilégiée de l'allemand. Les colons allemands et les juifs, qui sont nombreux en Hongrie et qui ont une situation supérieure encore à celle que leur donnerait leur nombre, sont obligés d'apprendre le magyar s'ils veulent jouer un rôle dans l'État, et ils sont perdus pour l'influence de l'allemand comme langue générale.

Car, en Hongrie, la classe dominante impose sa langue avec tyrannie; elle profite de ce que les populations roumaines, slovaques et croates sont presque uniquement rurales, n'ont pas de villes importantes et ne disposent presque d'aucun moyen pour développer leur langue.

Néanmoins, elle n'a pu empêcher la Croatie de garder une autonomie, et, par suite, d'avoir sa lan-

gue officielle, qui est le serbo-croate : il y a à Zagreb (Agram) un centre important de culture serbo-croate, et tous les efforts faits pour y imposer le magyar comme langue commune échouent.

Du reste, le magyar n'est pas une vieille langue de civilisation. Il porte dans son vocabulaire la trace d'influences extérieures de toutes sortes ; il est plein d'emprunts au turc, au slave, à l'allemand, au latin, tandis que lui-même n'a exercé sur les langues voisines presque aucune influence durable. Sa littérature n'a pas de prestige. Il n'appartient pas à la même famille linguistique que la plupart des langues parlées en Europe et que toutes celles qui se parlent en Autriche-Hongrie ; il a une structure compliquée, n'est facile à apprendre pour personne. Hors de la Hongrie, il est universellement inconnu. Sorti des frontières de la Hongrie, un sujet hongrois qui ne sait pas d'autre langue commune est hors d'état de se faire entendre, hors d'état même presque partout de trouver un interprète. Une publication scientifique en magyar est destinée à demeurer ignorée.

Aussi les nationalités non magyares de la Hongrie éprouvent-elles comme un acte de tyrannie le parti pris des Magyars de leur imposer leur langue comme langue d'État. En effet, chacune de ces nationalités a une langue dont les titres de noblesse valent autant et plus que ceux du magyar. Le slovaque est un dialecte du groupe tchèque, qui a un passé et qui s'est donné au XIX^e siècle une langue de civilisation.

Les Roumains ont une langue littéraire, bien développée, et qui, appartenant au groupe roman, est de plainpied avec les grandes langues de l'Europe occidentale. Les Croates disposent de l'une des langues littéraires les plus séduisantes de l'Europe et appartiennent, comme les Slovaques, au groupe slave dont l'unité demeure une force, malgré la division actuelle des langues du groupe slave.

Le jour où la constitution oligarchique de la Hongrie cédera au mouvement démocratique qui emporte le monde, la situation dominante de la langue magyare sera emportée dans la ruine de la caste aristocratique qui l'impose. Car le magyar n'est défendu que par la force politique de cette caste. Il est isolé en Europe: il n'a pas de passé; il ne porte pas une civilisation originale.

En Autriche, l'ancienne langue d'État, la langue de la dynastie qui a constitué l'empire, est l'allemand, une des grandes langues de civilisation du monde, l'une de celles qui, par leur littérature, par le nombre et la qualité des ouvrages de toutes sortes qu'elle a servi à rédiger, ont la plus haute valeur. Comme la plupart des langues slaves avaient cessé d'être cultivées et que, d'ailleurs, elles diffèrent trop entre elles pour permettre aux sujets parlant les diverses langues slaves de s'entendre couramment, on a pu dire longtemps que l'allemand était la langue commune des Slaves. Néanmoins, au fur et à mesure que les peu-

ples ont réussi à faire sentir leur action et qu'ils se sont efforcés d'échapper à la tyrannie qu'exercent la bureaucratie et la police des Habsbourg, l'allemand a perdu en Autriche de sa situation dominante, et la minorité qui le parle a été obligée de faire des concessions aux autres langues. Les Italiens du Trentin et de Trieste ne se sentent pas disposés à incliner devant un autre idiome la langue de Dante. Et surtout les Slaves ont repris conscience de leur caractère national.

Dans un pays pourvu d'institutions représentatives, le gouvernement ne peut s'appuyer seulement sur une minorité, si puissante soit-elle. Le gouvernement autrichien qui représentait avant tout le groupe allemand a été amené à chercher un appui près d'une population slave; il l'a trouvé près des Polonais.

La partie de la Pologne annexée à l'Autriche a pu, dans ces conditions, non seulement utiliser le polonais pour les choses locales, mais s'en servir pour les affaires de la province. L'Université et l'Académie de Cracovie sont devenues des centres importants d'études polonaises. Les Polonais ont pu conserver de l'autorité sur les Ruthènes : la ville de Lemberg (Lwów) est demeurée polonaise au milieu d'un domaine où le petit-russe est l'idiome de la grande majorité des habitants; l'Université de Lemberg est en grande partie polonaise.

Il a été relativement facile de concéder une situation spéciale aux Polonais parce qu'il n'y a pour

ainsi dire pas de sujets de langue allemande dans les régions de langue polonaise ou dans celles où les classes dominantes sont polonaises, c'est-à-dire en Galicie.

Il en est autrement dans les deux autres régions de l'empire occupées par des nations de langue slave. Les Tchèques en Bohême, les Slovènes et les Croates au Sud sont mêlés à des populations de langue allemande, qui occupent en partie les villes et les régions industrielles, qui sont habituées à dominer dans l'État et dans les affaires et à qui l'usage que les populations de langue slave font de leur langue maternelle dans les affaires publiques produit l'effet d'une usurpation. Les Slaves ont dû, concession par concession, arracher au pouvoir central de Vienne le droit de se servir de leur langue dans les administrations et celui d'avoir des écoles. Et, comme ils sont la majorité, il a fallu peu à peu leur consentir des fragments de leurs droits.

C'est en Bohême que la lutte a été et qu'elle est restée le plus âpre. Là s'affrontent à peu près deux tiers de Tchèques et un tiers d'Allemands, non pas toujours répartis entre des localités distinctes, mais en partie mêlés dans les mêmes villes. Avec une énergie inflexible, les Tchèques se sont donné une langue de civilisation complète.

A^e la fin du XVIII^e siècle, le tchèque avait cessé d'être un idiome cultivé ; il ne servait plus guère

qu'aux couches inférieures de la population, et surtout aux ruraux. L'aristocratie s'était germanisée au contact de la noblesse autrichienne et pour faire sa cour aux Habsbourg. Mais une bourgeoisie nationale s'est constituée avec le progrès économique du pays. Elle a réclamé sa place. Elle a exigé d'avoir des écoles tchèques; tout un enseignement en tchèque a été organisé, depuis l'école élémentaire jusqu'à l'Université. A l'Université de langue allemande qui existait à Prague, a été juxtaposée une Université tchèque, qui est devenue un centre d'études puissant et qui a fourni une élite intellectuelle tchèque. Prague est devenue une ville tchèque, où tout se fait en tchèque.

On a poussé le souci nationaliste jusqu'à expulser du tchèque les mots allemands qui y étaient entrés en grand nombre; le vocabulaire du tchèque est devenu ainsi, pour une large part, un vocabulaire artificiel où des mots dérivés ou composés faits avec des éléments slaves ont systématiquement remplacé les mots allemands ou d'aspect allemand. Ce procédé n'a pas été sans inconvénients; il a isolé le tchèque non seulement de toutes les langues européennes, mais même de toutes les langues slaves. Tandis que le polonais conserve jusqu'à présent une foule de mots pris à l'allemand, bien assimilés et polonisés pour la plupart, le tchèque n'a que des éléments slaves, et, pour être trop exclusivement slave, son vocabulaire se trouve ne plus concorder avec celui du polonais,

ni même d'aucune autre langue slave. On est allé jusqu'à remplacer un mot européen comme *teatr*, courant en polonais et en russe, par un mot nouveau *divadlo*, qui n'a son équivalent nulle part en Europe. La lecture des ouvrages tchèques a été rendue par là relativement malaisée. Quoi qu'il en soit, il y a une langue tchèque à l'aide de laquelle on peut exprimer toutes les idées et qui est un outil de civilisation se suffisant à lui-même.

La situation que cette langue s'est conquise a créé de grandes difficultés. Les Allemands, qui ont une langue de civilisation de premier ordre, ne sont pas disposés à étudier le tchèque qui, hors de Bohême, ne leur servirait de rien et qui ne leur apporte pas d'enrichissement de civilisation. Il leur devient impossible ainsi d'occuper, dans un pays où ils sont établis et où ils se sentent chez eux, un grand nombre de positions officielles ou privées. Les Tchèques n'admettent pas, d'autre part, qu'on divise leur pays en une zone où les Allemands sont en majorité et une zone où les Tchèques sont les plus nombreux ; car la Bohême forme une unité. La constitution du tchèque en langue de civilisation a donc abouti à une lutte entre deux langues, celle de l'ancien groupe dominant et celle d'une population active qui prend une place de plus en plus grande. L'institution du suffrage universel donne au tchèque une situation chaque jour plus forte. Et la lutte devient de plus en plus aiguë.

Le problème qui se pose est celui de trouver le moyen d'organiser linguistiquement un pays bilingue, dont les deux langues se suffisent à elles-mêmes au point de vue de la culture, et où ni l'une ni l'autre population ne doit être lésée. Il serait simple à résoudre si l'on admettait un droit des majorités d'imposer leur langue aux minorités. Mais, il y aurait une tyrannie à exercer ce droit ; et l'expérience montre qu'une population hautement civilisée, possédant une grande langue de civilisation, et appuyée à un grand peuple de même langue, ne change pas de langue. Ce serait une chimère de croire qu'on tchèquisera la partie allemande de la Bohême. Il faudra donc trouver un moyen de faire vivre côte à côte deux langues de civilisation ayant les mêmes droits. On a trouvé à ce problème des solutions approximatives ailleurs, notamment en Finlande où longtemps le suédois et le finnois ont été employés concurremment, mais où, il est vrai, les démocrates finlandais se sont mis à témoigner au suédois une violente hostilité. On en devra trouver dans les autres pays où se pose la même question. Dans un pays bilingue de cette sorte, la vie est moins aisée que dans un pays où règne une seule langue. Mais il n'est pas impossible d'accommoder les choses, au prix de concessions mutuelles et de quelques embarras pratiques.

Les Slaves du Sud ne sont pas arrivés à un état

économique aussi avancé que les Tchèques ; ce sont pour la plupart des ruraux. Surtout dans les pays slovènes, les Allemands sont les maîtres dans les villes ; plus au Sud, Trieste, entourée de parlers slovènes, a une majorité d'habitants qui se sentent italiens et qui parlent l'italien. Aussi n'a-t-il pas été fait autant de concessions au slave du Sud qu'au tchèque. Il y a une Université serbo-croate dans la Croatie demi-autonome qui est rattachée à la Hongrie, à Zagreb (Agram), et c'est Zagreb qui est le grand centre de culture serbo-croate en Autriche-Hongrie. Mais, en Autriche, il n'a été accordé aux Slaves du Sud aucun centre de haute culture qui leur appartienne : l'Université de Graz est purement allemande.

Dans le pays d'empire austro-hongrois, la Bosnie-Herzégovine, il n'a été institué non plus aucun centre de haute culture en serbo-croate ; mais il a été impossible de refuser des écoles élémentaires et des écoles secondaires de langue serbo-croate à une population qui, tout entière, emploie des parlers serbo-croates.

Les populations slaves méridionales de l'Autriche ont repris conscience de leur nationalité. Elles parlent, elles écrivent leur langue. Il est trop tard désormais pour imposer l'allemand ou l'italien aux Slovènes et aux Serbo-Croates de l'Istrie.

Fidèle à sa politique de division, l'Autriche a favorisé la création d'une langue littéraire slovène dis-

tincte du serbo-croate, et il y a des écoles slovènes, des gymnases slovènes, des livres en slovène. Sans doute les parlers de l'extrême Sud-Ouest diffèrent sensiblement des parlers d'Herzégovine sur lesquels est fondé le serbo-croate littéraire. Mais ces différences n'ont rien d'essentiel ; elles ne sont pas beaucoup plus grandes que celles que présentent entre eux beaucoup de parlers considérés comme serbo-croates. Aucune difficulté ne s'oppose à ce que les Slovènes aient comme langue commune le serbo-croate. Alors le million et demi de Slovènes qui, par lui-même, est impuisant et qui ne saurait se donner ni une littérature importante, ni une culture scientifique propre, accroîtra utilement la masse imposante des Serbo-Croates et prendra sa part de tout ce qui sera fait en serbo-croate.

Ce sentiment commence à se développer nettement chez les Slovènes, et les barrières qu'une administration artificieuse a élevées pour séparer en petits groupes la masse des Slaves méridionaux d'Autriche, de Hongrie, de Croatie, de Bosnie-Herzégovine, de Serbie, de Monténégro, sont destinées à être enlevées : dès maintenant les différences de confessions religieuses n'empêchent pas les Serbes et les Croates de n'avoir qu'une seule langue littéraire, la même à Belgrade et à Zagreb ; le fait que les catholiques se servent de l'alphabet latin et les orthodoxes de l'alphabet cyrillique perfectionné par Vuk ne dissimule à personne l'unité parfaite de la langue :

catholiques, orthodoxes et musulmans serbo-croates n'ont qu'une même langue littéraire, dont les Slovènes peuvent se servir également. Un terme nouveau, celui de yougo-slave (c'est-à-dire slave méridional), qui tend à se répandre, exprime l'unité foncière du monde serbe, croate et slovène.

A côté du polonais, le petit-russe demande sa place en Galicie. Comme la propriété foncière est en grande partie entre les mains de Polonais et que, dans les villes, les bourgeois sont surtout de langue polonaise, le petit-russe est demeuré presque sans culture.

D'autre part, la grande masse des sujets employant les parlers petits-russiens, qu'on appelle aussi ruthènes ou ukrainiens (oukraïniens), est en Russie où la bureaucratie tsariste ne lui permettait aucune manifestation extérieure de ses caractères propres. Or, le petit-russe diffère trop peu du grand-russe pour qu'il y ait lieu de créer sur la base de ce groupe de parlers une langue commune distincte du grand-russe : les sujets employant les parlers petits-russes de Russie se sont jusqu'ici servis sans inconvénient comme langue de civilisation de la langue russe commune fondée sur le grand-russe.

Mais, dans la Galicie autrichienne, les Ruthènes ne peuvent se servir du polonais, qui est d'un type slave tout différent. Pour éviter l'emploi de la langue russe commune par des sujets des Habsbourg, il a

été constitué en Galicie une langue littéraire ruthène qui prend de l'importance à mesure que le peuple ruthène se rend indépendant de la noblesse et de la bourgeoisie polonaises.

Maintenant que les provinces petites-russiennes de l'ancienne Russie se sont constituées en un État autonome, l'Ukraine, cet état doit se choisir sa langue. Le plus sage serait de garder le grand-russe littéraire. Mais si, comme il est possible, on écarte ce parti raisonnable, la seule langue de civilisation que trouve prête le nouvel État est celle qui a été fixée en Galicie, sur la base des parlers petits-russes les plus éloignés du grand-russe, et qu'on appelle souvent le ruthène. Alors une même langue littéraire servira à la Galicie autrichienne et à l'Ukraine autonome. Il est douteux que le gouvernement des Habsbourg ait à se louer de cette conséquence de sa politique.

Il y a donc, dans l'Autriche actuelle, quatre grandes langues slaves distinctes, langues écrites et capables d'être des instruments de culture : le tchèque, le polonais, le serbo-croate (à côté duquel il y a encore un slovène, sans passé et sans avenir), le ruthène. Ces langues appartiennent à trois groupes différents du slave ; et même les deux qui sont du même groupe, le polonais et le tchèque, se sont développées au XIX^e siècle d'une manière si indépendante que leur parenté dialectale en est en partie

masquée ; les effets de leur communauté de développement au moyen âge n'ont pas été utilisés. Ainsi les populations de langue slave opposent au bloc allemand, puissant à la fois par sa valeur propre et par sa possession d'état, quatre, et même en comptant le slovène, cinq langues slaves de culture qui sont chaque jour de meilleurs instruments, mais dont aucune n'est de force à rivaliser avec l'allemand. Leurs efforts ne sont pas concertés, et chaque groupe mène sa lutte séparément. En Galicie, il y a même opposition entre deux groupes slaves, le polonais et le ruthène.

Malgré ces difficultés, la situation des langues slaves grandit en Autriche. A des populations incultes et misérables, la bureaucratie allemande pouvait imposer sa langue ; elle ne le peut plus vis-à-vis d'hommes qui ont appris à lire dans leur idiome maternel, qui parviennent à l'aisance et qui acquièrent une indépendance économique. Les professeurs d'écoles élémentaires soutiennent la langue nationale. Les jeunes gens du peuple veulent pouvoir prendre place parmi les fonctionnaires sans avoir à apprendre une langue étrangère, et des citoyens qui se sont enrichis n'admettent plus d'être traités en inférieurs. Quand en 1916, on a, pour la première fois depuis le début de la guerre, réuni le Reichsrat, les députés slaves ont déclaré qu'ils avaient le droit de s'exprimer chacun dans leur langue. C'en est fait de la domination de l'allemand en Autriche.

La situation privilégiée de l'allemand était liée à la puissance de l'aristocratie et des bureaux qui, sous elle, dominaient le pays. Depuis que l'Autriche a un parlement central et des parlements provinciaux et que tous les citoyens y ont, sinon des droits égaux, du moins des droits, les langues nationales se développent, et, au lieu d'une langue dominante, l'Autriche se trouve avoir six langues : allemand, tchèque, polonais, ruthène, serbo-croate (avec le slovène) et italien, pour ne rien dire des Roumains de Bukovine.

L'exemple de la Suisse montre comment un État peut fonctionner sans avoir une langue commune. Il faut pour cela des institutions du type fédéraliste, une large autonomie de chaque partie de la fédération, de chaque province, de chaque localité, et, en même temps, et surtout, une bonne volonté active, un désir de vivre en harmonie avec tous les confédérés. Rien de tout cela n'est réalisé en Autriche.

D'ailleurs le cas de la Suisse est particulièrement favorable. Les trois langues officielles, allemand, français et italien (l'italien étant la langue d'une assez faible minorité), sont trois grandes langues de civilisation, et aucun des confédérés ne se sent diminué en employant la langue d'un autre. Il est beaucoup plus malaisé d'obtenir d'un individu qui a une grande langue de civilisation qu'il pratique en même temps une langue dénuée de valeur universelle. Un Flamand ne fait pas une grande concession à un Wallon

en apprenant le français ; mais un Wallon ne voit pas d'intérêt à savoir le flamand. Un Tchèque ne peut guère se dispenser de savoir l'allemand ; mais un Allemand de Bohême trouve, non sans raison, qu'il emploie mal la peine qu'il se donne pour apprendre le tchèque, de même que les sujets non magyars du royaume de Hongrie répugnent à étudier une langue dépourvue de valeur mondiale. Quelle que soit dans l'avenir l'organisation politique du pays, la situation linguistique des pays qui composent l'Autriche-Hongrie actuelle restera donc délicate à régler. Même le fédéralisme le plus large et les autonomies locales les mieux comprises ne résoudreiraient pas toutes les difficultés.

Des six grandes langues existant en Autriche, cinq, l'allemand, l'italien, le polonais, le serbo-croate et le ruthène, sont aussi des langues d'États autonomes ; chacune est donc considérée non comme une simple langue provinciale, mais comme une véritable langue d'État par ceux qui l'emploient. Et les Tchèques eux-mêmes, bien que tous soient sujets autrichiens, ont le sentiment d'appartenir à un État qui a eu son autonomie et qui veut la recouvrer.

Une autre difficulté très grave provient de ce que les langues n'ont pas chacune en Autriche un domaine propre où elles règnent exclusivement. Le tchèque et l'allemand sont employés concurremment en Bohême ; le slovène et l'allemand le sont de même

dans les provinces méridionales. Trieste, grande ville principalement italienne, est tout entourée de populations purement slovènes. En Galicie orientale, une aristocratie et une bourgeoisie de langue et de culture polonaises se superposent au fond ruthène de la population tandis que les juifs parlent le yiddisch. Des colonies serbo-croates, entourées de domaines allemands, hongrois ou roumains, vont jusqu'au Danube. En Bukovine, le roumain se juxtapose au ruthène. Et presque partout l'allemand joue son rôle. Toutes ces langues sont des langues écrites ; chacune prétend exprimer la culture propre d'une nation. Des populations de langues diverses habitent les mêmes régions ; et l'on ne saurait leur donner satisfaction en découpant, d'une manière si ingénieuse et si compliquée que ce soit, des territoires où dominerait chaque langue. Il faudrait donner, dans toutes les régions bilingues, un statut linguistique personnel à chaque individu et créer des institutions complexes, qui varieraient suivant les conditions spéciales à chaque région.

En Hongrie, la répartition géographique est un peu plus tranchée. Mais des Slovaques, des Croates, des Roumains et aussi des colons allemands sont, en bien des régions, mêlés aux sujets parlant magyar, et il est aussi très difficile de satisfaire aux justes revendications de chacun.

Le jour où, en constituant un État hongrois à côté

de l'État autrichien, on a donné au magyar une situation presque égale à celle de l'allemand, il a été introduit dans l'Empire austro-hongrois un principe de dissolution linguistique comme de dissolution politique. Chacune des nations de l'Empire prétend avoir sa langue, et il n'y a pas de principe au nom duquel on puisse refuser à l'une de ces nations ce qu'ont obtenu les Magyars.

CHAPITRE XVIII

LES LANGUES NATIONALES DANS LA PRESQU'ILE DES BALKANS

Dans les Balkans, le refoulement progressif de la domination turque a libéré les populations locales. Chacune a eu son gouvernement propre, et avec ce gouvernement, sa langue.

La Grèce est un petit pays indépendant depuis 1827, mais qui est loin de comprendre tous les sujets de langue grecque ; il y a à Constantinople, en Asie Mineure, en Égypte des centres grecs aussi et plus importants que ceux du royaume de Grèce. Le grec n'a pas eu besoin d'être restauré ; il n'avait jamais cessé de s'écrire. On l'a seulement un peu modernisé. Grâce à l'existence du royaume de Grèce, il est devenu la langue officielle d'un État.

La Roumanie est aussi un État unifié depuis 1859 ; et il s'est fixé une langue roumaine, langue officielle et langue de civilisation.

L'indépendance de la Serbie date du début du XIX^e siècle, et c'est dans la première moitié du

XIX^e siècle que s'est constituée la langue commune serbo-croate. L'indépendance de la Serbie et du Monténégro n'a été proclamée qu'au Congrès de Berlin, en 1878; et ces États ne renferment pas la majorité des gens parlant serbo-croate. Mais le fait que le serbe y est une langue officielle donne au serbo-croate commun une force d'expansion singulière. Déjà la langue commune tend à éliminer les parlars locaux, et une unité de langue s'établit progressivement.

L'indépendance de la Bulgarie a été réalisée au Congrès de Berlin (1878); elle a donné lieu à la fixation d'une langue bulgare dont les progrès ont été rapides, et qui, portée par des instituteurs ardents, a été enseignée dans toute la Macédoine. Parlé à l'extrémité du monde slave, en partie par des hommes dont les ancêtres avaient une langue de type turc, aujourd'hui disparue, le bulgare n'a pas conservé toutes les complications du slave; la déclinaison des noms s'y est presque entièrement perdue; il a par suite cette force d'être relativement simple et moderne.

L'albanais même a été pourvu d'une langue écrite. C'est la dernière des langues indo-européennes qui ait été fixée par écrit, la dernière où ait été instituée une langue « littéraire ». Mais cette langue écrite est une création en partie artificielle, comme l'État albanais qu'on a essayé d'instituer de 1912 à 1914, et qui a si misérablement échoué. Les missionnaires catholiques,

qui travaillaient à développer dans le pays l'influence de l'Autriche, ont été les principaux agents de cette création. Les Albanais sont peu nombreux, pas même un million; les uns sont musulmans, d'autres catholiques, et d'autres chrétiens orthodoxes; ils sont pour la plupart incultes; et leur pays, montagneux, pauvre se prête mal à développer une civilisation; il n'y a en Albanie aucune tradition de culture propre. Bien que les Albanais aient le sentiment très vif d'être une nation à part, il semble peu probable qu'une langue commune albanaise puisse devenir une langue de civilisation ayant une importance.

Les Balkans présentent donc plusieurs langues; ces langues sont employées chacune par des masses relativement homogènes; et, dans chaque petit pays, une langue commune s'institue aisément. Les Koutso-Valaques de Macédoine, séparés du royaume de Roumanie, n'ont pas d'intérêt à garder leur parler de type roumain. Dans la Macédoine, dévastée par les massacres et par la guerre, la population est clairsemée; et les populations dont le parler local est slave peuvent accepter avec une égale facilité le serbo-croate ou le bulgare comme langue commune; les frontières des langues communes bulgare et serbo-croate seront fixées par la politique. Beaucoup d'Albanais habitant le royaume de Grèce ont été déjà hellénisés; d'autres Albanais chrétiens orthodoxes s'helléniseront si l'on reporte plus au Nord les frontières de la Grèce: l'al-

banais n'est pas en mesure de résister à une langue de civilisation comme le grec.

En somme, le grec, le serbo-croate, le bulgare, le roumain et l'albanais se partagent la péninsule balkanique et y forment autant de blocs irréductibles, dont l'unité est déjà faite en partie et se complétera aisément dès que la politique aura assis les situations. L'albanais ne saurait guère se maintenir qu'à l'état de parlars locaux, et le turc est la langue de conquérants venus du dehors qui continuent à occuper et à administrer des villes qui leur sont au fond étrangères, Andrinople et Constantinople.

Constantinople est plus une ville grecque et arménienne qu'une ville turque. Vieille cité chrétienne, elle est demeurée chrétienne et elle devient européenne. Le turc n'y est pour la plus grande partie, et pour la partie la plus active, la plus civilisée de la population, qu'une langue imposée du dehors, et par suite une gêne.

CHAPITRE XIX

LES LANGUES NATIONALES DANS L'ANCIEN EMPIRE RUSSE

La bureaucratie du tsarisme était centralisatrice. Elle imposait dans tout l'Empire russe la pratique et la connaissance de sa langue, le grand-russe.

Le grand-russe littéraire diffère peu des parlers grands-russes qui sont ceux de la population principale de l'Empire. Et même les deux autres dialectes russes, le blanc-russe au Nord-Ouest, le petit-russe (ruthène, ukrainien) au Sud-Ouest, tout en différant du grand-russe à divers égards, en sont cependant assez proches pour que ceux qui les parlent puissent s'assimiler le grand-russe avec facilité ; il y a bien moins loin du grand-russe au blanc-russe ou au petit-russe que du provençal au français, du milanais ou du sicilien à l'italien central, du bas-allemand au haut-allemand.

Le blanc-russe n'est qu'un groupe de parlers populaires.

Quant au petit-russe, on peut regretter les pro-

chés autoritaires par lesquels la bureaucratie du tsarisme a empêché le ruthène littéraire de recevoir aucun développement en Russie : l'unité linguistique doit procéder du libre choix des individus, et elle n'est durable que si les sujets parlants y viennent par leur propre volonté, et en considération des avantages qu'ils y trouvent.

Mais la constitution d'une langue commune petite-russienne serait à regretter.

Les langues slaves de civilisation ne sont déjà que trop diverses ; il convient de ne les diviser davantage que dans le cas où les parlars locaux sont par eux-mêmes arrivés à se différencier de manière complète. Tel n'est pas le cas pour le grand-russe et le petit-russe ; un sujet petit-russe ne peut éprouver aucun dommage à utiliser le grand-russe comme langue commune : la structure générale des deux groupes de parlars est la même ; les différences ne portent que sur des détails ; un Grand-Russe et un Petit-Russe du peuple, employant chacun leur parler local, n'ont besoin pour se comprendre que d'un effort minime. Dès maintenant, on parle grand-russe dans les villes d'Ukraine. Faire du petit-russe la langue commune, comme semble l'avoir décidé le gouvernement ukrainien de la Rada, c'est imposer aux populations urbaines un idiome fondé sur le parler des paysans.

Par la masse des individus qui le parlent, par l'originalité de sa littérature, par l'importance des

ouvrages qu'il a servi à rédiger, le russe littéraire commençait à s'imposer au monde ; on l'étudiait ; il devenait l'une des langues principales de l'Europe. En s'isolant, les sujets de langue petite-russienne perdraient pour eux-mêmes le bénéfice de ce progrès ; et ils le ralentiraient, ils l'arrêteraient peut-être pour le grand-russe ; car la Petite-Russie est la partie à bien des égards la plus richement dotée des pays de langue russe, et, si elle cessait d'avoir pour langue commune le grand-russe littéraire, ce serait pour celui-ci une perte très grave. Le dommage serait double, et il n'y aurait de profit pour aucun Slave.

Par leur nombre, les Petits-Russes, qui sont une trentaine de millions, en Autriche et dans l'ancienne Russie, peuvent prétendre à avoir une langue écrite propre : beaucoup de populations moins nombreuses en ont une. Mais la raison d'être d'une langue séparée n'est pas dans le nombre de ceux qui emploient un type de parlers ; elle est dans le degré d'autonomie de ces parlers. Or, les parlers petits-russes diffèrent trop peu du grand-russe pour empêcher les Petits-Russes de prendre leur part des avantages qu'offre la langue commune fondée sur le grand-russe.

Pour l'avenir des langues slaves, la question de l'unité de langue commune est grave. Vis-à-vis de l'allemand qui, au centre de l'Europe, est parlé par une masse compacte d'hommes fortement cultivés,

actifs, tenant dans la civilisation du monde une place éminente, il y a trois langues slaves parlées chacune par dix à vingt millions d'individus : le tchèque, le polonais, le serbo-croate, et une autre parlée par un nombre moindre encore, le bulgare. Seul, le russe peut constituer, en face de l'allemand, une masse assez imposante pour balancer l'importance de l'allemand. Isolé, le petit-russe, qui n'a qu'un passé médiocre et où presque tout est à faire, compterait peu ; jointe à celle du grand-russe, la masse petite-russienne serait un fort appoint. Le désastre actuel de la Russie ne doit pas faire désespérer entièrement de son avenir.

D'une manière générale, il importe de ne pas multiplier les langues de civilisation. Chaque langue de culture qui se crée oblige à créer tous les instruments de travail nécessaires dans cette langue même : tous les manuels scolaires, scientifiques et techniques, les dictionnaires, les livres de références. Si la langue s'adresse à un public restreint, soit par suite du petit nombre des gens qui la parlent, soit par suite du nombre relativement petit des gens cultivés, tous ces instruments de travail ne peuvent exister qu'en quantité insuffisante, et la langue de culture, qui repose sur une base trop étroite, n'est qu'un outil médiocre ; elle maintient ceux qui l'emploient à un niveau inférieur. D'autre part, on ne saurait demander aux étrangers d'apprendre toutes les langues de culture qu'il plaît à de petits groupes de constituer.

Il y a peu de chances pour que beaucoup de gens cultivés croient devoir étudier quatre ou cinq langues slaves et ajoutent à l'effort qu'exige l'apprentissage difficile d'une langue comme le russe l'effort supplémentaire que demande l'étude des particularités du petit-russe. Adopter comme langue de civilisation une langue spéciale petite-russienne, c'est vouloir s'isoler du monde.

Toutefois, dans le cas où une langue est nettement à part, on ne saurait en vouloir, en l'état actuel des choses, à la nation, même petite, qui la parle, de se constituer une langue commune propre ou de garder celle qui est déjà constituée.

La Pologne avait depuis longtemps une langue de civilisation particulière, douée d'une vive originalité, quand la Prusse, l'Autriche et la Russie, ou plutôt les Hohenzollern, les Habsbourg et les Romanov, se la sont partagée. Ce crime politique ne pouvait avoir pour effet de ruiner une langue de civilisation toute formée et qui servait d'organe à une nation ayant depuis des siècles conscience de son unité. Tout l'effort de la bureaucratie russe devait demeurer impuissant contre une langue qui exprimait une civilisation différente de la culture russe, alors que cette civilisation n'était en rien inférieure et ne se tenait pas pour inférieure. Le polonais appartient à un groupe slave autre que le russe ; les influences qu'il a subies sont occidentales, tchèques, allemandes,

latines, autres en un mot que les influences du slavon ecclésiastique et du grec byzantin qui se sont exercées si fortement sur le russe. On a pu mettre de jeunes Polonais dans la nécessité d'apprendre, malgré eux, le russe ; on n'a pu entamer le polonais qui, dans le pays proprement polonais, n'a reculé nulle part. La Pologne à laquelle la guerre rendra son indépendance retrouvera intact son domaine linguistique propre, et sa langue, qui n'a jamais cessé d'être cultivée, demeure l'instrument souple, délicat, expressif qu'il a toujours été.

Mais, des anciens partages et de l'occupation russe au *xix^e* siècle, une conséquence demeurera. Les Polonais ont été des conquérants. Ils ont fourni en Lituanie, en Russie-Blanche, en Petite-Russie une aristocratie dominante. Et le polonais était devenu dans tous ces pays la principale langue de civilisation. Les idiomes propres de la Lituanie, de la Russie Blanche, de la Petite-Russie n'avaient que des parlers ruraux, sans culture. Les Polonais qui sont demeurés dans ces régions et qui y ont encore une grande part de la propriété foncière ont pu conserver leur langue avec le sentiment national polonais ; mais ils n'ont plus la force de l'imposer autour d'eux. Le polonais ne sera pas la langue des pays non polonais autrefois conquis par la Pologne.

Les Blancs-Russes emploient simplement le grand-russe comme langue littéraire.

Les Petits-Russes peuvent hésiter encore, on vient

de le voir, entre une langue particulière petite-russienne, qui existe déjà et qu'ils auraient tort de développer, et le grand-russe dont se servent la plupart d'entre eux. Mais, sous le gouvernement démocratique qui sera désormais le leur, ces pays ne reviendront pas au polonais.

Le rôle du polonais hors de la région où il est le parler de tout le monde est achevé. Et les aristocrates polonais isolés auront autant de peine à maintenir leur langue que leurs droits de propriété.

Dégagés de l'influence polonaise qui les avait dispensés jusque-là de se donner une langue de civilisation, peu disposés d'autre part à accepter le russe qui diffère absolument de leur parler local, les Litvaniens ont constitué une langue écrite qui commence à s'employer couramment. On a un peu écrit le lituanien depuis le xvi^e siècle, durant le xviii^e siècle et surtout durant le xix^e ; mais jusqu'aux vingt dernières années, ç'avait été sans système. Le clergé catholique, qui répugnait particulièrement à voir se répandre le russe, langue d'une confession différente, a, assez récemment, fixé une langue écrite, dont il est malaisé de prévoir l'avenir, mais qui est déjà employée de manière courante et par les Litvaniens de Russie et par ceux qui, en grand nombre, ont émigré en Amérique. Les Litvaniens n'ont pas de grandes villes, où ils dominant. Dans les centres urbains de leur région, les juifs, qui ont leur idiome

à eux, tiennent une grande place. La situation de la langue lituanienne n'est donc guère favorable.

Le lituanien n'est pas la seule langue commune dont la domination russe ait rendu possible, sinon favorisé, le développement. Le dialecte baltique voisin du lituanien, le lette, n'avait guère eu de littérature depuis l'époque de la Réforme. L'aristocratie allemande, qui dominait le pays letton depuis la colonisation violente du pays par les chevaliers teutoniques, opprimait durement ses serfs lettons et ne leur laissait constituer aucune culture propre. Mais dès que la Russie tsariste a eu supprimé le servage et que les Lettons ont eu montré ce que pouvait leur puissance de travail, leur volonté de se développer, ils se sont donné une langue écrite, ils ont eu des écoles, une littérature. Les Lettons sont devenus prospères, et nulle part dans l'ancien empire russe l'instruction ne s'est autant répandue. La grande ville de Riga est pour les Lettons un centre.

Au point de vue linguistique, le lituanien et le lette sont étroitement apparentés et peuvent passer pour deux dialectes d'une même langue. Mais ces deux dialectes se sont développés sous des influences différentes ; l'un, le lituanien, a conservé un aspect archaïque, tandis que l'autre, le lette, se modernisait. Le lituanien a pris au slave — surtout au blanc-russe — beaucoup de mots qui ne se retrouvent pas en lette. Les deux populations ont d'ailleurs des situations différentes, un passé différent, des religions diffé-

rentes, des tempéraments différents, et l'on ne voit pas comment elles pourraient tirer parti de la ressemblance ancienne, bien sensible encore, entre les deux idiomes.

L'este, qui ne pouvait prendre un rôle notable tant que l'Estonie était une province russe, prétendra peut-être à une existence indépendante dès qu'il existera une autonomie estonienne constituée. Il s'appuiera sur le finnois auquel il est apparenté.

Durant les dernières années avant la guerre, la bureaucratie tsariste avait aussi essayé d'imposer en Finlande la connaissance du russe. Les Finlandais, qui ont déjà l'embarras d'avoir deux langues de civilisation, le suédois et le finnois, ont résisté. La révolution russe, en donnant à la Finlande une indépendance aujourd'hui reconnue, a coupé court à ces efforts inutiles, et tyranniques. Depuis que la Finlande a pris un caractère démocratique, le rôle du suédois y recule, et le finnois, qui est la langue de la grande majorité de la population, devient aussi la langue principale du pays.

Le finnois de Finlande, le carélien qui en est très proche et les autres parlers de type finnois qui se parlent de la Finlande à l'Oural forment un ensemble qui, du fait de l'indépendance de la Finlande, aspirera aussi à prendre de l'importance, mais qui ne paraît pas avoir un grand avenir.

Il y a donc dans le bassin de la mer Baltique, une

série de petites langues, absolument distinctes les unes des autres, et toutes sans rayonnement au dehors : deux langues scandinaves, le danois et le suédois, deux langues baltiques, le lituanien et le lette, deux langues finno-ougriennes, l'este et le finnois. Si le traité de Brest-Litovsk sort tous ses effets, l'Allemagne aurait une suzeraineté plus ou moins nette sur les pays de langues lituanienne, lette, este et finnoise. L'allemand, qui a déjà sur tout ce domaine une grande influence, deviendrait nécessairement la grande langue de civilisation chez tous ces peuples, dont les langues propres seraient réduites à un usage régional.

Dans la Russie tsariste, les juifs, dont le nombre dépassait cinq millions, avaient un statut à part. Comme, d'autre part, ils ne se marient qu'entre eux, que leurs usages les isolent du reste de la population, qu'ils s'en tiennent souvent à l'écart et en sont souvent tenus à l'écart, ils constituent une société spéciale, qui a sa langue, le yiddisch.

Dialecte allemand, venu d'Allemagne occidentale, le yiddisch s'écrit avec des caractères hébreux et apparaît à ceux qui le parlent dans les pays slaves comme une langue proprement juive. Il ne s'emploie pas seulement dans les parties occidentales de l'ancien empire russe, Lituanie, Russie-Blanche, Pologne, Petite-Russie, Bessarabie, les seules où les juifs étaient admis à résider, mais aussi en Galicie autri-

chienne et en Roumanie. Et les émigrés juifs de tous ces pays l'ont emporté avec eux en Amérique. On écrit le yiddisch ; il y a une littérature en yiddisch ; et il est devenu une sorte de langue nationale.

L'avenir montrera si cette langue est capable de résister à des institutions démocratiques qui, accordant aux juifs l'égalité avec les autres citoyens, briseront l'isolement où ils sont, mais, du même coup, les obligeront, s'ils veulent exercer leurs droits, à être maîtres de la langue commune des pays dont ils seront des citoyens normaux. Si le yiddisch se parle seulement dans la famille, peu à peu il apparaîtra comme inutile. Partout où les juifs ont été traités sur le pied d'égalité, leur idiome propre a tendu à s'effacer, et ils ont été conduits à adopter la langue de la population à laquelle ils se mêlaient. Toutefois, l'esprit national juif est si fort actuellement dans l'Europe orientale, surtout chez les éléments pauvres et relativement peu cultivés, que, durant assez longtemps, le yiddisch a chance de survivre.

Le yiddisch s'appuie du reste sur l'allemand dont il est un dialecte. Durant leur occupation de la Pologne, les Allemands ont pris des mesures pour le préserver. Ils trouvent au maintien du yiddisch le double avantage de diviser la population des villes polonaises et de s'appuyer, partout en Europe orientale, sur des gens parlant une langue proche de la leur.

En Bessarabie, la majorité de la population est

roumaine ; la dissolution de l'Empire russe va peut-être amener le rattachement de la Bessarabie au royaume de Roumanie, qui, de par le traité de Bucarest avec les puissances centrales, perd, d'autre part, la Dobroudja, région trouble où se mêlent des populations diverses.

En outre, les Turcs, les Géorgiens, les Arméniens ont chacun leur langue littéraire ; et le turc oriental qui s'écrit en Russie est différent du turc osmanli de Constantinople et d'Asie Mineure.

Tandis que, dans la Russie proprement dite, il n'y a qu'une langue, les provinces frontières offrent une situation linguistique complexe, et la même difficulté s'y rencontre que dans une partie de l'Autriche, bien que généralement à un degré moindre : langues nationales devenues des langues communes employées concurremment dans une même région. Toutefois il y a partout, plus nettement qu'en Autriche, une langue dominante. La Lituanie et la Russie-Blanche où le polonais de la bourgeoisie et le yiddisch des Juifs se juxtaposent au lituanien, est parmi les cas les plus complexes ; mais, même là, il y a un fond nettement dominant de lituanien ou de russe suivant la région ; et des institutions démocratiques, donnant des droits égaux à tous les citoyens, feront ressortir le caractère dominant du lituanien ou du russe. Hors d'Europe, mais dans une région assez européenne, en Transcaucasie, la juxtaposition de trois langues de civili-

sation, le géorgien, l'arménien et le turco-tatare, pose des problèmes plus délicats encore.

Tant que, dans l'empire russe, il y a eu un pouvoir central fort, les parlers turcs, disséminés sur plusieurs régions n'avaient pas d'importance. La naissance d'un patriotisme turc dans l'empire ottoman et l'affaiblissement de l'influence russe vont créer, pour les parlers turcs de Russie, des conditions plus favorables, et il faut prévoir que les populations de langue turque de la Russie ne se laisseront pas absorber aussi aisément qu'elles faisaient du temps des tsars.

On peut même se demander si les groupes qui emploient des parlers finnois noyés parmi les parlers russes n'essaieront pas de cultiver ces parlers et ne se mettront pas à résister à l'assimilation.

La colonisation russe de la Sibérie et de la Transcaspié était en voie de donner à tout le Nord de l'Asie une même langue de civilisation, et le russe aurait pris de ce chef une importance immense.

Le trouble de la situation politique menace d'entraîner un trouble pareil de l'état linguistique dans les territoires de l'ancien empire russe. Les progrès du russe seront arrêtés tant que la Russie n'aura pas retrouvé un ordre et une unité. Et, du même coup, l'extension du groupe linguistique indo-européen en Orient se trouve en partie enrayée.

CHAPITRE XX

LES LANGUES NATIONALES DANS L'EUROPE OCCIDENTALE

Dans l'Ouest de l'Europe, chaque pays a en général sa langue universellement acceptée.

L'Allemagne s'est annexé par la force des Polonais, des Danois et des Lorrains de langue française auxquels elle impose l'usage de la langue allemande, acte de violence qui va contre les principes démocratiques et contre lequel proteste le sentiment universel.

La Suède et le Danemark ont chacun leur langue propre, et ces deux langues diffèrent sensiblement, bien qu'appartenant à un même groupe du germanique. En Norvège, la situation linguistique est plus singulière, on l'a vu, p. 19 : de la domination danoise, il était resté l'habitude d'employer comme langue écrite le danois, avec une adaptation norvégienne, et c'est dans ce danois de Norvège que sont écrits par exemple les drames du grand écrivain norvégien Ibsen ; mais, comme le pays est démocratique, et que l'esprit national y est fort, il

s'est produit une réaction contre cette langue dont s'accommodait la bourgeoisie cultivée, et, sur la base de parlars norvégiens, on a constitué une langue écrite proprement norvégienne, qu'on appelle la « langue du pays » (*landsmaal*) et à laquelle on a conféré les mêmes droits officiels qu'au dano-norvégien ; il résulte de là que la petite Norvège a maintenant deux langues écrites, le dano-norvégien (langue du royaume) et le norvégien proprement dit (langue du pays) ; sous l'influence des partis démocratiques, la concurrence ouverte entre les deux langues tourne de plus en plus au profit de la nouvelle langue nationale.

Les quelque 80 000 habitants de l'Islande, qui ont un parler d'origine norvégienne, mais qui dépendent politiquement du Danemark, visent à se rendre de plus en plus indépendants du gouvernement danois et à employer leur langue, dont le passé est glorieux : l'Edda est écrite dans l'islandais du moyen âge.

La Belgique, État nouveau, fondé en 1831, a deux langues officielles, le français et le flamand. Le français a eu longtemps une situation dominante, et la bourgeoisie belge est pour la plus grande partie de langue française ; le français est resté la langue de civilisation de la Belgique. Grâce au français, la Belgique est entrée dès l'abord dans le courant de la civilisation universelle. Sans être taxé de nationalisme linguistique, un Français peut dire que des auteurs comme Verhaeren ou Maeterlinck ont gagné à écrire en français : écrivant en flamand, ils n'auraient eu d'action

que sur un cercle restreint, et ils auraient risqué de passer inaperçus ; écrivant en français, ils ont montré une originalité qu'ils devaient en partie à leur nation, et ils ont eu le rare mérite d'apporter à une littérature déjà riche et variée, et où il est difficile d'être neuf, des accents nouveaux. Mais, là comme partout, les éléments populaires ont pris conscience de leur force, et ils ont imposé l'usage de leur langue, qui, dès longtemps, avant la guerre, avait les mêmes droits légaux que le français. Le clergé catholique, surtout le bas clergé, se méfiant du caractère peu religieux, trop libre, à son gré, de la culture française, a favorisé le flamand. L'occupation allemande a aussi favorisé le développement du flamand ; les Allemands s'efforcent d'appuyer sur les Flamands l'action qu'ils prétendent exercer sur la Belgique, et de briser l'unité belge en opposant les Flamands aux Wallons. Le flamand offre du reste l'avantage d'être à peu de chose près la langue qui est l'idiome officiel de la Hollande.

En Irlande, la renaissance du gaélique est trop récente et encore trop imparfaite pour créer déjà une crise. Si elle aboutit, elle aura pour effet de donner à quelques centaines de milliers de personnes une langue tout à fait à part, qui les isolera du reste de l'Empire britannique et de l'Amérique du Nord. Bien entendu, les Irlandais qui se sentent Anglais, qui sont dans l'Ulster la majorité de la population et qui sont répandus dans l'île tout entière, n'acceptent pas d'apprendre l'irlandais, et il serait extravagant d'es-

sayer de le leur imposer. L'extension de l'irlandais ouvrirait une crise insoluble.

Ainsi, au cours du xix^e siècle, les langues de civilisation se sont ajoutées aux langues de civilisation. Il n'est groupe national si petit qui n'ait prétendu avoir la sienne. On publie maintenant en Europe des ouvrages non seulement en français, en italien, en espagnol, en portugais, en anglais, en allemand, en suédois, en danois, en polonais, en russe, en grec, mais aussi en roumain, en tchèque, en serbo-croate, en slovène, en bulgare, en petit-russe, en magyar, en finnois, en lituanien, en lette, en flamand, en dano-norvégien et en norvégien proprement dit, en islandais, en catalan, en provençal, en gallois, en irlandais, en breton armoricain, en turc osmanli et en turc oriental, en albanais, en basque, et dans on ne sait quelles autres langues encore.

La plupart des publications faites dans quelques-unes de ces langues ne sont du reste destinées qu'à un public régional et ne prétendent pas avoir une valeur générale.

Le nationalisme linguistique facilite à la masse un commencement de culture ; mais il confine les gens qui parlent une petite langue dans un cercle étroit, d'où ils sortent difficilement. Le Flamand de Belgique, qui acquérait avec peine une culture française, même imparfaite, s'élargissait ; celui qui maintenant se contente, à moindres frais, d'une culture

flamande s'enferme dans son petit groupe et risque de perdre le contact avec le vaste monde. Le Flamand qui ne sait plus que le flamand est inférieur à celui qui savait le français, et ce qu'il publie est peu connu au dehors. A ce mal, il trouve une petite compensation : il peut participer à la culture néerlandaise, dont la masse reçoit ainsi un accroissement appréciable.

En somme, il paraît maintenant des travaux de caractère scientifique ou technique, dont l'intérêt est universel ou vise à l'être, dans plus de vingt langues européennes différentes. On est loin du temps où, avec la connaissance du seul latin, on pouvait lire tout ce qu'écrivaient en Europe les savants et les philosophes, et où tous ceux qui pensaient s'entendaient aisément avec une même langue morte.

L'état ancien de l'Europe, avec sa langue scientifique une, était celui d'une société relativement étroite où une toute petite élite intellectuelle se trouvait au-dessus d'une masse de gens incultes. L'état moderne est celui d'un monde où le citoyen le plus modeste a droit à sa part de culture et d'influence, et où cette culture doit lui être aisément accessible, de même que cette influence doit pouvoir être librement exercée. Mais la commodité conquise par la masse est compensée par une gêne pour les élites.

CHAPITRE XXI

RÉACTION CONTRE L'ISOLEMENT LINGUISTIQUE

En se donnant une langue de civilisation propre, une nation s'isole des autres. Elle devient comme une cellule particulière de la civilisation universelle.

A la littérature, cet isolement ne nuit pas en général. Chaque langue a ses moyens d'expression, ses nuances. Chacune peut fournir à un écrivain doué le moyen de faire une œuvre originale, et qu'il n'aurait été possible de composer en aucune autre. Si Mistral avait écrit en français, il n'aurait pas été le poète qu'il a été ; sa *Mircio* vaut parce qu'elle exprime la Provence même, et c'est la langue provençale qui a permis une telle œuvre ; en la permettant, elle en a d'ailleurs limité la diffusion.

Mais l'originalité d'un dialecte est limitée ; les possibilités d'expression d'une langue demeurée ou redevenue inculte sont peu variées. Quand un poète ou deux en ont tiré les effets qu'elle comporte, la mine

est épuisée. Ce n'est pas un accident que Mistral n'ait pas eu de véritable successeur.

De plus, cette originalité ne vaut guère que pour la poésie, ou du moins pour la littérature d'imagination, où le pittoresque a une place notable.

Si un Provençal s'avisait d'écrire en son dialecte un ouvrage qui aurait une portée philosophique, il priverait de la possibilité de le lire les cinq sixièmes des Français et le reste du monde. Et les quelques détails d'expression originaux qu'il y pourrait employer n'ajouteraient guère à la valeur de son exposé.

D'ailleurs les nouvelles langues nationales qui s'organisent sont faites par des professeurs, des instituteurs, des journalistes. Elles calquent les éléments abstraits des grandes langues de civilisation bien plus qu'elles ne mettent en œuvre l'originalité des parlers sur lesquels elles reposent. Leur valeur est pédagogique et politique plutôt que littéraire. La saveur propre de chaque parler en est absente, ou du moins s'y fait peu sentir. Jusqu'à présent la littérature n'a guère profité de la plupart des créations ou des résurrections de langues écrites, et, de toutes, c'est le provençal, dont le rôle pratique a été le moindre et le « rendement » poétique le plus grand.

Il n'y a jamais eu plus de langues écrites différentes qu'au début du xx^e siècle ; et il n'y a jamais eu moins d'originalité linguistique. Avec des mots différents et des formes grammaticales différentes, toutes ces langues sont des calques les unes des autres.

On n'a pas enrichi le trésor intellectuel de l'humanité; on a multiplié des manières banales de dire les mêmes choses.

La tendance à constituer des langues de civilisation produit actuellement tous ses effets. La démocratie grandit en Europe; elle s'intéresse plus à la culture élémentaire, pour laquelle une langue de civilisation ayant une faible extension offre peu d'inconvénients, qu'aux degrés supérieurs de la culture, pour lesquels elle en a de graves.

Néanmoins, les difficultés que fait l'isolement linguistique sont trop grandes, et cet isolement va trop directement contre les tendances à l'universalité de la civilisation moderne pour qu'on n'agisse pas, et pour qu'on ne cherche pas dès maintenant les moyens d'y remédier.

La civilisation tend vers l'unité.

Il n'y a qu'une science, à laquelle les savants de chaque nation contribuent avec les qualités et les défauts de leur caractère particulier mais où ces traits ne jouent finalement aucun rôle dans les résultats; partout on étudie les mêmes problèmes par les mêmes procédés, avec les mêmes instruments de travail. Les laboratoires de l'Amérique ou du Japon travaillent aux mêmes questions que ceux de l'Europe. Les observatoires du monde entier préparent une même carte du ciel, dont ils exécutent chacun une partie. Un savant moderne est, qu'il le veuille ou non, le

collaborateur de tous ceux qui, dans le monde entier, cultivent la même science. Il y a, pour chaque spécialité scientifique, une petite communauté de savants qui, amis ou rivaux, se connaissent entre eux, suivent de près l'activité les uns des autres et réagissent les uns sur les autres.

Cette science, qui est une, domine une technique industrielle, qui est également une. Chaque découverte scientifique détermine des changements dans les procédés de fabrication et dans les conditions de la production. Et tout procédé de fabrication nouveau est rapidement connu dans le monde entier. Les rares usines qui n'appliquent pas les procédés nouveaux sont en état d'infériorité, et hors d'état de concourir avec les autres usines fabriquant les mêmes produits. Les pays encore imparfaitement développés vont chercher dans des pays plus avancés des ingénieurs et des contremaîtres. Et les industriels vont établir des usines de leur spécialité dans des pays lointains où ils trouvent de la main-d'œuvre et des matières premières à exploiter.

Les affaires sont internationales. Les industries d'une même sorte concluent des cartels par-dessus les frontières. Les banques du monde entier sont liées par des opérations communes.

Les ouvriers ont senti que, par rapport à leurs employeurs, ils ont des intérêts identiques. La formule « Travailleurs de tous pays, unissez-vous » a éveillé un écho dans les classes ouvrières de tous les pays.

Les partis socialistes qui représentent la classe ouvrière organisée politiquement, les syndicats qui sont l'organisation des ouvriers par métiers, les coopératives au moyen desquelles les ouvriers essaient de faire acte de commerce tiennent des réunions internationales. Ces organisations sont jeunes, et, comme les événements l'ont montré, leur action n'a pas encore l'efficacité que beaucoup espéraient. Mais dès maintenant ces réunions montrent que les ouvriers de tous pays se sentent solidaires les uns des autres.

Les chemins de fer, les bateaux qui assurent les relations entre les hommes doivent, de nécessité, se ressembler ; seules dans l'Europe continentale, la Russie et l'Espagne se sont isolées en employant un écartement de rails différent de celui du reste de l'Europe. Les services postaux ont dû s'unifier pour se conformer aux principes de l'union postale universelle.

Le costume devient partout le même. La guerre même n'a pas empêché les modes féminines de subir dans tout le monde occidental à peu près les mêmes changements en même temps.

Tout va s'uniformisant.

Seules, les langues au moyen desquelles les hommes expriment leur pensée demeurent distinctes, et, sans rendre des nuances diverses, en cherchant à dire les mêmes choses et à se traduire exactement les unes les autres, se servent de systèmes de signes différents.

Sans doute, à l'intérieur de chaque groupe national, ce qui se produit est une unification. Les parlers locaux s'éliminent au profit de la langue nationale, ou du moins une langue commune nationale se superpose aux parlers locaux. Des sujets que leur parler local isolait font désormais partie d'un groupe relativement étendu. En ce sens, la contradiction entre le mouvement général de la civilisation et le mouvement linguistique n'est qu'apparente. Le Macédonien qui apprend le serbo-croate ou le bulgare littéraire ne se met pas en contact direct avec le monde ; mais il entre dans une communauté nationale, qui a, dans le monde, sa petite place, et, dans la mesure où le serbo-croate et le bulgare reflètent dès maintenant la civilisation mondiale, le Macédonien qui apprend ces langues y accède, alors que son parler local l'en séparait.

Les développements historiques ne sont pas simples. Les petites langues nationales sont une étape par où passent les peuples peu cultivés pour s'approcher de la civilisation universelle.

Mais la multiplicité des petites langues actuellement employées en Europe cause de grands embarras et prépare des crises qu'il sera difficile de résoudre, car elle va contre les tendances générales de la civilisation.

L'unité de langue commune est une force immense pour ceux qui la possèdent.

Les cantons romands de la Suisse, les provinces wallonnes de la Belgique et la Flandre belge de langue française donnent à la culture française un apport qui l'enrichit singulièrement : on ne se représente pas la littérature française sans J.-J. Rousseau. Ces éléments indépendants de l'État français ont leurs manières de vivre, de sentir, auxquelles la littérature française doit une part de sa variété. Si les Canadiens français ne servent guère à cet enrichissement, c'est qu'il s'est produit entre eux et leur pays d'origine une séparation morale ; ils ne contribuent pas à la culture française parce qu'ils ont rompu le contact avec elle.

On sait quel avantage donne à l'Allemagne l'emploi de l'allemand comme langue de civilisation par la plus grande partie des cantons suisses, par le gouvernement actuel autrichien et par une partie de l'Autriche. Et c'est aussi un avantage appréciable pour l'Allemagne que l'emploi d'un parler allemand par les juifs de l'Europe orientale.

L'Espagne et le Portugal, qui n'ont pas suivi d'un pas égal tout le mouvement de la civilisation moderne, doivent une grande part de leur force actuelle et beaucoup de leur avenir à ce que l'espagnol est devenu la langue commune de presque tous les États de l'Amérique au Sud des États-Unis, États dont plusieurs sont en plein développement, et à ce que le portugais est la langue d'un État déjà grand et puissant le Brésil.

L'emploi du portugais au Brésil empêche l'Amérique méridionale d'avoir l'unité de langue ; mais le portugais et l'espagnol se ressemblent beaucoup : qui sait l'un apprend l'autre aisément. La péninsule hispanique et l'Amérique, du Mexique au cap Horn, forment un bloc linguistique énorme, dont l'importance grandit de jour en jour.

Quant à l'anglais, sa puissance est un fait actuel. Sauf l'Afrique du Sud où est employé le hollandais simplifié des Boers, et sauf l'Inde où l'anglais n'est qu'une langue de civilisation extérieure au pays, l'immense Empire britannique n'a qu'une langue, et grâce à cette unité de langue il a à la fois l'unité morale et la facilité des relations. La guerre présente, où des divisions, venues de toutes les parties de l'Empire britannique ont combattu aux côtés des Anglais continentaux et ont pris à la lutte une part brillante, a resserré les liens entre les Dominions et la vieille Angleterre ; l'Empire est apparu comme une grande patrie, où l'unité de langue symbolise une communauté de mœurs, d'idées, de sentiments. Malgré une séparation qui date d'un siècle et demi, et malgré des divergences d'intérêts considérables, les États-Unis de l'Amérique du Nord et l'Angleterre doivent à leur communauté de langue d'être restés étroitement unis. Par suite de cette communauté britannique et américaine, l'anglais est la grande langue commerciale du monde. Il s'est imposé à l'Extrême-Orient où les affaires se font en anglais, et où même les

indigènes qui ont affaire aux Européens se sont mis à employer une sorte d'anglais très simplifié, le *pidgin english*. L'anglais est devenu ainsi pour les relations entre Japonais, Chinois et Européens une langue commune.

Dès maintenant, l'Amérique a réalisé un état linguistique relativement commode.

Tout le Nord n'a qu'une langue, l'anglais, qui domine du reste dans toute la partie Nord du Pacifique, qui est aussi la langue de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique du Sud, qui est largement répandu dans l'Inde, et qui est l'idiome d'un puissant État de l'Europe. L'enclave française au Canada, rurale, sans prestige, sans avenir ne rompt pas l'unité.

Tout le Sud du continent américain emploie l'espagnol ou le portugais, deux langues étroitement apparentées entre elles, et qui ont aussi leur belle place en Europe.

Les langues des indigènes de l'Amérique disparaissent pour la plupart. Là où elles se maintiennent, surtout dans la partie tropicale du continent, elles ne servent nulle part à la culture.

Sans posséder l'unité de langue, l'Amérique s'oppose à l'Europe en ceci qu'elle se sert des mêmes langues de civilisation sur des aires immenses. Nulle part, elle ne tend à des créations de langues de civilisation nouvelles.

Si des groupes d'immigrants y cultivent des langues nationales, comme le lituanien, l'albanais, l'irlandais, le yiddisch, etc., ce n'est que par un contre-coup de ce qui se passe en Europe, et il va de soi que ces efforts sont sans portée actuelle comme sans avenir. L'action de ces groupes soutient, parfois assez fortement, celle des petits groupes correspondants d'Europe. Aux États-Unis, elle est sans efficacité contre la domination de l'anglais.

L'Amérique donne des modèles de la tendance à l'unification linguistique, aux États-Unis, en Argentine, où de nombreux immigrés se plient à la langue principale du pays. C'est une supériorité, entre beaucoup, qu'a l'Amérique, nouvellement colonisée, sur la vieille Europe où subsistent des débris de nations diverses.

En Europe, la multiplicité croissante des langues de civilisation cause une gêne qui grandit sans cesse.

Les citoyens de petites nations qui n'ont pas appris d'autre langue de civilisation que leur langue nationale deviennent muets hors de chez eux. Un Hongrois qui ne sait que le magyar est hors d'état de se faire comprendre nulle part dans le monde ; s'il veut sortir de son pays, il lui faut emmener un interprète avec lui. Un Européen, même polyglotte, qui passe par la Hongrie y est embarrassé parce que tout s'y fait en magyar.

CHAPITRE XXII

DE L'EMPLOI DES GRANDES LANGUES DE CIVILISATION COMME LANGUES SECONDES

Le seul moyen efficace qu'on ait employé jusqu'ici pour parer à l'émiettement linguistique de l'Europe est celui d'une langue seconde. Les sujets qui ont pour langue nationale une langue peu connue au dehors recourent à l'une des grandes langues de civilisation répandues depuis longtemps. Le français, l'anglais, l'allemand ont été employés à cet effet.

Le français qui avait au XIII^e siècle exercé une forte action au dehors, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, avait perdu de son importance durant les luttes pénibles qui ont eu lieu du XIV^e siècle au début du XVII^e. Avec la fixation de la langue qui a résulté de l'établissement définitif d'un pouvoir central fort au XVII^e siècle, il a repris un prestige à l'étranger. Il est devenu tout naturellement la langue commune de la diplomatie, à la place du latin, au

début du XVIII^e siècle, parce que, au XVII^e siècle, l'Empire avait fini de jouer son rôle en Europe.

Le rayonnement qu'ont exercé au XVIII^e siècle les idées françaises avec les philosophes et la Révolution a contribué à son tour à lui donner le caractère d'une langue commune de civilisation pour l'Europe. Le grand philosophe allemand Leibnitz a écrit en français une grande partie de son œuvre. Frédéric le Grand, tout en donnant à sa dynastie et par suite à son pays le plus grand accroissement de puissance, n'avait pas d'autre langue de civilisation que le français. A la fin du XVIII^e siècle, la noblesse russe apprend le français, et, négligeant le russe qui paraissait inculte, la cour de Russie parle dès lors couramment le français, qui a été la langue de l'aristocratie européenne dans la première moitié du XIX^e siècle. Au Levant, le français était et est demeuré la langue usuelle des affaires et de la culture intellectuelle chez tous les sujets de l'empire turc qui ont des relations avec l'Europe. Les écoles de missionnaires, et plus récemment aussi celles de l'Alliance israélite, font du français la base de leur enseignement des choses occidentales. Il a pu sembler que le français serait pour l'Europe comme une langue commune de civilisation.

Le développement s'est arrêté ; le français a cessé de progresser. Le mouvement nationaliste qui emporte l'Europe depuis la seconde moitié du XIX^e siècle a fait tort au français. L'aristocratie russe, qui avait fait du français sa langue usuelle, est revenue au russe,

et pour tous les Russes l'éducation se faisait en russe dès le courant du XIX^e siècle; là comme ailleurs, les jeunes générations ne possèdent pas le français comme les anciennes. Depuis la fondation de leur royaume unifié, les Italiens ont attaché plus de prix à leur belle langue, moins au français, et les jeunes Italiens cultivés ne savent pas le français comme le savaient leurs pères.

Les autres nations de l'Europe ont vu avec jalousie quel avantage avait pour la France l'emploi universel du français, et elles se sont efforcées de lui faire concurrence. On a fondé au Levant des écoles où l'on a enseigné l'anglais, l'italien, l'allemand; on n'a pas réussi à briser la situation privilégiée du français, mais on a ralenti le développement d'une langue une de civilisation qui s'installait dans le bassin oriental de la Méditerranée.

La domination anglaise sur l'Égypte nuit aussi au français dans l'Orient méditerranéen.

La défaite française en 1870-1871, en diminuant le prestige de la France, a diminué celui de sa langue. La France s'est repliée sur elle-même; elle a donné l'impression de demeurer stationnaire.

La population française a cessé de s'accroître, tandis que celle des pays voisins grandissait; la proportion des gens cultivés dont le français est la langue usuelle, qui était *relativement* forte en 1818, est *relativement* mesquine en 1918.

Les Français n'ont pas montré, dans les affaires

industrielles et commerciales, l'activité que déploient depuis 1870 les Allemands, les Anglais, les Américains. Les vaisseaux français se voient de moins en moins dans le monde. La part de la France dans les affaires internationales est devenue *relativement* beaucoup moins grande qu'elle n'était il y a cinquante ans ; et des peuples démocratiques, comme la Norvège, soucieux avant tout d'étudier des langues qui peuvent être utiles pour le commerce, ont réduit à peu de chose l'enseignement du français dans leurs écoles, au profit de l'allemand et surtout de l'anglais, qui sont plus immédiatement utiles.

Sans baisser d'une manière absolue, la production scientifique de la France n'est qu'une part *relativement* de plus en plus petite de la production universelle. La France a compté au XIX^e siècle des savants éminents ; il lui a manqué d'avoir des équipes de savants. Les éditeurs de langue française publient pour un public plus étroit que ceux de langue anglaise ou allemande. Comme les Français se prêtent mal au travail collectif, les éditeurs français ne peuvent lancer autant de manuels, de dictionnaires, d'encyclopédies, de livres de références que les éditeurs de langue anglaise ou allemande qui ont à leur disposition des auteurs plus nombreux, plus disposés au travail en groupes, et un public beaucoup plus large, achetant plus volontiers des livres non littéraires.

La connaissance du français était chose aristocra-

tique ; les citoyens des jeunes États démocratiques n'y attachent pas l'importance qu'y attachaient au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e les hommes qui tenaient à faire figure de gens cultivés. La connaissance du français demeure une élégance ; mais elle est moins nécessaire qu'autrefois à un homme cultivé. Il y a peut-être maintenant, en nombre absolu, plus d'hommes dans le monde qui savent du français qu'il y a un siècle ; mais ils le savent moins bien, et le français n'a plus pour les jeunes le rôle qu'il a eu pour leurs grands-pères.

Les mérites mêmes du français nuisent à son extension dans le monde démocratique d'aujourd'hui. D'autres langues ont servi à des poètes aussi ou plus grands. Mais c'est la France qui, du XVI^e au XVIII^e siècle, a donné le modèle d'une prose savante à l'Europe moderne. Il n'y a pas de prose plus riche, plus variée que la prose française, et il n'y a pas de langue de prose plus précise, plus nuancée, plus assouplie que celle de la prose française. Or, pour manier cette prose, il faut posséder une culture fine : une culture sommaire, un peu rude, ne suffit pas à qui veut parler ou écrire le français littéraire. On sent qu'écrire le français sans nuances, le comprendre à demi, c'est n'en pas profiter.

Même sans viser à pénétrer les délicatesses de la langue, il n'est pas facile d'apprendre le français. Relativement aisée pour des peuples de langue slave, pour des Scandinaves, des Hollandais, pour des

peuples de langue romane, la prononciation française est malaisée pour les Allemands et surtout pour les gens dont la langue maternelle est l'anglais. La grammaire française est d'un type moderne, presque autant que celle de l'anglais à certains égards ; mais elle comporte un système verbal compliqué, embroussaillé d'un grand nombre de verbes irréguliers.

L'orthographe, fixée au xvi^e et au xvii^e siècle, est à la fois historique et pédante ; elle ne répond pas à la prononciation actuelle. Elle comporte des éléments adventices qui n'ont jamais répondu à rien ; ainsi le *g* de *vingt*, qui ne s'est jamais prononcé en français et que des pédants ont introduit pour rappeler le *g* du latin *viginti*, ou le *d* de *poids* qu'on a écrit parce qu'on s'imaginait — à tort — que ce mot continue le latin *pondus*. C'est un casse-tête pour un étranger que d'apprendre une langue où l'on prononce *pwa* (on note ici par *w* l'*u* consonne comme on le fait en anglais, dans le mot *tramway* par exemple) et où l'on écrit *poids*.

Il est dangereux de chercher à renouveler une bâtisse vieille et composée de pièces diverses étroitement ajustées par le temps et par l'usage comme l'est le français. Mais, sans toucher à la langue, on pourrait, avec profit pour les Français eux-mêmes et pour les étrangers, diminuer les inutiles complications de l'orthographe.

Il y aurait grand avantage — et nul inconvénient — à remplacer *ph* par *f*, et à écrire *télégrafe* en français

comme on écrit *telegrafo* en italien, en espagnol, en portugais. Il y aurait de même avantage à remplacer *th* par *t*, et à écrire *ortografe*, comme on écrit *ortografia* en italien. Il y aurait avantage à oublier que certains *i* du français qu'on note par *y* représentent un *u* grec, et à noter au lieu de *physique*, *fisque*, comme l'italien a *fisica*.

Il y aurait grand avantage à supprimer le *g* de *vingt* ou le *d* de *poids*, dus à l'erreur d'étymologistes maladroits ; *vint* et *pois* ressembleraient plus à *vinti* et à *peso* de l'italien, à *veinte* et à *peso* de l'espagnol que ne le font *vingt* et *poids*. En revenant à l'orthographe du moyen âge, on éviterait aux gens qui croient à la lettre écrite d'introduire dans le français parlé des consonnes qui le défigurent : si l'on effaçait le *g* de *legs*, dû à un rapprochement inexact avec *léguer*, on ne provoquerait pas une prononciation *legs*, avec un *g* ; et, si l'on notait *lais*, comme il convient, on ferait sentir que *lais* est le substantif verbal de *laisser*.

Il serait bon surtout de supprimer des distinctions grammaticales qui ne répondent à rien dans la prononciation actuelle et qui vont contre l'esprit de la langue : on ne distingue pas quatre *aimé*, l'un dans : *j'ai aimé ces enfants*, *j'ai aimé cette femme*, un autre dans *les enfants que j'ai aimés*, un troisième dans *la femme que j'ai aimée*, un quatrième dans *les choses que j'ai aimées* ; on prononce partout également *aimé*.

En effaçant des pédantismes aussi dénués de sens, on allégerait la tâche de l'enseignement aux instituteurs en France et aux maîtres de français à l'étranger, sans changer dans la langue même le moindre détail. Les tentatives de réforme se sont heurtées jusqu'ici à l'opposition des écrivains, dont l'esprit est étroitement traditionaliste, et des éditeurs, qui craignent de voir leurs fonds prendre un aspect archaïque.

Si souhaitable qu'elle soit, une simplification extérieure ne faciliterait du reste qu'assez peu l'apprentissage du français.

Malgré ses mérites de précision et de clarté, malgré son élégance — et à cause de son élégance même —, le français, qui garde une part de son ancien prestige, rencontre beaucoup de résistances, et son rôle de langue commune de civilisation ne grandit plus. Il a reculé même sur plusieurs points.

Si, au cours du XIX^e siècle, l'allemand a aussi perdu du terrain, ce n'est pas par suite d'un manque d'activité des Allemands ou d'un repli de l'Allemagne sur elle-même : jamais peuple n'a fait plus grand effort d'expansion. Mais le réveil des nationalités de l'Europe centrale, nationalités slaves, magyare, roumaine, enlève peu à peu à l'allemand des domaines où, sans être la langue courante du pays, il était la langue de civilisation. L'allemand n'est plus, ce qu'il a été, la langue commune de civilisation des Slaves. Dans ses tentatives d'expansion au dehors, il se

heurte partout à des langues nationales qui se développent et qui le repoussent. Cet arrêt, survenant au moment où se faisait le plus grand effort pour grandir la situation de la langue, a été pénible aux Allemands.

Beaucoup d'Allemands ont émigré pour faire des affaires au dehors. Mais partout, sauf en Afrique, ils ont trouvé des langues de civilisation déjà instituées qu'ils ont dû accepter. Il y a eu notamment beaucoup de colons allemands aux États-Unis ; mais ils ont appris à parler anglais. L'émigration des Allemands a été une perte pour la langue, tandis que, presque partout, l'anglais bénéficiait d'une immigration étrangère.

L'allemand n'est pas une langue séduisante. La prononciation en est rude, martelée par un accent violent sur le commencement de chaque mot. La grammaire en est encombrée d'archaïsmes inutiles : les noms par exemple ont des formes casuelles multiples, différentes les unes des autres, qui n'ont même pas le mérite de se trouver dans tous les mots, et qui ne servent à rien puisque l'ordre des mots est fixe et suffit à indiquer le sens. L'adjectif a des formes inutilement compliquées. Les phrases sont construites d'une manière raide, monotone. Le vocabulaire est tout particulier, tel que ni un Slave, ni un Roman, ni même un Anglais ou un Scandinave ne peut l'apprendre aisément. L'aspect d'ensemble manque de finesse, de légèreté, de souplesse, d'élégance.

Le français commun est une langue de gens du monde fixée à Paris, au centre même des parlers dont il offre le type perfectionné par la culture et par la vie de société. L'allemand commun est une langue de bureaux, fixée dans les provinces orientales où l'allemand avait été apporté par des colons venus pour dominer ; à partir du xvi^e siècle, il s'est répandu dans les régions où l'on avait jusque-là employé le bas-allemand ; c'est alors que, par exemple en Courlande, la noblesse allemande qui dominait durement le pays a adopté le haut-allemand. La raideur de l'allemand s'explique aisément par ces circonstances historiques.

Aux défauts qui sont ceux de la langue même se sont ajoutés ceux qui proviennent de l'usage qu'on en a fait. La pensée allemande se complaît dans l'abstraction et la classification, en même temps que la nation est âprement réaliste. La langue est toute encombrée d'abstractions. Le mélange de l'abstrait et du concret n'y est pas réalisé d'une manière aussi complète qu'en français ou en anglais. La prose allemande n'a pas la clarté dépouillée de la prose anglaise, la précision sèche et souple de la prose française ; elle a quelque chose de plus trouble, dont seuls les meilleurs écrivains, ceux qui ont le plus subi l'action des littératures romanes, arrivent à se dégager.

Après un très bref apprentissage de l'anglais, un Français peut parcourir rapidement une page de prose anglaise courante et en deviner le contenu ; au con-

traire, même si l'on sait bien l'allemand, et si l'on en a beaucoup lu, on n'arrive pas à parcourir quelques lignes d'allemand ; il faut les lire.

L'esprit nationaliste allemand, qui a été si funeste, et qui, d'un des peuples les mieux doués pour développer la culture européenne, dont l'esprit est le plus européen, a fait le fléau de l'Europe, a conduit à remplacer inutilement des mots européens, comme *téléphone*, par des composés lourds et purement allemands, comme *fernsprechen* « parleur au loin », qui n'est qu'une sorte de calque de *téléphone*. Cette tendance a été si forte qu'on a même essayé, heureusement sans succès, de créer un vocabulaire technique grammatical avec des mots purement allemands. Le vocabulaire scientifique allemand a été nationalisé, mais seulement en partie.

Néanmoins la connaissance de l'allemand s'impose à tous les hommes qui veulent être cultivés. Il n'y a aucune partie du savoir humain où les "Allemands n'aient apporté au XIX^e siècle une importante contribution ; il n'y a pas de pays où la pensée philosophique ait été plus active et ait exercé plus d'action sur le dehors. La science a été organisée, et, là même où ils n'ont pas inventé, les savants allemands ont su exploiter habilement et utilement les inventions faites ailleurs. Des groupes de travailleurs ont fait de grandes recherches matérielles ; des gens qui, par eux-mêmes, n'auraient pu rien trouver ont fait œuvre utile sous la direction de maîtres doués d'ini-

tiative. Nulle part il n'a été publié de manuels plus complets où l'ensemble d'une science soit exposé. Les éditeurs allemands, s'adressant à un public scientifique très grand chez eux et à l'étranger, ont pu multiplier les publications, et, pour chaque publication, tenir les savants au courant par des éditions constamment renouvelées. L'Allemagne est le pays des grandes bibliographies bien mises à jour. On a pu reprocher autrefois aux ouvrages allemands de manquer de clarté, d'être mal disposés typographiquement ; maintenant, beaucoup sont arrivés à la clarté presque parfaite, et la présentation typographique est souvent presque aussi bonne qu'elle l'est dans les bons livres anglais, meilleure que dans beaucoup de livres français. S'il est plus permis à un homme cultivé d'ignorer la littérature allemande que la littérature anglaise ou la littérature française, du moins les livres allemands sont devenus indispensables à qui étudie une partie quelconque des connaissances humaines. Ne pas savoir l'allemand, c'est presque toujours renoncer à être au niveau de la science et de la technique de son temps.

Par son extension, l'anglais est la plus mondiale des langues civilisées.

Envisagé en lui-même, l'anglais a le mérite d'être d'un type grammatical simple et régulier. Il a perdu presque tous les archaïsmes superflus ; les quelques vieilles formes qui restent dans le verbe ne tiennent

pas une grande place dans la langue et l'usage les enseigne vite. Alors que les langues romanes maintiennent la distinction dénuée de sens du masculin et du féminin et que, à cette distinction inutile, l'allemand et les langues scandinaves ajoutent celle du genre neutre, l'anglais s'est débarrassé de l'absurdité qu'est une catégorie grammaticale qui ne répond la plupart du temps à aucun sens défini. Sa grammaire est toute moderne, et, en tout ce qu'elle a de moderne, proche, par la structure générale, de celle du français par exemple.

Son vocabulaire, mi-partie germanique, mi-partie roman, donne à tous les sujets de langue romane ou germanique une première facilité sensible pour s'initier à la langue : ni un Français, ni un Hollandais, ni un Norvégien, ni un Danois, ni un Suédois, ni même un Allemand ne se sentent tout à fait étrangers vis-à-vis de l'anglais.

Seule, la prononciation isole l'anglais. La prononciation de l'anglais n'a pas la netteté ni la fermeté de celle de la plupart des langues romanes et des langues slaves ; elle est l'une des plus indistinctes qui soient. Et elle est en même temps l'une des plus singulières. Une consonne qui fait difficulté à presque tous les peuples de l'Europe, la spirante dentale notée par *th*, y tient une grande place ; elle figure souvent, et notamment dans l'article. Les voyelles, qui ont une variété surprenante, ne concordent avec celles d'aucune autre langue de l'Europe. Il n'y a pas de

langue qu'un étranger adulte arrive plus malaisément à prononcer d'une manière correcte. C'est la prononciation qui est, pour le rôle mondial de l'anglais, le plus gros obstacle.

Une autre difficulté de l'anglais consiste en ceci que, si la grammaire est simple, le tour des phrases, le groupement des mots, la manière de s'exprimer y sont souvent déterminés par des usages spéciaux à des cas particuliers, et dont l'apprentissage est long et minutieux. Comme le français, l'anglais doit à sa vieille tradition des complications et des délicatesses infinies.

La graphie de l'anglais, pire encore que celle du français, tout aussi historique, tout aussi pédante, n'a qu'un mérite, celui de mettre en évidence le caractère latin et roman d'une part, germanique de l'autre, d'une partie du vocabulaire, que la prononciation dissimule le plus souvent.

La littérature anglaise est l'une des plus belles, l'une des plus riches et des plus variées du monde moderne. La prose française est plus savante, plus précise, plus ferme. Mais la prose anglaise est aisée, et se prête à énoncer toutes les idées, toutes les théories.

Guère plus que des ouvrages allemands, on ne peut se passer des ouvrages techniques publiés en anglais.

L'anglais est, comme le français, rigoureusement fixé. En Amérique, où le mélange de populations d'origines très diverses risquerait de corrompre la

langue, les collèges exercent une forte activité puriste. Il y a là une réaction utile, et qui avec la correction maintient l'unité de langue.

Les langues de petits groupes n'ont qu'une importance relativement restreinte pour la civilisation universelle. Dans les réunions internationales, il est admis qu'on emploie seulement un certain nombre de langues telles que le français, l'anglais, l'allemand. Les grands périodiques scientifiques acceptent souvent des articles en plusieurs langues, mais seulement dans des langues telles que l'anglais, l'allemand, le français. La revue internationale en français, anglais et italien (et, antérieurement à la guerre, en allemand) *Scientia*, qui paraît en Italie, donne la traduction française des articles anglais et italiens. Les savants appartenant à des petites nations publient très souvent en des langues autres que la leur ceux de leurs travaux qu'ils destinent au public savant. Celles de leurs publications qu'ils font dans leur propre langue restent ignorées de beaucoup de leurs confrères; on les suit par des résumés, ou, si elles sont lues, elles le sont imparfaitement, et l'on manque souvent à en voir précisément le sens. On ne peut demander à un savant de lire couramment et sûrement vingt langues. La littérature des petites nations agit par la traduction plus que par le texte: l'influence d'un Ibsen s'est exercée bien plus par les traductions qu'on a faites de ses œuvres que par ses œuvres mêmes.

Mais, en l'état actuel du monde, un civilisé doit être maître au moins du français, de l'allemand et de l'anglais. Suivant le caractère de son activité, il peut avoir besoin plus de l'une ou de l'autre de ces langues. Il est obligé de les lire toutes les trois, et il lui est incommode de n'avoir pas l'usage courant des trois.

Cependant cette connaissance n'est qu'un palliatif au mal qu'est la diversité des langues dans le monde civilisé.

Un résumé en français, en allemand ou en anglais d'un ouvrage publié en danois ou en tchèque supplée à peine à l'ouvrage même.

Un congrès international où se parlent le français, l'anglais et l'allemand est un peu une tour de Babel. Car si les gens qui lisent ces langues sont nombreux, ceux qui les parlent et les entendent bien toutes les trois sont rares. Et les savants, les techniciens ont rarement le loisir d'apprendre à bien parler, à bien entendre les langues étrangères.

L'allemand, l'anglais et le français ont l'avantage d'introduire dans tout l'ensemble des langues germaniques et romanes qui dominent la civilisation moderne.

La connaissance de l'allemand et de l'anglais rend relativement aisé l'accès des autres langues germaniques, le flamand-hollandais, et même les langues scandinaves, bien que celles-ci soient plus éloignées de l'allemand et de l'anglais.

Pour qui connaît le français et l'anglais, il n'est pas difficile d'aborder l'italien, l'espagnol et le portugais. La place de l'italien dans la civilisation européenne lui donne un prix particulier, et son caractère archaïque parmi les langues romanes en fait comme le centre naturel de ces langues. Quant à l'hispano-portugais, dont le rôle dans la culture moderne n'est pas encore proportionné au nombre des gens qui le parlent et à l'immensité des territoires qu'il occupe, il est appelé à être de plus en plus important, il pourra de moins en moins être négligé.

Par bonheur, les grandes langues romanes ont conservé un parallélisme évident; elles ont des structures pareilles; soumises aux mêmes influences, elles se servent d'un même fonds de vocabulaire, et le latin écrit a fourni à toutes les mêmes termes savants. Il suffira de savoir profiter de ces circonstances favorables pour faciliter l'étude des langues romanes à qui connaît l'une d'entre elles, et pour constituer par suite un grand bloc roman ayant une puissance. En créant des termes nouveaux, il importerait de songer à les faire parallèlement dans toutes les principales langues du groupe. Il serait utile aussi de rapprocher l'orthographe française des orthographes italiennes et espagnoles, qui sont bonnes. Il faudrait en un mot s'efforcer de maintenir et d'augmenter les ressemblances des langues romanes entre elles.

L'apprentissage des langues, même limité aux

langues les plus nécessaires, demande à la jeunesse cultivée un très grand effort, et qui pourrait en partie être mieux employé. Les sciences s'enrichissent chaque jour ; les jeunes gens n'ont pas trop de temps ni de force pour en étudier les principes. Il est dur d'exiger de chaque jeune homme cultivé qu'il acquière, durant ses années d'études, à la fois la connaissance des sciences et celle de trois langues, toutes trois difficiles, le français (avec accompagnement de l'italien, de l'espagnol et du portugais), l'allemand et l'anglais (avec accompagnement éventuel du flamand-hollandais et des langues scandinaves). Et pourtant la culture est à ce prix.

Le profit intellectuel qui résulte de cet apprentissage est grand assurément. Il est bon pour l'esprit de voir les idées sous les formes diverses par lesquelles les expriment plusieurs langues ; on s'accoutume ainsi à saisir les idées en elles-mêmes et à n'être pas dupe des mots. Les nuances d'idées et de sentiments varient d'une langue à l'autre. On a reconnu dès longtemps que, pour apprendre à bien connaître les ressources de sa propre langue et pour en pénétrer l'esprit, il n'y a pas d'exercice meilleur que la traduction.

Les grandes langues modernes de civilisation ont été façonnées par des élites intellectuelles qui les enrichissent depuis de longues générations. Chacune d'elles a son originalité : acquérir une de ces langues, c'est prendre sa part du somptueux héritage d'une vieille famille.

Toutefois il ne faut pas s'exagérer ce profit; il y a dans l'apprentissage des langues une grande part d'effort inutile: à quoi bon savoir que le même animal s'appelle ici *chien*, là *dog*, ailleurs *hund*?

Les langues modernes, qui servent pour une même civilisation, se traduisent de plus en plus exactement les unes les autres: on retrouve partout des tours semblables et équivalents, et le profit intellectuel qu'un Européen occidental trouve à étudier la langue de ses voisins diminue au fur et à mesure que cette langue se borne davantage à exprimer la civilisation actuelle.

Si l'apprentissage des langues étrangères est poussé à fond, de manière à profiter à l'esprit, il demande un temps immense. S'il est superficiel, il n'apporte presque rien à la culture intellectuelle. Tous ceux qui ont passé par de grands hôtels internationaux ont vu des maîtres d'hôtel répondre aisément à des clients qui s'adressent à eux en quatre ou cinq langues différentes; ce que ces hommes ont appris en pratiquant leur métier en divers pays n'a pas vraiment enrichi leur pensée. Pour tous ceux qui apprennent les langues modernes surtout au point de vue pratique et qui s'intéressent seulement aux formes contemporaines des langues, le profit intellectuel de cet apprentissage est le plus souvent médiocre.

CHAPITRE XXIII

LE LATIN ET LES LANGUES MODERNES

Pour l'assouplissement de l'esprit, la connaissance du latin est de plus grand profit que celle des langues modernes.

Les anciennes langues indo-européennes, comme le grec et le latin, ont une structure linguistique très différente de celle des langues modernes, comme le français ou l'anglais; en les apprenant, on entre dans un système vraiment nouveau. Cette étude oblige donc à faire un effort intellectuel énergique, dont on ne retire pas un bénéfice pratique immédiat, mais qui fait faire à l'esprit un exercice plus intense que celui que l'on fait en étudiant les langues actuellement parlées.

Les lieux communs qu'expriment les littératures anciennes sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui; mais ils se présentent sous des formes autres, et l'esprit gagne en finesse et en aisance à passer de l'une des expressions à l'autre.

Depuis qu'on l'a introduit dans l'enseignement,

le grec n'a jamais été acquis complètement que par un petit nombre de personnes dans l'Europe moderne occidentale; si précieuse qu'elle puisse être, son influence ne s'exerce guère qu'à travers le latin, qui, pour toutes les choses de culture, en est un reflet. Il peut être agréable de savoir analyser les mots savants fabriqués avec des éléments grecs comme *orthographe* ou *téléphone*; mais il ne vaut pas la peine d'apprendre pour cela le grec, qui n'est pas une langue facile. Malgré la valeur unique et l'originalité de la littérature grecque, il est peu probable que l'étude du grec tienne à l'avenir une grande place dans l'éducation de la jeunesse cultivée.

La situation du latin est autre et plus favorable.

Toutes les langues modernes de l'Europe occidentale sont pleines de latin, là même où elles semblent en être indépendantes. L'allemand ne s'est pas à beaucoup près empli de mots latins et romans autant que l'anglais; mais il s'est pénétré d'esprit latin, et ce n'est pas en vain que toute la culture de l'Allemagne a été latine au moyen âge. Un mot comme *Vaterland* « pays des pères » a l'air d'être purement allemand, comme *patrie* a l'air aujourd'hui d'être un mot purement français; en réalité *Vaterland* est, on l'a vu ci-dessus, le calque du latin *patria* « pays des pères » (qui était lui-même calqué sur le grec *patris*), tout comme *patrie* est le mot latin *patria* pris à la langue écrite et un peu adapté. C'est par le latin seul qu'on peut comprendre les rapports

qu'ont entre eux les vocabulaires de l'Europe occidentale.

Pour alléger l'effort des jeunes gens cultivés, on a souvent proposé d'abandonner les études latines : le jour où l'on s'y déciderait, on achèverait de ruiner ce qui reste d'unité linguistique dans le monde civilisé. C'est dans le latin que se rejoignent les langues romanes et les langues germaniques telles que l'anglais et l'allemand.

Seule, la connaissance du latin permet de relier aisément entre elles les langues romanes ; à qui sait du latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, le français sont déjà familiers. En abandonnant la culture latine, les peuples de langue romane renonceraient à tout ce qui fait leur unité, et, vis-à-vis des autres langues, ils diminueraient la capacité de résistance des leurs. Le latin, dont ces langues ne sont que des développements nouveaux, a dominé, sous sa forme écrite, la constitution de toutes les langues littéraires romanes, et ce n'est qu'en se rattachant toujours à leurs origines latines que les langues romanes pourront faire bloc entre elles et exercer une influence. On a du reste constaté ci-dessus, p. 210 et suiv., que, seule, la connaissance du latin permet de comprendre les rapports d'une grande partie des mots entre eux dans les langues néo-latines, surtout en français.

Ce n'est aussi que par la connaissance du latin que peut se maintenir le contact entre le vocabulaire

anglais et ceux des langues romanes, car l'élément roman du vocabulaire anglais est en partie latin savant, en partie vieux français.

Quant aux Allemands, en ignorant le latin, ils se sépareraient de la culture latine dont la leur est une continuation, et ils rompraient le contact avec les peuples de langue romane, et même, en grande partie, avec l'anglais.

L'étude du latin, que menace l'esprit égalitaire des démocraties et qui apparaît souvent comme un pur luxe, est donc de grande portée; si elle n'a plus la valeur pratique immédiate qu'elle avait au moyen âge et qu'elle a longtemps conservée, elle est indispensable pour maintenir entre les langues modernes un reste d'unité.

Il importe que tous les hommes qui reçoivent une culture supérieure et qui ont, par là même, la charge de conserver et d'adapter aux besoins actuels les grandes langues de civilisation de l'Europe y demeurent fidèles. Ce sont des langues faites par des élites; elles ne peuvent sans déchoir s'isoler de la langue de la vieille élite intellectuelle européenne dont elles ont recueilli la succession. Si elles l'oublieraient définitivement, elles briseraient les alliances qu'elles ont contractées. Le jour où un esprit de nivellement démocratique ferait abandonner la culture latine, il en résulterait pour les grandes langues littéraires de l'Europe occidentale une crise qui en nécessiterait tôt ou tard la transformation.

Ces langues, qui sont devenues aussi celles de l'Amérique, appartiennent toutes à deux groupes de la famille linguistique indo-européenne, le groupe germanique et le groupe latin. Elles se sont développées sous les mêmes influences de civilisation ; elles expriment une même culture.

Là même où elles semblent différentes, on y retrouve au fond les mêmes notions. Il est tel mot comme le français *contrée*, qui se retrouve dans l'anglais *country* emprunté au français, et qui a un pendant exact en allemand : l'allemand *gegen* est à *gegen* « contre » ce que *contrée* est à *contre*.

L'allemand *gewissen* est le calque du latin *conscientia*, que la langue écrite a fourni au français et à l'anglais sous la forme *conscience* (avec des prononciations du reste très différentes en français et en anglais).

Quelle qu'en soit la valeur étymologique, qui est inconnue, le mot latin *causa* a reçu le sens du grec *aitia* dans la langue philosophique ; le latin du moyen âge l'a gardé en ce sens et l'a transmis aux langues romanes occidentales ; l'anglais a pris *cause* au français ; la même notion est donc exprimée par un même mot italien et espagnol *causa*, français et anglais *cause*.

L'allemand semble diverger : *cause* se traduit en allemand par *Ursache* ; mais il suffit d'examiner l'histoire du mot *sache*, qui est le second terme du composé *Ursache* pour y voir le calque sémantique du mot

latin, qui était lui-même un calque sémantique du grec *aitia*. Le sens ancien du mot germanique que représente *sache* était « procès » ; le vieux saxon *saca*, le vieux haut allemand *sahha*, le vieil anglais *saku*, par exemple, ont encore ce sens. Comme ce mot traduisait le latin *causa* en l'un de ses sens, qui est celui de « chose qui se plaide », on lui a attribué tous les sens de *causa* ; le sens philosophique de « cause » a donc été donné au mot vieux haut allemand comme au mot vieil anglais ; de là vient l'anglais *sake*, et, avec un préfixe qui précise le sens, l'allemand *Ursache*.

On ne s'est pas tenu au sens philosophique de *causa* ; même le sens vulgaire de *causa*, celui de « chose », qui est celui de la forme populaire dans les langues romanes, a été acquis par ce mot, et l'allemand *sache* comme le néerlandais *zaak* est l'équivalent du français *chose*, de l'italien *cosa*, etc. Les formes scandinaves, suédois *sak* et danois *sag*, ont une histoire exactement parallèle. Le développement de sens de l'autre mot germanique qui signifie « chose », à savoir suédois et danois *ting*, anglais *thing*, allemand *ding*, est aussi pareil : ici encore on retrouve le calque du sens vulgaire pris par le latin *causa* « cause, procès ».

A ce propos, on notera que, à côté des mots influencés par le latin, l'allemand en a qui ont été calqués sur des mots romans. Ainsi l'adjectif allemand qui signifie « joli », *hübsch*, est un dérivé de

hof « cour », et a été fait au moyen âge à l'imitation d'un mot roman : français *courtois*, italien *cortese*, en regard de français *cour*, italien *corte*.

Si le vocabulaire français comporte un bon nombre de mots empruntés à la langue des Francs, si des verbes courants comme *garder* ou *choisir* sont d'origine allemande, il est plus vrai encore que le vocabulaire allemand comporte beaucoup de termes latins ou romans. Même un mot qui a un air tout germanique, comme le nom du « comte » en allemand, *graf*, a été reconnu récemment par un jeune savant danois pour un mot gréco-latin, *grafio*; le *comte* était, pour Charlemagne, un fonctionnaire; *grafio* signifie « scribe »; le même mot, avec une formation différente, a fourni le français *greffier*.

Il y a entre les langues du groupe roman et celles du groupe germanique un parallélisme dû à ce que ces langues se sont développées dans des conditions pareilles, sous les mêmes influences, à ce qu'elles ont sans cesse agi les unes sur les autres, à ce que ceux qui les parlent ont constamment communiqué les uns avec les autres.

En tant qu'elles expriment la civilisation, les langues de l'Europe occidentale et de l'Amérique sont les héritières de la civilisation gréco-romaine, et c'est par le latin qu'elles en ont subi l'influence.

La civilisation de langue arabe, qui a durant un temps exercé une certaine action, continue aussi, sous des formes particulières, cette grande civilisa-

tion. Tel des mots que les langues modernes ont pris à l'arabe du moyen âge, comme le français *alambic* (arabe *al anbiq* ; en italien *lambicco*, en espagnol *alambique*) n'est en arabe qu'un emprunt au grec *ambiks* « vase » et marque les origines helléniques de la science arabe. Les influences iraniennes qui ont été fortes sur l'arabe reflètent en dernière analyse la civilisation méditerranéenne : ainsi le mot *julep*, qui est en français un mot arabe, est en arabe un mot pris à l'iranien et le premier terme de ce mot composé, *gul-* « rosé », est le nom méditerranéen de la « rose » altéré par des changements de prononciation propres au persan.

Derrière les langues de l'Europe occidentale, on retrouve toujours le même fond de civilisation méditerranéenne, développé par les Grecs de l'époque classique, fixé à l'époque hellénistique, dans les siècles qui ont immédiatement précédé l'ère chrétienne, et que Rome s'est assimilé. Les langues modernes en ont pris une part directement au grec et quelques débris à l'arabe ; mais de beaucoup la plus grande partie de ce qu'elles en possèdent leur vient du latin.

Il importera que, par le maintien de la culture latine, les grandes langues de civilisation de l'Europe occidentale conservent et développent tout ce qui contribue à les rapprocher.

CHAPITRE XXIV

LE GROUPE SLAVE

Le troisième des grands groupes de langues parlées en Europe, le groupe slave, entre mal dans l'unité européenne, très imparfaite, et pourtant réelle, que forment les langues romanes et germaniques.

Les peuples qui parlent des langues slaves sont demeurés longtemps dans l'Est de l'Europe, isolés de la civilisation méditerranéenne et occidentale. Encore au VIII^e siècle ap. J.-C., le contact n'existait qu'à peine, et avant le IX^e siècle l'action de la civilisation gréco-romaine ne s'est exercée sur les Slaves que faiblement.

Tard venus à la civilisation européenne, les peuples de langue slave ont dû ensuite employer bien souvent leurs forces à lutter contre des envahisseurs venus d'Orient. Ils ont servi la civilisation européenne en la protégeant contre les barbares ; mais, par là même, ils ne l'ont pas suivie d'un pas égal.

Demeurés à l'écart, et longtemps à un état de civilisation archaïque, les peuples slaves ont gardé un type

de langue archaïque. Sans doute l'indo-européen a subi sur le domaine slave des changements aussi graves que sur d'autres domaines. Mais, en dépit des changements de détail, il y est demeuré fidèle au type ancien; il s'y est peu modernisé. Tandis que la déclinaison des noms se simplifiait et tendait à disparaître partout en roman et en germanique et que les langues romanes et l'anglais n'en gardent rien, à peine une opposition du singulier et du pluriel, les langues slaves ont presque toutes conservé une déclinaison, plus riche même que la déclinaison du grec ancien ou que celle du latin ancien. Tandis que le verbe des langues romanes et germaniques met en évidence la notion abstraite du temps, qui repose sur l'une des catégories logiques les plus simples, le verbe slave est dominé par la notion, plus concrète et moins aisément saisissable, du degré d'achèvement de l'action. Les grammaires slaves ont encore l'aspect de grammaires indo-européennes de type ancien.

Le vocabulaire slave n'a aussi emprunté que tardivement au vocabulaire méditerranéen et occidental. Le nom du « vin » par exemple y a pénétré dès avant le ix^e siècle sous la forme *vino*, de même que le nom, *banja*, du « bain »; mais les cas de ce genre sont peu nombreux. Au ix^e siècle, le vocabulaire slave était encore très peu européen. Depuis, il s'est européenisé, mais en demeurant très éloigné des vocabulaires romans et germaniques.

Ceux des peuples slaves qui, comme les Tchèques

et les Polonais, se rattachent à l'Église romaine ont subi l'influence latine, mais relativement tard et de manière relativement peu profonde. Les Slaves orientaux, Russes, Bulgares et même Serbes, qui appartiennent à l'Église d'Orient, ont subi l'influence grecque, non l'influence latine, et ils ne participent en rien à la grande communauté de vocabulaire occidentale ; leur vocabulaire savant n'est pas, comme celui de tous les peuples romans et germaniques, dominé par le latin écrit ; de plus, ils ont été en contact avec l'Orient et en ont reçu nombre de mots. Pour un Occidental, le vocabulaire russe ou serbe ou bulgare est presque tout entier étranger.

Tant par leur structure générale que par leur vocabulaire, les langues slaves, et surtout les dialectes russes et méridionaux du slave, s'écartent donc beaucoup des langues germaniques et romanes. Elles ne se groupent pas naturellement avec ces langues qui dominent l'Europe occidentale, l'Amérique, l'Océanie, et les colonies européennes d'Afrique. Le polonais, de toutes les langues slaves la plus pénétrée d'influences occidentales, a pourtant un aspect spécial. Quant au tchèque, qui pourrait être aussi occidental que le polonais, on en a accentué le caractère particulier en éliminant les mots communs de l'Europe : on a déjà cité plus haut la substitution d'une formation proprement tchèque, *divadlo*, à un mot d'origine grecque connu de l'Europe entière, le mot qui, en français, est *théâtre*.

Sans doute, les langues slaves conservent avec les langues romanes et germaniques le vague air de parenté qu'elles doivent à la communauté d'origine indo-européenne. Mais cette communauté est lointaine. Au point de vue indo-européen, le slave n'appartient du reste pas au même type dialectal que les deux autres groupes.

Sans doute aussi, les langues slaves ont subi l'influence du christianisme et de la civilisation méditerranéenne ; mais ces influences, en partie tardives, en partie indirectes, en partie différentes de celles qui se sont exercées sur les langues romanes et germaniques n'ont pas agi aussi profondément. Le russe écrit d'aujourd'hui est plein de termes abstraits pris aux langues occidentales ou calqués sur ceux des langues occidentales ; la « révolution » s'y appelle dans certains cas *revolucia* ; mais ce n'est qu'un placage, et tout l'essentiel du vocabulaire est demeuré slave.

Les langues slaves, tout en étant plus pareilles aux langues de l'Europe occidentale que ne le sont les langues indo-européennes d'Asie, telles que le persan ou l'hindi, ou que ne le sont les langues non indo-européennes d'Europe, comme le finnois et le magyar, sont donc à part.

Très voisines les unes des autres, beaucoup plus unes que ne le sont ou les langues romanes ou les langues germaniques, elles n'ont pas profité de cet avantage. Quand elles ont constitué leurs langues littéraires, pour la plupart à date récente, elles n'ont

rien fait pour procéder d'accord. Aussi, au lieu de s'accroître par le fait de la culture, comme il est arrivé en partie dans l'Europe occidentale, les ressemblances ont diminué. Les langues slaves écrites sont, à bien des égards, plus distinctes entre elles que ne le sont les langues parlées par le peuple.

Même l'écriture sépare les langues slaves les unes des autres. Le russe, le bulgare, le serbe des orthodoxes s'écrivent avec l'alphabet cyrillique, qui dérive de l'alphabet grec employé à Byzance, et s'isolent ainsi de toutes les autres langues de l'Europe qui sont notées avec l'alphabet latin.

Noyés dans l'empire ottoman et dans l'empire austro-hongrois, les Slaves du Sud, divisés politiquement depuis le moyen âge, n'ont recouvré une vie nationale qu'au xix^e siècle.

Les Slaves occidentaux, catholiques, étaient sans influence. Les uns, les Tchèques, étaient écrasés par la tyrannie des Habsbourg. Les autres, les Polonais, étaient maintenus dans un état de trouble et d'impuissance par le tempérament anarchique de leur aristocratie, tempérament qu'entretenait la politique de leurs voisins.

Les Russes, qui forment le groupe slave le plus nombreux, et celui qui, durant les derniers siècles, a possédé le seul État slave vraiment puissant, ne se sont jamais sentis que russes, et, même au xix^e siècle, quand on a parlé de « panslavisme », ils n'ont

rien fait pour se mettre à la tête des nations slaves. Distincts des Slaves occidentaux par la confession religieuse, ils ont eu sur eux d'autant moins d'action que la complicité des tsars de Russie dans le partage de la Pologne à la fin du XVIII^e siècle leur avait aliéné les Polonais, les plus occidentaux et alors les plus cultivés des Slaves. La façon dont la bureaucratie des tsars tyrannisait en Russie les allogènes, slaves ou non, inspirait aux autres nations une défiance justifiée.

Les Russes n'ont d'ailleurs jamais eu un prestige de civilisation suffisant pour exercer une forte influence sur les Serbo-Croates, qui étaient plutôt orientés vers l'Occident. Seul, le bulgare a emprunté au vocabulaire russe ; mais c'est la plus excentrique des langues slaves, celle qui a le moins conservé le type commun.

Les événements récents, en brisant l'empire constitué par les Romanov et en ruinant le prestige du gouvernement russe, ont encore contribué à ôter au russe la possibilité de jouer le rôle de langue slave principale, rôle qu'il n'a du reste jamais joué en fait.

Faute d'avoir réalisé une solidarité slave, faute d'avoir trouvé parmi eux et reconnu une nation dirigeante, les peuples de langue slave n'ont tiré parti ni de leur nombre, qui est immense, ni de leur unité linguistique, qui est demeurée grande. Le mal fait est maintenant difficile à réparer. Au lieu de se souder plus étroitement, le bloc slave s'est effrité

davantage au cours du XIX^e siècle. Les langues slaves, isolées par leur origine et par leur histoire du grand ensemble des langues romanes et germaniques, se sont de plus isolées les unes des autres. Avec les langues que parlent des populations moins nombreuses, comme le lituanien et le lette, comme le magyar ou le finnois, les langues slaves sont les éléments les plus divergents, ceux qui rendent le plus malaisée une sorte d'unité linguistique répondant à l'unité de civilisation européenne.

Le seul fait d'appartenir à l'Église d'Orient et d'avoir été séparé depuis l'antiquité des nations occidentales fait qu'une langue romane comme le roumain a subi seulement des influences grecques et slaves et qu'elle est devenue très différente de tous les autres idiomes néo-latins.

Plus loin à l'Est, en Asie, de grands peuples, qui ont de glorieux passés, ont déjà accepté ou sont en voie d'accepter la partie technique de la civilisation européenne. Mais Japonais, Chinois, Arabes sont infiniment plus éloignés encore que les Slaves de l'unité linguistique de l'Europe occidentale. Pour tous ces peuples, la difficulté des relations linguistiques avec l'Europe et l'Amérique, qui est déjà si grave quand il s'agit des peuples employant les langues slaves, semble actuellement insoluble.

CHAPITRE XXV

LES ESSAIS DE LANGUES ARTIFICIELLES

On a, depuis longtemps, pensé à parer aux difficultés que la différence des langues et leur variété causent à la civilisation au moyen d'une langue artificielle que tous les hommes pourraient utiliser, indépendamment de leur langue maternelle.

Ce sont d'abord des philosophes qui ont formé ce projet, et leur but était de constituer une langue rigoureusement précise qui échapperait à tous les à peu près, à toutes les ambiguïtés qui font des langues actuelles des instruments imparfaits pour la science et la philosophie.

En effet l'usage des langues vulgaires n'est pas sans inconvénient pour le savant. Le savant doit user de termes rigoureusement définis, en leur attribuant toujours la même valeur, celle dont on est convenu. Si les termes employés sont des mots d'une langue vulgaire, ils ont nécessairement, à côté du sens fixé par la définition admise, des emplois accessoires, des nuances qui troublent la netteté de la

notion scientifique. L'emploi des langues vulgaires tend à mêler aux idées sur lesquelles le savant ou le philosophe doit arrêter son esprit des idées accessoires qui en brouillent les contours.

Néanmoins, les savants et les philosophes n'ont jamais rien tenté de sérieux pour réaliser une langue scientifique artificielle qui suffirait à leur besoin de précision et qui pourrait servir au monde entier.

Au point de vue pratique, en revanche, il a été fait des tentatives ayant une efficacité. Et le succès qui a accueilli ces essais montre qu'ils répondent à un besoin. La première langue artificielle qui ait eu un temps de vogue a été le volapük, inventé par un Allemand; trop difficile, il a été rapidement abandonné. Zamenhof, de Varsovie, a ensuite inventé *l'espéranto*, qui a eu un meilleur succès.

Le principe sur lequel repose l'espéranto est bon en effet. Une langue artificielle créée de toutes pièces n'a pas de chances de réussir, d'abord parce qu'il est malaisé, sinon impossible, de créer de rien un instrument aussi compliqué que l'est nécessairement une langue destinée à tout dire et conforme à ce qui est possible à la fois au point de vue physiologique et au point de vue psychologique, et en second lieu, parce que l'apprentissage d'une langue toute nouvelle et ne ressemblant à rien de connu exige un grand effort et décourage dès l'abord la plupart des gens. Au lieu de créer, Zamenhof a dégagé des langues européennes l'élément commun qu'elles renferment.

Les langues romanes et les langues germaniques, tout en ayant des grammaires différentes, se sont développées en un même sens, on l'a vu. Elles procèdent toutes de même ; elles n'ont plus ou presque plus de flexions casuelles, du type des langues anciennes ou des langues slaves, et elles expriment les relations grammaticales par l'ordre des mots et par des mots accessoires comme *de* ou *à* en français ; on y reconnaît partout les mêmes catégories grammaticales du substantif, de l'adjectif, du présent, du prétérit, etc. Il est facile de dégager des langues romanes et germaniques un type grammatical moyen, où les catégories grammaticales sont exprimées par l'ordre des mots, par des éléments suffixaux et par des petits mots accessoires.

Quant au vocabulaire des langues européennes, il compte un nombre immense de termes communs soit à toutes ces langues, soit à beaucoup d'entre elles, et l'on n'a pas besoin de créer des mots artificiels ; il suffit, pour désigner chaque notion, de prendre le mot qui est connu du plus grand nombre possible des langues de l'Europe. Appeler *familio* la « famille », ce n'est pas créer un mot, puisque l'hispano-portugais a *familia*, l'italien *famiglia*, le français *famille*, l'anglais *family*, l'allemand *familie*, le russe *familia*. Tous les mots ne sont pas aussi européens ; mais on peut appeler l'« œil » *okulo*, qui rappelle de loin italien *occhio*, espagnol *ojo*, portugais *olho*, français *œil*, formes diverses prises dans les lan-

gues romanes par le latin *oculum*, que l'on retrouve à la base de formations savantes telles que : italien *oculare* et *oculista*, espagnol *ocular* et *oculista*, français *oculaire* et *oculiste*, anglais *ocular* et *oculiste*, russe *okulist*.

Procédant ainsi, Zamenhof a composé une langue où presque rien n'est proprement de son invention et qui repose sur une moyenne des langues européennes. Tout Européen occidental y retrouve des éléments familiers, et rien dans cette construction ne lui est tout à fait étranger.

L'espéranto, ainsi fait suivant un principe juste, a eu de la vogue. Il s'est formé partout des groupes espérantistes. Il a été publié en espéranto un grand nombre de livres et de revues. Il y a eu des congrès internationaux espérantistes. Des espérantistes appartenant aux nations les plus diverses se sont entretenus entre eux en espéranto et se sont compris. La possibilité d'instituer une langue artificielle aisée à apprendre et le fait que cette langue est utilisable ont été démontrés par la pratique. Toute discussion théorique est vaine : l'espéranto a fonctionné.

Du reste on ne voit pas pourquoi il serait impossible de constituer, sous la forme où l'a été l'espéranto, une langue artificielle.

Une langue est une institution sociale traditionnelle. La volonté de l'homme intervient sans cesse dans le langage. Le choix d'un parler commun tel que le français, l'anglais, ou l'allemand procède

d'actes volontaires. Une langue comme la « langue du pays » norvégienne a été faite, sur la base de parlors norvégiens, par un choix arbitraire d'éléments, et ne représente aucun parler local défini. Et c'est par un choix volontaire que se forme le vocabulaire savant qui est maintenant une grande partie du vocabulaire courant des langues civilisées. Le tchèque est plein de mots bâtis artificiellement qui sont entrés dans l'usage ordinaire. Dans la structure des phrases, dans la constitution du vocabulaire, la volonté humaine joue un rôle décisif. Il n'est donc ni absurde ni excessif d'essayer de dégager des langues européennes l'élément commun qu'elles comprennent pour en faire une langue internationale.

Toutefois si le principe est correct, l'application dépassait les forces d'un homme.

Européen oriental, Zamenhof a fait de regrettables concessions à l'archaïsme de l'allemand et surtout des langues slaves. Alors que la tendance de toutes les langues européennes est de supprimer la flexion casuelle, il a distingué un cas sujet et un cas régime, complication superflue qui fait pour les Européens occidentaux une difficulté sans profit : l'ordre des mots suffit à distinguer le sujet du complément, et, ni en anglais ni dans les langues romanes, l'absence de distinction entre un cas sujet et un cas régime ne cause un embarras.

Le vocabulaire n'a pas toujours été choisi conformément au principe de la plus grande extension des

mots en Europe. Zamenhof paraît avoir fait une sorte de diplomatie, en cherchant à faire des concessions à l'allemand et même au russe. C'est ainsi que, au lieu de nommer *kano* le « chien », d'après italien *cane*, portugais *cão*, français *chien* (avec l'adjectif *canin* pris au latin écrit), et d'après l'adjectif anglais *canin*, il l'a appelé *hundo*, d'après l'allemand seul (l'anglais disant *dog*). Le créateur de l'espéranto a manifestement reculé devant la conséquence nécessaire de son principe : le vocabulaire commun de l'Europe repose tout entier sur un latin fortement hellénisé ; le germanique n'y entre presque pour rien. Le vocabulaire de la langue internationale ne peut donc être que gréco-latin.

Il est facile, d'ailleurs, de procéder plus logiquement et, par suite, de manière plus satisfaisante et plus claire, dans la formation des mots que ne le fait l'espéranto.

C'est ce qu'ont montré les créateurs de l'*ido*, langue fondée sur le même principe que l'espéranto, mais où ces principes ont été appliqués avec plus de rigueur.

Quoi qu'on puisse penser de ces solutions déjà proposées et qui ont eu un succès durable, un fait est acquis : une langue artificielle fondée sur le principe de l'espéranto et de l'*ido* peut fonctionner.

Pour quiconque sait déjà l'anglais ou une langue romane, et plus encore pour quiconque connaît plusieurs langues de l'Europe occidentale, il est aisé

d'acquérir l'espéranto ou l'ido; il suffit de quelques jours pour comprendre, de quelques semaines pour pratiquer ces langues.

Une langue de cette sorte peut rendre de grands services et remédier, en une large mesure, aux inconvénients qu'offre la multiplicité des langues.

Pour toutes les choses de la vie matérielle, dans les hôtels, dans les bureaux où ont affaire des étrangers, l'emploi d'une langue artificielle lève toutes les difficultés, et l'on n'y peut faire d'objection d'aucune sorte.

Aux grandes langues de civilisation, langues d'élites intellectuelles, toutes difficiles à apprendre complètement, qui ne peuvent être bien acquises que par un nombre restreint de personnes ayant des loisirs, et qui ont trop de beauté pour qu'il ne soit pas pénible de les entendre écorcher par des personnes qui les savent imparfaitement, il convient d'ajouter, pour les usages courants de la vie internationale, une langue artificielle dont tout le monde puisse se servir facilement.

On sait que la tenue des congrès internationaux est rendue difficile, presque impossible, par la diversité des langues, surtout quand la réunion compte des hommes de culture médiocre, ou des savants qui savent lire plusieurs langues de civilisation, mais qui n'ont pas eu le loisir d'apprendre à les bien parler. Les congrès internationaux d'un parti qui, comme le parti socialiste, fait profession d'interna-

tionalisme, sont très alourdis par la nécessité de tout traduire en au moins deux langues; et les délégués des petits pays doivent nécessairement être pris parmi ceux qui connaissent bien l'une des grandes langues employées dans les congrès. Il faut une langue commune pour permettre vraiment des discussions. A cet effet on a besoin d'une langue aisée à apprendre et qui n'avantage personne. Seule, une langue artificielle répond à cette double exigence.

Pour la communication des idées, on voit combien il serait avantageux de posséder une langue internationale.

Dénuée de tout caractère idiomatique, une langue de cette sorte se prête bien à la traduction. En effet, quand on traduit, on se heurte à une double difficulté : les idiotismes de l'original et ceux de la langue dans laquelle on traduit. Si l'on traduit en une langue artificielle, la première des deux difficultés subsiste; mais l'autre est levée, puisque, par définition, une langue artificielle n'a pas d'idiotismes. Et, tandis qu'une traduction de l'anglais ou du français en magyar ne sert qu'en Hongrie, une traduction en espéranto servirait à l'Europe entière. Tel ouvrage scientifique ou technique qu'il ne vaudrait pas la peine de traduire en une langue particulière pourra être traduit ou résumé utilement dans la langue internationale pour le public universel.

Pour tout ce qui n'est pas œuvre littéraire, un auteur appartenant à une petite nation trouverait

souvent avantage à publier directement son ouvrage dans une langue internationale artificielle ; du moins, il n'aurait à le faire ni la même répugnance ni les mêmes difficultés qu'à employer la langue d'une nation qui n'est pas la sienne.

Les espérantistes ont commis des naïvetés, ainsi quand ils ont traduit en espéranto de grandes œuvres littéraires universellement connues. La littérature est le dernier des usages auxquels peut être employée utilement une langue artificielle. Pour tout ce qui est du style, la littérature vit de la valeur expressive des mots et des tours de phrases, de l'originalité des ressources propres à chaque langue. Une langue artificielle se prête bien à l'exposé pur et simple de faits et d'idées qui ne sont pas trop délicatement nuancés ; mais elle est, par sa nature même, inapte à l'expression littéraire. Et, du jour où elle acquerrait le caractère expressif et idiomatique d'une langue traditionnelle, elle aurait perdu de ce fait les qualités essentielles qui lui donnent sa raison d'être.

La nécessité pratique d'une langue internationale est évidente. Et, comme cette langue est possible, elle doit être réalisée.

Les difficultés à surmonter pour l'établir sont grandes. Elles ne pourront l'être que par une entente entre les États.

Pour que la langue artificielle soit stable, il faut qu'elle soit établie par un accord entre les pays où

elle sera employée. Les espérantistes se sont toujours refusés à introduire dans les principes de leur langue artificielle la moindre amélioration parce qu'ils savent que tout changement risque d'introduire un schisme, et à y faire le plus petit changement de peur qu'il ne soit pas universellement admis. Cette crainte est justifiée. Mais du jour où la langue internationale aura été fixée par l'accord de tous les États du monde, ou du moins de tous les États qui l'adopteront, elle aura une autorité que rien ne pourra ébranler. On voit, par l'exemple de l'anglais, qu'une langue vraiment mondiale peut garder une grande unité : personne ne songe à y rien modifier d'essentiel. Il faudra faire un examen attentif des essais déjà faits, y corriger tout ce qui est défectueux. On devra tenir compte des difficultés que pourront avoir à étudier la langue internationale, non seulement des Européens, mais aussi des Orientaux, des Japonais, des Chinois, par exemple. Mais une fois les principes posés, la sécurité sera entière. Et quand des changements deviendront nécessaires avec le temps, ils pourront être imposés par la même autorité internationale, alors que, faute de cette autorité, on n'oserait jamais rien changer à la langue établie.

La langue internationale une fois instituée, seuls les États organisés pourront en imposer l'étude aux enfants et la pratique à ceux de leurs fonctionnaires qui ont des rapports avec les étrangers. Tous n'accepteront pas du premier coup ; mais dès que certains

gouvernements auront fait accueil à l'idée, l'utilité de l'innovation apparaîtra de façon si éclatante que les résistances ne seront pas de longue durée. Car une langue artificielle est assez facile pour être acquise même dans les écoles élémentaires ; l'enseignement n'en serait pas, comme celui des grandes langues traditionnelles, réservé aux écoles secondaires et supérieures.

La faiblesse d'une langue universelle, c'est que ceux qui en sentent le plus le besoin, ce sont ceux qui vont chez des étrangers ; or, ceux-ci, qui sont chez eux, attendent qu'on leur parle leur langue, et en effet les gens qui veulent faire des affaires avec des étrangers ont intérêt, pour les flatter, à s'adresser à eux dans leur langue. Mais il y aussi beaucoup de commerçants, d'hôteliers qui trouveront avantage à posséder une langue internationale facile à l'aide de laquelle ils s'entretiendraient avec des étrangers.

Sans doute les citoyens des pays où sont employées de grandes langues de civilisation comme l'anglais, l'espagnol, le français, l'allemand, auront d'abord le sentiment de faire un sacrifice en étudiant une langue artificielle. Mais les citoyens des pays qui parlent des langues moins répandues sont assez nombreux pour faire sentir leur volonté. Même pour les gens qui parlent l'anglais, l'utilité d'une langue internationale apparaîtrait vite si une fois elle était utilisée dans la plupart des pays où ne domine pas l'anglais. Si donc dans un grand nombre d'États,

petits ou grands, l'apprentissage de la langue internationale est obligatoire, il y aura dans les autres assez de gens qui l'apprendront librement pour que même là soit sentie l'utilité de la langue internationale.

On craindra d'abord que cette langue ne nuise aux langues qui déjà jouent un rôle international, et elle leur nuira en effet dans une certaine mesure. Mais elle leur servira aussi : les personnes qui auront étudié une langue du type de l'espéranto ou de l'ido ne sauront pas pour cela le français, l'espagnol, l'italien ou l'anglais ; mais elles seront en mesure d'apprendre ces langues plus aisément ; car elles auront acquis des connaissances élémentaires qui leur en ouvriront l'accès.

Un Chinois ou un Japonais qui connaîtrait une langue internationale comme l'espéranto serait déjà introduit à demi dans les langues européennes. Ce ne serait pas l'un des moindres mérites d'une langue artificielle internationale que de faciliter les rapports entre les populations parlant une langue non-européenne et toutes les autres.

La solution espérantiste et idiste de la langue internationale a le mérite d'exprimer l'unité de la civilisation moderne, dont le fondement est gréco-italique.

Il semble du reste peu probable qu'une langue artificielle, et qui sera employée seulement pour des relations internationales, puisse avoir jamais — ou du moins avant longtemps — des qualités qui lui permet-

tent de faire concurrence aux langues nationales, en dehors des objets limités et relativement humbles pour lesquels elle sera faite. Le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, l'anglais ont des valeurs esthétiques, une force expressive, une variété de nuances, que ne saurait avoir une langue artificielle. Avec une langue internationale artificielle, l'humanité disposerait d'une force nouvelle; elle ne perdrait rien de la richesse que représentent les langues de civilisation existantes.

Seule, une langue artificielle peut donner aux relations internationales l'instrument pratique et simple qui leur manque.

CONCLUSION

L'état linguistique a toujours dépendu de l'état social.

Avant la guerre, chaque nation visait à devenir autonome et à prendre le plus de place possible. Chacune voulait par suite avoir sa langue de civilisation. Les parlers locaux s'éliminaient ; mais il s'instituait de plus en plus des langues nationales. Les aristocraties avaient pu se contenter d'un petit nombre de langues de civilisation ; chacune des jeunes démocraties avait besoin d'en avoir une à elle, proche des parlers populaires.

Si prévaut le principe de l'Entente, que chaque nation a le droit de disposer d'elle-même, si prévalent les institutions démocratiques, il est à prévoir que dans le prochain avenir les langues nationales se maintiendront et se développeront, et que l'Europe comptera durant bien des années encore beaucoup de petites langues de civilisation.

On ne répand pas une langue par la force : en imposant sa culture aux Slesvigois qu'elle s'est annexés

par la violence, comme aux Polonais de Poznanie ou aux Lorrains de Metz, l'Allemagne se fait un tort moral dont elle ne mesure pas l'étendue.

Mais dès maintenant l'Amérique n'emploie que deux groupes linguistiques, l'anglais et l'hispano-portugais; dès maintenant l'anglais, l'allemand, le français servent seuls en Europe de langues communes de civilisation.

Peu de langues sont appelées à jouer ce rôle; car l'effort que l'on peut consacrer à l'étude des langues est nécessairement limité.

Les idiomes de petits groupes resteront confinés aux nations pour lesquelles ils sont créés, et l'emploi qu'en feront ces nations sera pour leurs membres une cause de faiblesse.

L'unité de civilisation tend à exiger l'unité de langue. De tout temps, les langues se sont différenciées quand l'unité de civilisation se brisait; elles ont tendu à s'unifier quand une même civilisation s'étendait.

Mais les principales langues de civilisation actuelles ont un passé trop grand, elles expriment chacune une tradition trop originale pour être abandonnées; chacune est une force et une parure de l'humanité.

D'ailleurs les événements ont montré que l'unité morale de civilisation ne répondait pas entièrement à l'unité matérielle. Les Allemands ont d'autres conceptions sociales que les Français, les Italiens, les peuples britanniques et américains.

Le monde n'est pas mûr pour une véritable unité

internationale, qui, reposant sur des éléments communs à l'Europe civilisée, servirait aux relations pratiques du monde entier.

Les libres nations de demain tendront néanmoins à former une société. Et une société ne peut subsister sans moyens de communiquer. La société des nations devra se servir à la fois des principales langues actuelles de civilisation et sans doute, accessoirement, d'une langue internationale, qui répondront à des besoins différents.

Chacune des démocraties nationales sentira qu'elle est une partie d'une humanité dont l'unité apparaît chaque jour plus évidente et qui n'a de plus en plus qu'une civilisation, héritière de la civilisation gréco-romaine, et elle fera le nécessaire pour s'entendre avec toutes les autres. Quand les démocraties domineront, elles apercevront mieux la nécessité internationale que leur dissimule provisoirement l'effort fait en vue de conquérir le pouvoir.

Une langue de civilisation est d'autant moins apte à changer qu'elle sert à un plus grand nombre d'hommes répartis sur une aire plus vaste et plus indépendants les uns des autres.

Mais l'expérience montre aussi que l'outil linguistique a toujours été adapté aux besoins. L'empire romain unifié a eu sa langue une, le latin. La féodalité, qui a morcelé l'Europe en provinces et en seigneuries, a produit la diversité infinie des parlers locaux à peine groupés en dialectes. Les États

nationaux de l'Europe moderne ont pour organes les langues nationales de civilisation.

Quand il le faut, les sociétés savent échapper à des traditions périmées, et, surtout dans les périodes de crise, elles choisissent la langue qui leur convient. Il n'y a guère de peuple qui n'ait dans son passé un ou plusieurs changements de langue. Et les langues, même fixées, se modifient ; malgré tout ce qui devrait le rendre stable, le français d'aujourd'hui n'est plus celui du xvii^e siècle.

Le monde sera au lendemain de la guerre autre qu'il n'était en juillet 1914. Les conditions politiques et sociales nouvelles qui résulteront de la guerre détermineront un état linguistique nouveau.

Les petites démocraties d'aujourd'hui se complaisent aux petites langues nationales ; la démocratie universelle qui s'institue trouvera librement ses moyens universels d'expression.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Les lecteurs qui voudraient compléter ou préciser les indications fournies par ce livre pourront s'adresser aux ouvrages suivants, dont plusieurs leur fourniront en même temps une bibliographie plus étendue. On ne signale guère ici que des ouvrages en français; mais une étude réelle de la linguistique exige la connaissance de l'anglais et surtout de l'allemand.

Le meilleur livre sur les principes de la linguistique est le *Cours de linguistique générale* de F. de SAUSSURE (Payot, éditeur). Paris et Lausanne, 1916.

Le livre de HOVELACQUE, *La linguistique*, 4^e édit, Paris, 1888, est vieilli. La seule liste de toutes les langues classées par familles qui soit au courant se trouve dans le petit volume de FINCK, *Die Sprachstämme des Erdkreises*. Leipzig, 1909.

Sur l'histoire des langues indo-européennes, on pourra consulter K. BRUGMANN, *Abrégé de grammaire comparée* (traduction de l'allemand). Paris, 1905; A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 4^e édit. Paris, 1915 (avec une bibliographie méthodique); V. HENRY, *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, 6^e édit. Paris, 1908.

Les *Éléments de linguistique romane*, de E. BOURCIEZ,

Paris, 1910, fournissent une bonne orientation sur l'ensemble des langues romanes. Pour le français, on a la grande *Grammaire historique de la langue française*, de NYROP, publiée à Copenhague (le V^e volume n'a pas encore paru), et la grande *Histoire de la langue française des origines à 1900* de BRUNOT. Paris, 1905 et suiv. (cinq volumes parus; le dernier est consacré au XVII^e siècle).

Pour le germanique, on pourra recourir à la *Grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*, de V. HENRY, Paris, 2^e édit., 1907, et à A. MEILLET, *Caractères généraux des langues germaniques*. Il importera de lire le *Growth and structure of the English language*, de JESPERSEN. Leipzig, 2^e édit., 1912.

Sur le grec, on pourra consulter A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*. Paris, 1913.

Le livre de NIEDERLE, sur la répartition des langues slaves, a été traduit par M. Leger, sous le titre : *La race slave*.

Le petit *Précis de linguistique sémitique*, de BROCKELMANN (traduit de l'allemand par W. Marçais et M. Cohen), oriente sommairement sur le sémitique.

Le livre, riche de faits, illustré de figures et de cartes, de DOMINIAN, *The frontiers of language and nationality in Europa*, New-York, 1917, est l'œuvre d'un géographe, non d'un linguiste.

Sur les langues artificielles, on verra COUTURAT et LEAU, *Histoire de la langue universelle*, Paris, 1903, 2^e tirage 1907; avec la suite, *Les nouvelles langues internationales*, des mêmes auteurs, parue à Paris, en 1907.

INDEX DES SUJETS TRAITÉS

A

Abkhaz, 60.
 Accidents linguistiques, 113 et suiv.
 Albanais, 33, 253.
 Alémanique, 97, 98¹.
 Algérie, 103, 138.
 Allemand, 28, 31, 206, 237, 291 et suiv.
 Alsace, 94, 97.
 Amérique, 282.
 Anglais, 30, 32, 81 et suiv.; 117 et suiv., 281, 295 et suiv.
 Apprentissage des langues, 301.
 Arabe, 61 et suiv., 184.
 Araméen, 179.
 Argot, 161.
 Arménien, 51, 103, 179, 199, 230.
 Aryen, 92.
 Autriche-Hongrie, 233 et suiv.

B

Babylonien, 182.
 Balkans, 252 et suiv.
 Baltique, 35.
 Bas allemand, 28.

Basque, 53, 73.
 Bessarabie, 266 et suiv.
 Bilingues (pays), 242 et suiv., 248 et suiv.
 Blanc-russe, 40, 41, 256.
 Bohême, 239.
 Breton 18, 101.
 Brittonique, 18.
 Bulgare, 48, 229, 253.

C

Carélien, 57, 264.
 Catalan, 21, 22, 234.
 Caucasique, 60.
 Celtique, 17, 70.
 Changement linguistique, 75, 104 et suiv., 153 et suiv.
 Chinois, 186.
 Civilisation, 99, 128, 145 et suiv.
 Cornique, 18.
 Commune (langue), 137, 157.
 Copte, 180.

D

Danois, 27.
 Dano-norvégien, 27.

1. L'alémanique est un dialecte allemand, employé en Suisse et en Alsace.

Démocratie, 194 et suiv., 224
et suiv.
Dialectes, 163 et suiv.
Différenciation, 127 et suiv.,
151 et suiv.

E

Egyptien, 182.
Emprunts linguistiques, 122 et
suiv.
Espagnol, 21, 85, 281 et suiv.,
300.
Espéranto, 319 et suiv.
Este, 57, 264.
Étrusque, 73.
Extension des langues, 129 et
suiv.

F

Familles de langues, 61 et suiv.,
110.
Finno-ougrien, 54.
Finnois, 55, 264 et suiv., 268.
Flamand, 29, 192 et suiv.
Français, 21, 124 et suiv., 130
et suiv., 157, 200 et suiv.,
207, 209 et suiv., 284 et suiv.
Français en Belgique, 23.

G

Gaélique, 18, 271.
Gallois, 18.
Gaulois, 17.
Géorgien, 160, 179.
Germanique, 25, 68.
Germanique occidentale, 25.
Gotique, 25, 179.

Grand-russe, 40.
Grec, 49, 99, 139, 177, 231,
252.

H

Hébreu, 89, 97, 188.
Hongrois, voir Magyar.

I

Ido, 323.
Indo-européen, 15, 17 et suiv.
Indo-iranien, 51.
Irlandais, 18, 271.
Islandais, 18, 270.
Italie ancienne, 141 et suiv.
Italien, 21, 23, 93, 300.
Italique, 20.

J

Juifs, 88, 99, 265.
Juifs de Turquie, 59.

L

Langue, 12, 17.
Langue et littérature, 222 et
suiv., 274 et suiv.
Langues artificielles, 318 et suiv.
Langues littéraires, 200 et suiv.
Langues nationales, 189 et suiv.,
227 et suiv.
Langues savantes, 170 et suiv.,
Langues secondes, 284 et suiv.
Lapon, 58.
Latin, 12, 140, 171 et suiv.,
303 et suiv.
Latine (race), 89 et suiv.
Laze, 60.

Lette, 36, 263.
 Letto-lituanien, 36, 38, 264.
 Lezghien, 36 et suiv.
 Limites linguistiques, 168.
 Lituanien, 57, 262.
 Live, 57.

M

Macédoine, 167 et suiv., 254.
 Madagascar, 150.
 Magyar, 56, 58, 235 et suiv.
 Mingrélien, 60.
 Mordve, 57.
 Mort d'une langue, 147.

N

Nation, 93.
 Néerlandais, 29, 30.
 Néo-latin, voir Roman.
 Nordique, 25.
 Norvège, 269.
 Norvège (langues en), 27, 195.

O

Ombrien, 20.
 Osque, 20.

P

Pâli, 183.
 Parlers locaux éliminés, 135.
 Patois, 135.
 Parenté de langues, 79.
 Parisien, 93, 159.
 Pehlvi, 185, 198.
 Persan, 185, 199.

Petit-russe, 40 et suiv., 245 et suiv., 256 et suiv.
 Polabe, 45.
 Polonais, 44, 238, 260 et suiv.
 Portugais, 21, 85, 281 et suiv., 300.
 Provençal, 21, 22, 100.
 Prussien (vieux), 36.

R

Race, 81 et suiv.
 Renouveau des langues, 104 et suiv.
 Réto-roman, 21, 23.
 Roman, 19, 62 et suiv., 107, 300, 305.
 Roumain, 21, 24, 250, 252.
 Roumanche, voir Réto-roman.
 Rupture des relations linguistiques, 115 et suiv.
 Russe, 40, 43, 228, 256 et suiv.
 Ruthène, voir Petit-russe.

S

Sanskrit, 183.
 Scandinave, 25.
 Serbo-croate, 47, 229, 243 et suiv., 252 et suiv.
 Sicilien, 23.
 Slave, 39, 65, 180, 311 et suiv.
 Slave méridional, 47, 243.
 Slave occidental, 44.
 Slovaque, 45.
 Slovène, 48, 244.

Souane, 60.

Substrat, 107 et suiv.

Suédois, 27.

T

Tchèque, 45, 239 et suiv.

Tchérémisse, 57.

Transcaucasie, 137.

Tsigane, 52.

Turc, 58, 255, 267 et suiv.

Turco-tatare, 59.

U

Ukrainien, voir Petit-russe.

Unification, 127 et suiv., 166,
279.

Unité de civilisation, 276.

Unité de vocabulaire, 307 et
suiv., 320 et suiv.

V

Valeur pratique des parentés de
langues, 76 et suiv.

Vepse, 57.

Vocabulaire, 122 et suiv.

Vocabulaire français, 210.

Votiak, 57.

W

Wallon, 22.

Y

Yiddisch, 29, 265 et suiv.

Yougo-slaves, voir Slave méridional.

Z

Zyriène, 57.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	9
CHAPITRE PREMIER	
Les langues qui se parlent en Europe	15
CHAPITRE II	
Les familles de langues	61
CHAPITRE III	
Portée pratique de la classification des langues par familles	76
CHAPITRE IV	
Langues et races	81
CHAPITRE V	
Langue et nation	94
CHAPITRE VI	
Langue et civilisation	99
CHAPITRE VII	
Le renouvellement des langues	104
CHAPITRE VIII	
Unification et différenciation	127



CHAPITRE IX	
Extension des langues communes.	129
CHAPITRE X	
Différenciation des langues communes.	151
CHAPITRE XI	
Les dialectes.	163
CHAPITRE XII	
Les langues savantes.	170
CHAPITRE XIII	
Nécessité des langues nationales.	189
CHAPITRE XIV	
Fixation des langues littéraires en Occident.	200
CHAPITRE XV	
Le français littéraire.	209
CHAPITRE XVI	
Les langues nationales de l'Europe orientale.	227
CHAPITRE XVII	
Les langues nationales en Autriche-Hongrie.	233
CHAPITRE XVIII	
Les langues nationales dans la presqu'île des Balkans.	252
CHAPITRE XIX	
Les langues nationales dans l'ancien Empire russe.	256
CHAPITRE XX	
Les langues nationales dans l'Europe occidentale.	269

CHAPITRE XXI	
Réaction contre l'isolement linguistique.	274
CHAPITRE XXII	
De l'emploi des grandes langues de civilisation comme langues secondes.	284
CHAPITRE XXIII	
Le latin et les langues modernes.	303
CHAPITRE XXIV	
Le groupe slave.	311
CHAPITRE XXV	
Les essais de langues artificielles.	318
CONCLUSION.	
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.	335
INDEX DES SUJETS TRAITÉS.	337
TABLE DES MATIÈRES.	341

